LIRE magazine littéraire LA PASSION DES LIVRES ET DES ÉCRIVAINS

# LIRE magazine littéraire

## Françoise Chandernagor

**« Je fais des rêves qui me dictent mes romans »**

**ACTUALITÉ**

**Hélène Devynck, Jonathan Franzen, Claudie Gallay, Anne Goscinny Sylvain Tesson, David Van Reybrouck...**

Louis-Ferdinand

# CÉLINE

- **Au-delà du scandale, une affaire de style**
- **Graphologie : ce que révèle son écriture**

FRANCE MÉTRO : 7.90 € DOM : 8.5 € - BEL/LUX : 8.5 € - CH : 11.10 FS - CAN : 13.99 $CA - D : 9.9 € - ESP/ITA/GR/PORT CONT : 8.9 € - MAR : 89 DH - TOM : 1080 XPF - TUN : 9.9 TND - NUMÉRO 512 - OCTOBRE 2022

N° 512/Octobre 2022 /www.lire.fr

L 19817 - 512 S - F: 7,90 € - RD

nouveau

# Découvrez une collection D'ESPRESSOS GOURMANDS

DES ESPRESSOS DOUX AUX SAVEURS VANILLE, CARAMEL ET CHOCOLAT

L'OR SANS DOUTE LE MEILLEUR CAFÉ DU MONDE

JACOBS DOUWE EGBERTS FR SAS | 30 BIS, RUE DE PARADIS, 75010 PARIS, FRANCE, 810 029 413 RCS PARIS | SAS AU CAPITAL DE 16 594 157,70 EUROS.

N° 512 - OCTOBRE 2022

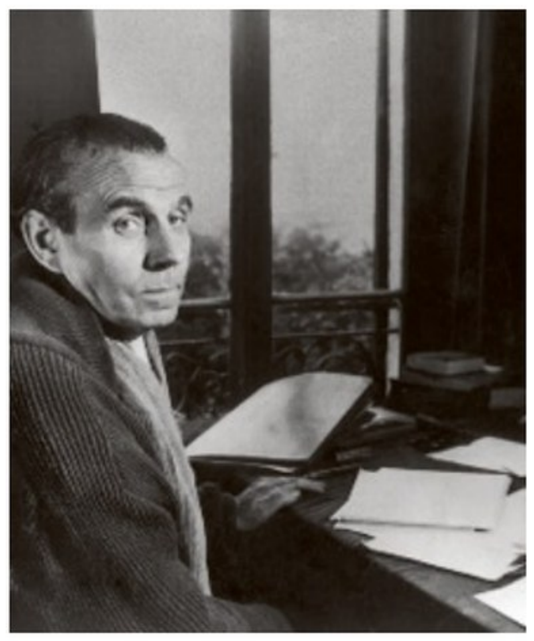
LIRE magazine littéraire

# SOMMAIRE

**6**
**LE GRAND ENTRETIEN**
FRANÇOISE CHANDERNAGOR

**40**
**L'UNIVERS D'UN ÉCRIVAIN**
THIERRY FRÉMAUX

**44**
**LE DOSSIER**
CÉLINE, UNE AFFAIRE DE STYLE



**58**
**LE PORTRAIT**
DAVID VAN REYBROUCK

ABONNEZ-VOUS EN 1 CLIC SUR WWW.LIRE.FR
OU EN SCANNANT CE QR CODE POUR DÉCOUVRIR
TOUTES NOS OFFRES !

4 **L'ÉDITO**
**Baptiste Liger**

6 **LE GRAND ENTRETIEN**
Françoise Chandernagor

13 **L'ACTUALITÉ**

40 **L'UNIVERS D'UN ÉCRIVAIN**
Thierry Frémaux

44 **LE DOSSIER**
Céline, une affaire de style

58 **LE PORTRAIT**
David Van Reybrouck

67 **LE CAHIER CRITIQUE**
64 • L'événement : Jonathan Franzen
70 • Littérature française
77 • Polars
78 • Littérature étrangère
83 • Fantastique
88 • Jeunesse/Bande dessinée
94 • Classiques/Études littéraires/Poésie
96 • Essais/Documents

**LES EXTRAITS**
66 • *Victor* de Claudie Gallay
84 • *Le Premier qui meurt à la fin* d'Adam Silvera
90 • *La Dernière Reine* de Jean-Marc Rochette

104 **LA LANGUE FRANÇAISE**

114 **LES LIVRES DE MA VIE**
Judith Chemla

**LA CHRONIQUE DE**
35 **Marylin Maeso** Philosophie
43 **Gérard Oberlé** Livres méconnus ou oubliés
62 **Patricia Reznikov** Dans les piles
103 **Pascal Ory** Mot de tête
109 **Philippe Delerm** Le sens de la formule
110 **Éric-Emmanuel Schmitt** L'atelier d'écriture

CRÉDITS COUVERTURE
ILLUSTRATION : YANN DALON ; PHOTO : JEAN-LUC BERTINI POUR *LIRE MAGAZINE LITTÉRAIRE*

Ce numéro comporte un encart France Abonnements Entreprises ainsi qu'un bon de commande *Lire Magazine littéraire* destinés aux abonnés France. Également dans ce numéro, un encart Mouans-Sartoux diffusé sur les départements 04/06/13/83, sur les ventes et les abonnements.

JEAN-LUC BERTINI POUR LIRE MAGAZINE LITTÉRAIRE - LABORIE/GAMMA RAPHO - ÉRIC GARAULT POUR LIRE MAGAZINE LITTÉRAIRE (FRÉMEAUX, VAN REYBROUCK)

LiRE magazine littéraire

**Société éditrice**
EMC2 SAS au capital de 325 000 euros
**Siège social**
43, avenue du 11-Novembre,
94210 Saint-Maur-des-Fossés.
Tél. : 01 47 00 49 49 - RCS 832 332 399 Créteil
**Président/Directeur de la publication**
Jean-Jacques Augier
**Directeur général**
Stéphane Chabenat
**Adjointe**

**RÉDACTION**
**Directeur de la rédaction**
Baptiste Liger
**Rédacteurs en chef adjoints**
Alexis Brocas, Aurélie Marcireau
**Direction artistique/Maquette**
Isabelle Gelbwachs
**Secrétariat de rédaction**
Meriem Djebli, avec Les Petites Capitales
**Iconographie**
Janick Blanchard
**Chroniqueurs**
Philippe Delerm, Marylin Maeso, Gérard Oberlé, Pascal Ory, Patricia Reznikov, Éric-Emmanuel Schmitt

**Ont collaboré à ce numéro**
Hubert Artus, Guy Bechtel, Simon Bentolila, Boll, Patrice Bollon, Raphaële Botte, Eugénie Bourlet, Jacques Braunstein, Anna Cabana, Olivier Cariguel, Claire Chartier, Sylvie Chermey-Carroy, Jean-Pierre Colignon, Fabrice Colin, Léonard Desbrières, Bruno Dewaele, Marcus Dupont-Besnard, Nicolas d'Estienne d'Orves, Antoine Faure, Laëtitia Favro, Ilan Ferry, Fabrice Gaignault, Emmanuel Hecht, Jean Hurtin, Pascal Ifri, Marie Jouvin, Louis-Henri de La Rochefoucauld, Estelle Lenartowicz, Éric Libiot, Gladys Marivat, Gabrielle Martin, Jean Montenot, Jean-François Paillard, Jacques Perry-Salkow, Dominique Poncet, Robert Poulet, Bernard Quiriny, Patricia Reznikov, Christophe Rioux, Maxime Rovère, Juliette Savard, Serge Sanchez, Camille Thomine

**Publicité littéraire, partenariats et développement**
Astrid Pourbaix : 01 47 00 03 23 – publicite@lire.fr
Maëlle Ferry Gaillard : 01 47 00 11 77

**Photogravure/Impression**
Maury Imprimeur S.A Malesherbes

**Publication mensuelle éditée par EMC2 SAS.**
Siège social : 43, avenue du 11-Novembre,
94210 Saint-Maur-des-Fossés.
N° Commission paritaire : 0625 K 85621.
Dépôt légal : mois en cours.
ISSN n° 2728-6762.
Second Class Postage Paid
At Long Island City N.Y.

**Régie publicitaire**
Mediaobs : 01 44 88 97 79
Directrice générale : Corinne Rougé
Directrice commerciale : Sandrine Kirchthaler (89 22)

**Ventes au numéro :** 04 88 15 12 41
**Diffusion :** MLP

**SERVICE ABONNEMENTS**
45, avenue du Général Leclerc
60643 Chantilly Cedex
Tél. : 01 70 37 31 54
Courriel : abonnements@lire.fr
Tarif d'abonnement
1 an, 10 numéros, 55 € (France métropolitaine)

# ÉDITO

## DE BAPTISTE LIGER

Il faut toujours soigner son incipit. Histoire non seulement de happer le lecteur, mais aussi d'affirmer sa patte. Si l'on cite volontiers les débuts de *Du côté de chez Swann* (*« Longtemps, je me suis couché de bonne heure »*) ou de *L'Étranger* (*« Aujourd'hui, maman est morte »*), il ne faudrait pas oublier les premiers mots de *Voyage au bout de la nuit* : *« Ça a débuté comme ça. »* Toute l'esthétique célinienne semble condensée ici, comme un manifeste. Oui, bien sûr, il y a le côté sulfureux du docteur Destouches, entre antisémitisme, misogynie et provocations multiples. Mais il y a aussi cette plume hors du commun, qui continue de fasciner, si l'on en croit le récent succès en librairies de l'inédit *Guerre.* À l'occasion de la publication d'un nouveau (gros) texte retrouvé – *Londres* –, *Lire Magazine littéraire* s'est interrogé sur tout ce qui fait le style si singulier de Louis-Ferdinand Céline. Que l'on peut bien sûr détester – tout comme le personnage – mais dont on ne peut nier l'importance.

La littérature provoque, quoi qu'il en soit, des réactions violentes, et ce bien au-delà des seuls livres. Ainsi l'auteur de ces lignes s'est-il retrouvé à animer un débat, lors de la dernière édition du Livre sur la place à Nancy, en compagnie entre autres de Leïla Slimani. La rencontre prit un tour « particulier » lorsqu'un quidam, dans le public, prit soudain la parole de manière très agressive à l'encontre de la romancière, avec un discours politique quelque peu nébuleux. La police dut alors intervenir pour faire sortir l'individu énervé (qui avait déjà agressé l'écrivaine, nous a-t-elle appris après l'incident), sous les applaudissements du public. De quoi nous rappeler que l'écriture est aussi une mise en danger. ■

## *Christophe Ono-dit-Biot*

### INVITÉ DES LUNDIS DES ÉCRIVAINS AUX DEUX MAGOTS

➔ Pour tout savoir sur le mystère du mont Athos, pas besoin de prendre l'avion ni le bateau : un simple verre dans le célèbre établissement de Saint-Germain-des-Prés suffira ! Rendez-vous en effet aux *Deux Magots* le 10 octobre, à 18 h 30, pour un débat – animé par Baptiste Liger – avec le directeur adjoint de la rédaction du *Point,* qui viendra présenter son nouveau roman, *Trouver refuge* (Gallimard). Grand prix du roman de l'Académie française pour *Plonger,* Christophe Ono-dit-Biot livre ici un thriller politico-familial, aux airs de plaidoyer pour la culture et la transmission. La discussion sera, bien sûr, suivie d'une séance de dédicaces.

Réservations et informations sur *evenementiel@lesdeuxmagots.fr* ou par téléphone + 33 (00) 1 45 48 00 33

***Lire Magazine Littéraire* sur iPad !**
Téléchargeable gratuitement sur l'App Store, l'application donne accès à toute l'actualité littéraire en temps réel, ainsi qu'aux anciens numéros de *Lire* à tarif préférentiel.
**Notre boutique en ligne :**
lire.fr

**Où adresser votre courrier ?**
- **Par voie postale :** 15 rue de la Fontaine-au-Roi 75011 Paris
- **Par courrier électronique :** redaction@lire.fr
- **Sur la page Facebook du magazine :** www.facebook.com/Lire.Magazine.Litteraire
- Instagram @lire.magazine.litteraire
- Twitter @lire_ML

Audience mesurée par AUDIPRESSE

Imprimé sur du papier certifié PEFC, 100 % fabriqué en Autriche avec 15 % de fibres recyclées. Le Ptot est de 0,006 kg/tonne.

AUDREY SOVIGNET - FRANCESCA MANTOVANI/GALLIMARD

Récit enjoué et rêverie sérieuse sur

# LE DEUXIEME SEXE EN LITTERATURE.

*Les Échos*

**Humour salutaire.**
*Lire - Magazine Littéraire*

La crème de la pensée **féministe.**
*Causette*

Un essai vif, perspicace et **passionnant.**
*Télérama*

Son livre stupéfie par son intelligence et **sa drôlerie.**
*Femme Actuelle*

Plaidoyer jubilatoire et **captivant.**
*Page des libraires*

**Stimulant !**
*L'Humanité*

**Courageux**
...et drôle aussi.
*Mona Chollet*

Décidément une écrivaine **épatante !**
*L'Obs*

**Il faut lire ce texte**
consacré à la fiction.
*Challenges*

**Une invitation**
à aimer la littérature.
*La Libre*

**Une cure de jouvence**
pour nos neurones.
*Dernières Nouvelles d'Alsace*

**Ça réveille !**
*Var Matin*

L'une des plumes **les plus fécondes des lettres françaises.**
*La Croix*

Flammarion

Photo autrice : Pascal Ito © Flammarion

# FRANÇOISE CHANDERNAGOR

## *« C'est dans mes rêves que je trouve la matière de mes romans »*

Quand elle embrasse une histoire, eût-elle l'ampleur de l'Empire romain, Françoise Chandernagor étreint tout, les chiffres et les lettres, les hommes et les idées, le grand et l'infime, le gros et le détail, le drôle et le tragique. La conteuse livre aujourd'hui le quatrième et dernier volume de la saga de Séléné, sa chère reine oubliée, unique descendante de Marc Antoine et de Cléopâtre. Voilà douze ans que la jurée de l'académie Goncourt porte cette petite princesse déchue, orpheline et apatride qui va, court, vole de violences en chagrins : née en Égypte, élevée à Rome, elle devient reine de Maurétanie. C'est donc à Césarée qu'on la retrouve pour cet ultime volet de la tétralogie : après la mort de ses trois enfants, toute à sa haine de Rome, elle s'est retirée dans le *« Jardin de cendres »* qui donne son nom au roman, un jardin *« aux couleurs de son âme »,* lieu de noir et de gris, créé pour et par sa douleur, et dédié aux mères endeuillées. Ce jardin, Françoise Chandernagor l'a inventé. Fidèle à l'exhortation de Michelet, elle s'accorde en effet le droit de « *faire parler les silences* » de l'histoire.

**JAMAIS LA PASSION NE TRIOMPHE DES INTRANSIGEANCES DE SA RAISON**

Pour le reste, tout le reste, la haute fonctionnaire respecte trop la vérité et les historiens – elle aura toujours le regret de ne pas en être, elle à qui fut désignée une seule voie, empruntée par son père : l'ENA – pour ne pas s'en tenir quasi religieusement à ce qui est établi. Avec elle, et en ce sens, elle a inventé un nouveau statut – dont elle est l'impératrice… –, le romancier faisant de l'histoire se confond avec l'historien contraint, faute d'éléments, à faire du roman. Cela lui donne par exemple le droit de s'attacher au terrible Tibère – et nous à sa suite. Mais jamais la passion – pourtant exaltée – dans laquelle trempe la plume de Françoise Chandernagor ne triomphe des intransigeances de sa raison. C'est du reste la vertu de la merveilleuse « *note de l'auteur* » qu'elle annexe à la fin de chacun de ses ouvrages : comme une vraie fausse repentante qui passerait devant le confessionnal de l'Histoire avec un *h* majuscule, l'écrivaine y avoue ses « *péchés d'imagination* » et y explicite par le menu les libertés qu'elle s'est octroyées… dévoilant par là même l'étendue de son érudition. Péchés d'histoire ne sauraient (trop) mentir. •••

**Vous avez fait Sciences-Po, puis l'ENA, avant d'entrer au Conseil d'État. Comment la littérature s'est-elle imposée dans votre parcours, au point de devenir romancière ?**

**Françoise Chandernagor.** J'ai toujours voulu écrire ! C'était ça, ma vraie vocation, pas le reste. On a beaucoup parlé du fait que j'étais sortie major de promotion à l'ENA, parce que c'était une première pour une femme. Puis, je suis entrée au Conseil d'État, et j'ai passé vingt-deux ans dans l'administration. Car, pour exercer tout métier artistique, mieux vaut avoir un gagne-pain. Les carrières d'artistes sont trop incertaines et comportent trop d'aléas. Je me souviens très bien qu'à l'âge de 10 ans, lorsque le professeur nous a demandé ce que l'on voulait faire plus tard, j'ai mentionné trois métiers : soldat, homme politique – parce que femme politique, cela n'existait pas – et écrivain. Je me suis aperçue, peut-être un an après, qu'il n'y avait pas vraiment de soldat femme, à part Jeanne d'Arc, mais elle a mal fini… Quant à devenir homme politique, je voyais la vie de mon père *[André Chandernagor, député de la Creuse de 1958 à 1981 et ministre des Affaires européennes de 1981 à 1983]*, et je ne l'enviais pas. C'était franchement une vie de dingue et je voulais avoir des enfants. Je me suis alors désintéressée d'une carrière politique.

**Comment cette vocation est-elle née ?**

**F.C.** Dès que j'ai su lire, j'ai écrit. Je me souviens encore des albums du *Père Castor* – j'en faisais des illustrations *[rires]*. Quand j'y pense, j'aurais aussi aimé exercer un métier en lien avec le dessin… En classe de seconde, je dessinais mais j'écrivais aussi tout le temps : des petites nouvelles, des contes. Il y avait une inspiration directe de ce que je lisais sur ce que je griffonnais. Mais, au fond, tout est affaire d'encouragements. À 12 ans, on avait lu une de mes rédactions en classe et une camarade m'avait dit qu'elle la trouvait intéressante. J'ai alors pris la décision d'écrire un roman pendant l'été mais je n'avais pas assez d'expérience. Tout ça pour vous dire que cette vocation était forte. Plus je la contrariais, plus elle s'intensifiait. Plus tard, lorsque j'étais à Sciences-Po, j'ai écrit plusieurs nouvelles et un roman, que je reprendrais bien maintenant mais je n'ai pas vraiment le temps…

> « J'ai le souci de la réalité parce que j'ai besoin d'y croire moi-même »

**On vous connaît notamment pour vos romans historiques. Avez-vous toujours été passionnée par ce genre littéraire ?**

**F.C.** Eh bien, pas du tout ! J'étais certes passionnée par l'histoire mais je n'ai pas fait d'études dans ce domaine, tout simplement parce qu'on ne m'en avait pas parlé. Contrairement à ce que l'on imagine, je suis issue d'un milieu populaire ! Tout le monde me parle de mon père mais mon grand-père était un maçon de la Creuse qui savait à peine lire. Je n'ai jamais lu une ligne écrite de sa main parce qu'il devait être totalement dysorthographique. Mon autre grand-père était, lui, ouvrier couturier et, en effet, lorsqu'on remonte la filiation, on trouve des maçons de la Creuse d'un côté et des indigents de l'autre. Cela vous donne une idée de mon milieu d'origine. Et puis, je n'ai pas été élevée par mon père, mais par ce grand-père maçon. Il n'y avait pas de livres à la maison. Les professeurs s'occupaient assez peu des élèves et les miens pensaient que je savais déjà tout sur les possibles orientations. Pourtant, je n'en savais rien, même si j'étais bonne élève. Mon père m'a seulement indiqué le parcours qu'il connaissait. Il ne m'a jamais parlé de Normal Sup, par exemple…

**C'est un regret ?**

**F.C.** Parfois, oui. En même temps, certaines personnes m'ont dit que j'avais eu de la chance de ne pas faire d'études d'histoire, parce que cela m'aurait dégoûtée de cette matière. Ma meilleure amie, qui est agrégée de lettres, ne peut pas écrire alors qu'elle sait ce qu'il faut faire pour y arriver. À l'inverse, moi, j'y arrive *[rires]* !

**Vos romans historiques ont tout de même une particularité, que vous confiez d'ailleurs dans la postface du *Jardin de cendres* : vous confessez des péchés d'imagination. Pourquoi ?**

**F.C.** Tout simplement pour ne pas tromper le lecteur. Lorsque j'étais énarque, j'avais proposé un roman à plusieurs maisons d'édition, mais il avait été refusé. Je m'étais dit que c'était à cause de mon image. J'ai alors songé que le carcan du roman historique, lui, pouvait trouver preneur. Et dès que j'ai présenté les premières pages de *L'Allée du roi* et de ce que j'allais

## BIO-BIBLIOGRAPHIE

**1945**

Françoise Chandernagor naît à Palaiseau. Fille du ministre et député de la Creuse André Chandernagor, elle étudie à Sciences-Po, avant d'intégrer l'ENA – dont elle sera major de promotion. Ce qui fut une première pour une femme. Dans la foulée, elle rejoindra le Conseil d'État, début d'une carrière dans la haute fonction publique.

**1981**

Publication de son premier roman, *L'Allée du roi,* libre évocation de la vie de Mme de Maintenon. Le succès est immédiat, et le livre deviendra, moins de quinze ans plus tard, un fameux téléfilm en deux parties, réalisé par Nina Companeez, avec une distribution prestigieuse : Dominique Blanc, Didier Sandre, Michel Duchaussoy, Samuel Labarthe…

**1995**

Considérée comme l'une des spécialistes du roman historique (même si elle a écrit sur d'autres domaines), elle a signé notamment *L'Enfant des Lumières, La Chambre* ou la tétralogie de « La reine oubliée » dont *Le Jardin de cendres* est le dernier volet. Elle a rejoint en 1995 l'académie Goncourt, dont elle est vice-présidente depuis 2010.

**Buste de Cléopâtre-Séléné II, la « reine oubliée » qui a inspiré à Françoise Chandernagor sa dernière tétralogie.**

ARCHAEOLOGICAL MUSEUM OF CHERCHELL, ALGERIA.

en faire, j'ai obtenu un contrat ! Je me suis ensuite lancée dans une trilogie contemporaine – le cycle de « La sans pareille », que Gallimard va rééditer l'année prochaine. Cet ensemble traite de la vie politique à la fin des années 1970. Mon héroïne devient la première femme à être secrétaire d'État. Ce qui est intéressant, c'est qu'il y a des choses que j'ai parfaitement vues sur la société contemporaine de ces années-là : la déchristianisation, les cités de non-droit, les désaccords de l'Europe, etc. Mais il y a une chose que je n'ai pas du tout anticipée : la chute de l'empire soviétique. Le premier tome est paru en 1988, et je n'avais rien vu venir, comme la plupart des gens. Je comparais l'empire soviétique à l'empire turc et je pensais qu'il serait là encore pour quelques siècles. C'est pour cette raison que j'ai évoqué le sujet dans la postface du *Jardin de cendres*, à savoir la façon dont on peut s'aveugler et les surprises qui découlent de cet aveuglement.

**Vous aimez vous confronter à la vérité…**

**F.C.** Oui, mais peut-être parce que je suis assez balzacienne. Houellebecq, par exemple, aime aussi se confronter à la vérité : lorsqu'il intègre une notice technique sur un sujet, c'est très précis. Il fait quasiment de la science-fiction, il anticipe, ce qui n'est pas mon cas. J'ai écrit beaucoup de livres historiques avec une approche disons « commerciale ». Quand j'ai signé mon premier contrat, Bernard de Fallois m'a dit : « *Le langage du XVII^e^ siècle que vous employez est formidable mais vous ne pourrez pas le tenir sur 500 pages.* » Je lui ai dit que je m'en sentais capable. Il m'a alors demandé si je pouvais tout reconvertir en biographie. J'ai répondu par l'affirmative, mes recherches valant pour tout. J'ai le souci de la réalité parce que j'ai besoin d'y croire moi-même.

**Est-ce que, finalement, ce ne serait pas la question du pouvoir qui lie tous vos livres ? Qu'y trouvez-vous de fascinant ?**

**F.C.** Cela correspond au métier de mon père. Homme politique, très engagé et socialiste mais pas communiste. Puis, par les études que j'ai faites, j'ai vu comment fonctionnaient les cabinets ministériels et les ministères, les carrières politiques. C'est pourquoi « La sans pareille » se passe dans des lieux de pouvoir. J'ai tout vu et je connais des tas de choses sur des tas de gens, y compris les corrompus. Je pourrais vous en raconter de belles *[rires]* ! C'est peut-être le milieu professionnel que je connais le mieux.

**Pouvez-vous rappeler aux lecteurs ce qu'ont représenté *L'Allée du roi* et son succès considérable ?**

**F.C.** Comme je vous l'expliquais, il m'importait avant tout d'intéresser un éditeur. Au départ, Fallois a fait ses calculs et s'est dit qu'il ne devait pas vendre le livre trop cher pour atteindre les 15 000 exemplaires, sinon il y perdrait. À l'époque, les biographies se vendaient fort bien. J'ai pensé : « *Quand même, madame de Maintenon a été la femme de Louis XIV, on peut bien atteindre ce chiffre !* » Bien sûr, aucun de nous ne s'imaginait que nous allions en vendre plus d'un million en France et qu'il serait traduit en quinze langues – dont l'anglais, ce qui est assez rare… J'ai même eu de bonnes critiques dans le *New York Times [rires]* ! Cet accueil était, au fond, assez imprévisible, et je ne me rendais pas compte de cette chance. Comme c'était mon premier livre, cela ne m'a pas grisée. Par ailleurs, je n'ai jamais pensé remporter le Goncourt et, d'une certaine manière, je l'avais déjà puisqu'il est un moyen de faire découvrir un auteur. Qui plus est pour une femme. Lorsque j'ai intégré le jury du Goncourt en 1995, il y en avait une, deux maximum, qui étaient finalistes ; c'était ainsi. À l'époque, nous n'avions que 16 % de romans écrits par des femmes. Le problème venait bien des éditeurs et non du prix Goncourt en tant que tel. Je leur ai signalé et leur ai demandé comment ils sélectionnaient les manuscrits. Ceux-ci n'ont jamais voulu me le dire. Les choses ont changé : cette année, j'ai le sentiment que nous avions plus de romans écrits par des femmes que par des hommes ! Sans s'imposer le moindre quota, nous sommes arrivés collectivement à changer les choses.

**Quel a été le point de départ de la tétralogie « La reine oubliée », dont *Le Jardin de cendres* est le quatrième tome ?**

**F.C.** Je savais que Cléopâtre avait eu quatre enfants, dont au moins trois étaient toujours vivants au moment de la prise d'Alexandrie par les Romains. On allait éliminer tous les garçons, y compris le fils de César. Je savais aussi que Séléné allait être la seule survivante, probablement parce que c'était une fille. Très peu de gens la connaissent, et on trouve peu d'informations sur elle. J'étais juste certaine qu'elle existait et qu'elle avait été exhibée lors du défilé du triomphe d'Octave, enchaînée derrière le pseudo-cadavre de sa •••

mère et huée par la foule. Octave aurait préféré présenter Cléopâtre mais celle-ci lui échappa par le suicide. Les deux frères de Séléné étaient également présents à ce défilé : son jumeau, Alexandre, et Ptolémée, qui mourra d'une insolation. Mais le véritable point de départ de ce cycle est ailleurs…

**C'est-à-dire ?**

**F.C.** Une nuit, j'ai fait un rêve où je marchais derrière une charrette sur laquelle se trouvait un enfant qui mourait de chaleur. À la foule qui, comme moi, suivait la charrette, je criais : *« Mais vous ne voyez pas qu'il va mourir ! »* Je me suis alors réveillée et j'ai réalisé que j'avais rêvé de Séléné et de son frère ! Je fais souvent ce genre de songes, que je tente ensuite de me remémorer et de développer pour mes livres. C'est dans mes rêves que je trouve la matière de mes romans, et là où je rencontre des personnages historiques, dont, bien sûr, je connaissais l'existence et les épisodes de vie. Ces rêves interviennent toujours avant que je ne me penche sur l'écriture du livre. Je me demande si ce n'est pas le roman qui demande à être écrit…

**Votre rapport à l'écriture a donc quelque chose d'assez mystique…**

**F.C.** Je ne sais pas si je l'exprimerais ainsi. Mais, oui, mes rêves sont parfois troublants. Récemment, j'ai fait un rêve dans lequel apparaissait ma mère. Je revenais dans un village avec elle mais je ne retrouvais pas les gens que j'y avais connus dans l'enfance. Elle me disait alors : *« Ils sont tous morts. Moi aussi, je suis morte, et toi aussi. »* J'étais morte et je ne le savais pas. On peut penser, oui, que c'est un rêve mystique… En tout cas, je fais des rêves qui, comme l'expliquent volontiers les psychanalystes, me disent des choses.

**Mais, de manière plus consciente, aviez-vous un désir bien précis d'écrire sur cette période de l'histoire ?**

**F.C.** Au départ, pas spécifiquement sur Séléné ou Cléopâtre. Toutefois, l'Empire romain m'a toujours intéressée, y compris sa chute. J'ai d'ailleurs un projet de nouvelles sur cette période mais je ne pense pas que j'aurai le temps de le mener à bien à mon âge *[rires]*. Comment affronte-t-on la fin d'un monde ? J'ai trois personnages réels avec trois attitudes différentes : un qui résiste aux barbares, un qui collabore, un qui en rit. Et puis, j'ai fait du grec et du latin parce que j'étais fascinée par l'*Iliade* et l'*Odyssée*.

**En quoi Séléné vous a-t-elle semblé être un bon personnage de fiction ? Et en quoi est-elle un bon sujet pour décrire ce monde ?**

**F.C.** Elle m'intéressait parce qu'on assiste à travers elle à la première mondialisation de l'histoire du monde connu. Séléné avait cet extraordinaire avantage d'être née en Égypte mais d'être grecque. Elle parlait donc grec et égyptien, enfin copte. Elle a aussi vécu à Rome au sein d'une famille romaine. Par la suite, elle a été mariée en Maurétanie, avec un époux, Juba II, qui explorait les îles Canaries… Séléné avait donc une culture très variée et son destin – de petite princesse à otage puis reine – était évidemment hors du commun. Elle a eu un fils, Ptolémée, qui a régné, mais ce qu'on ne sait pas, c'est la date de sa mort : elle était encore en vie aux environs de 5 apr. J.-C. mais, après cette date, il semble qu'on n'ait plus de monnaie à son effigie, ce qui indique qu'elle serait morte à ce moment-là. Comme nous n'en savons rien, j'ai choisi en tant que romancière de lui donner autant de durée de vie que ses demi-sœurs, qui ont vécu très tard, et qui ont connu Caligula. Je l'ai donc fait vivre jusqu'à constater l'échec total de ce qu'elle a voulu, de ce que peut faire une femme. Avait-elle été co-souveraine avec Juba ou était-elle seulement la femme du roi ? Moi, j'ai opté pour l'option « femme du roi » mais avec un grand rôle parce que je pense sincèrement qu'elle a eu un rôle politique important. D'autant plus que sa famille vivait à Rome. Elle y connaissait tout le monde, avait grandi avec Tibère, etc.

**Vous évoquez Ptolémée et Juba mais n'est-ce pas justement Tibère le personnage le plus intéressant et fascinant dans *Le Jardin de cendres* ?**

**F.C.** Ah, vous avez raison. En tout cas, moi, il me fascine ! C'est un personnage au fond très mal connu et très mal traité. Il est, à un moment, tombé dans la paranoïa, mais on peut le comprendre. Il est devenu empereur très tard – 55 ans, c'est bien trop vieux, qui plus est à l'époque. Le romancier et dramaturge Gautier de Costes de La Calprenède s'en est rendu compte avant moi, au XVII^e^ siècle. Il a écrit *Cléopâtre* en douze volumes, mais sa Cléopâtre, c'est en fait Cléopâtre-Séléné. Au début, il montre que, durant l'enfance, ils vivaient tous ensemble au Palatin. Tibère mérite d'être partiellement réhabilité parce que, malgré son discernement altéré, il reste un personnage très intéressant. Peut-être celui, parmi tous les empereurs romains, qui parlait le mieux le grec, qui connaissait le mieux les auteurs grecs, probablement le plus cultivé mais le moins habile politiquement et arrivant trop tard dans une situation dégradée. Tibère va redresser les choses avec des principes qui ne le rendent

pas populaire mais qui fonctionnent : grâce à lui, on évite la guerre et on résout tout par la diplomatie. Depuis le début, il sauve la mise de Séléné alors qu'il ne se passe rien entre eux. On peut même se demander s'il aimait les femmes… Il a aimé sa femme, la première mais pas la seconde, et on ne lui connaît pas de maîtresse attitrée. Entre lui et Séléné, c'était une belle histoire d'amitié qui, au fond, aurait pu se transformer en autre chose.

**En vous entendant parler, on sent que vous vivez véritablement avec vos personnages.**

**F.C.** Complètement ! Je rêve d'eux *[rires]*. Je me mettrais plus à distance si je faisais des biographies.

**De manière plus anecdotique, pourquoi y a-t-il des extraits de catalogue pour entrecouper le récit du *Jardin de cendres* ?**

**F.C.** Parce que c'est ce qu'il nous reste. J'ai trouvé amusant d'intégrer des illustrations archéologiques et puis cela permettait des petites ruptures. Il y a quelque chose que je n'ai pas pu mettre, à savoir un portrait magnifique de Juba II. Un buste en marbre, qui s'est vendu aux enchères à plus de 200 000 euros. Je suis un peu archéologue par plaisir *[rires]*.

**Aujourd'hui, les séries télévisées sont nombreuses. Vous qui avez inspiré une mini-série célèbre avec *L'Allée du roi*, êtes-vous une consommatrice de tous ces programmes de fiction ?**

**F.C.** Oui. Prenons le cas de *Rome*, qui n'était pas une mauvaise série même si la fin était ratée parce que leur décor avait brûlé et la ville de Rome était difficile à reconstituer. Les acteurs s'en sortaient, mais de sacrées libertés ont été prises avec l'histoire : Atia, la mère d'Octave était une femme très sérieuse et pas du tout une dévergondée. Mais comme il fallait aux producteurs beaucoup de sexe et de violence… On n'a pas toujours besoin de « faire moderne » !

**Enfin, pourriez-vous travailler pour la télévision ?**

**F.C.** Bien sûr, mais je ne voudrais pas que les producteurs fassent n'importe quoi. Dans *The Crown [une série sur la reine Elizabeth II]*, on trouve des choses intéressantes mais, par moments, tout est faux. Et puis ils sont gonflés de prendre des personnages vivants et de leur faire tenir certains dialogues… Je trouve que la trilogie de « La sans pareille » ferait une bonne saga. À l'époque où je l'ai publiée, il n'y avait pas de séries télévisées comme on en voit aujourd'hui, cela ne se faisait pas du tout mais je reprenais alors un peu le feuilleton à l'ancienne, du XIXe siècle, dont on transpose désormais les règles pour le petit écran. Ma tétralogie de « La reine oubliée » donnerait une belle série mais elle coûterait sans doute très cher. Mais, bon, avec les effets spéciaux numériques d'aujourd'hui… ■

**Propos recueillis par Anna Cabana et Baptiste Liger**
**Photos : Jean-Luc Bertini pour *Lire Magazine littéraire***

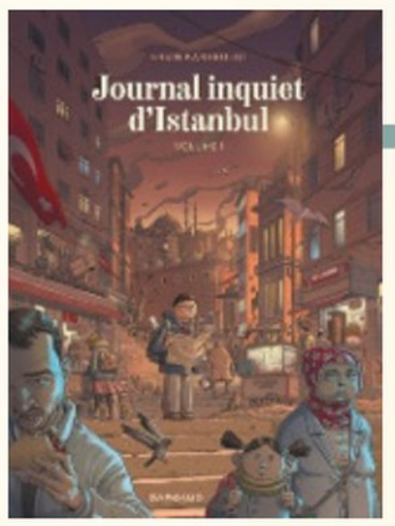
★★★☆☆
***LE JARDIN DE CENDRES***
**FRANÇOISE CHANDERNAGOR**
592 P., ALBIN MICHEL, 23,90 €.
EN LIBRAIRIES LE 3 OCTOBRE.


LESPLUSBEAUXROMANSDELARENTRÉE SONTGRAPHIQUES !

Slava - T.1 Après la chute
PIERRE-HENRY GOMONT

Après *Malaterre* et *La Fuite du cerveau*, la 1ère série de Pierre-Henry Gomont : une aventure tragi-comique qui dresse le portrait d'une Russie libérée du communisme et livrée en pâture au capitalisme sauvage.

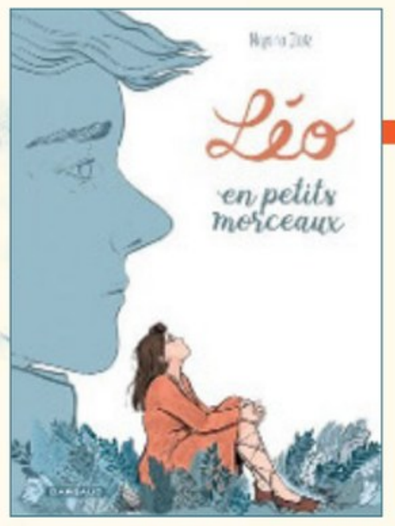
« SUBTIL ET FÉROCE »
Le Figaro Littéraire




Journal inquiet d'Istanbul
ERSIN KARABULUT

Une fresque autobiographique drôle et visionnaire, qui alerte sur l'importance de la liberté d'expression et de la presse.

« À METTRE EN TOUTES LES MAINS »
France Inter

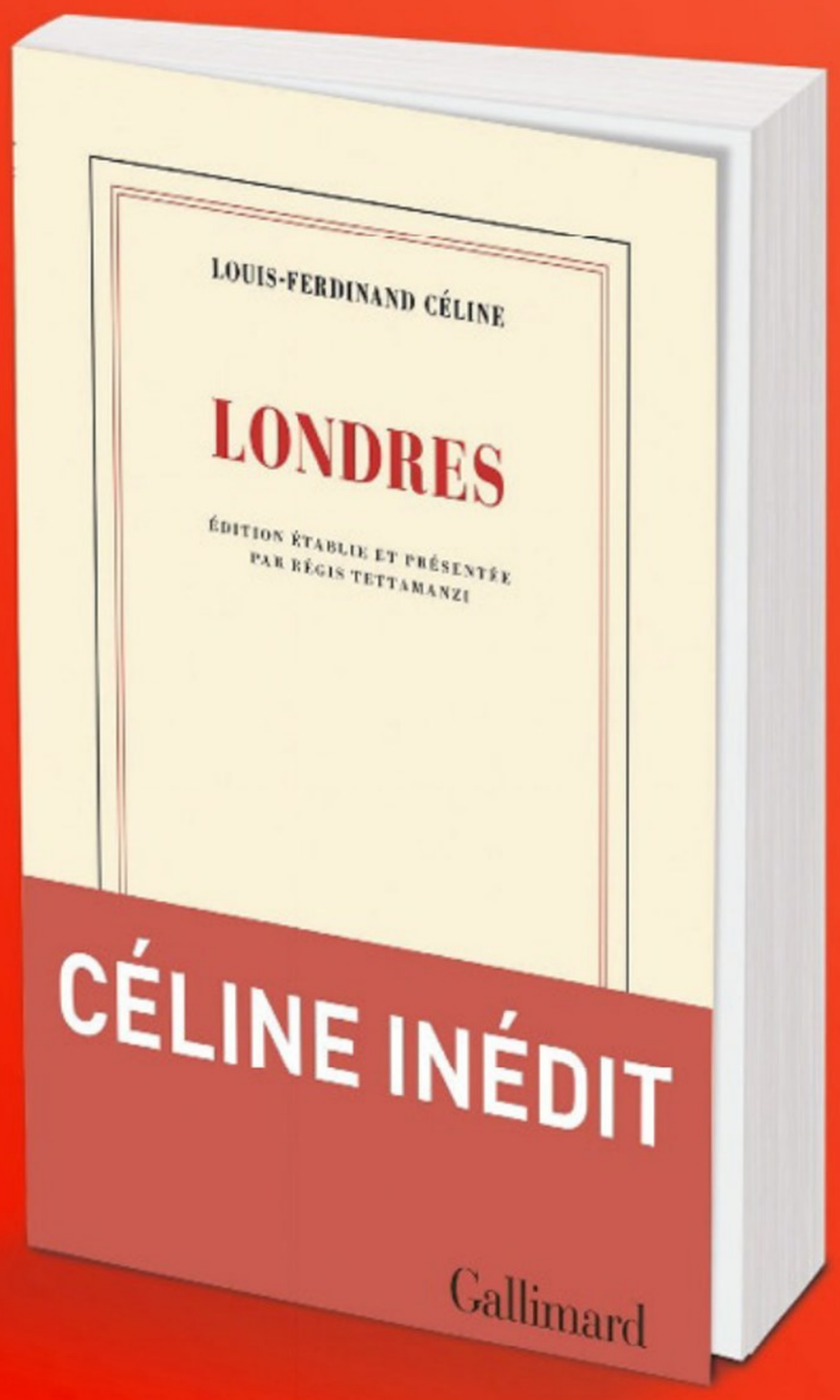



Léo en petits morceaux
MAYANA ITOÏZ

Mayana Itoïz, dessinatrice du célèbre *Loup en slip*, signe ici son premier roman graphique : une histoire d'amour interdite inspirée par la vie de sa grand-mère.

AU RAYON BANDE DESSINÉE
DARGAUD

© Gomont / Dargaud 2022




# Abonnez-vous à LIRE magazine littéraire

## EN CADEAU
## LONDRES
L'inédit de
**LOUIS-FERDINAND CELINE**

**1 AN 49€ SEULEMENT**

Scannez ce QR code pour profiter de cette offre exceptionnelle

## JE M'ABONNE À LIRE MAGAZINE LITTÉRAIRE

Bulletin à renvoyer complété et accompagné de votre règlement à : LIRE MAGAZINE LITTÉRAIRE - 45, avenue du Général Leclerc - 60643 Chantilly Cedex

**OUI** je désire bénéficier de votre offre spéciale :
1 an d'abonnement à LIRE MAGAZINE LITTÉRAIRE (10 numéros) + ***Londres*** pour 49€ seulement au lieu de ~~103€~~

Nom : .....

Prénom : .....

Adresse : .....

Code postal : |_|_|_|_|_|

Ville : .....

E-mail : .....

**Ci-joint mon règlement par :**

☐ Chèque à l'ordre de EMC2 ☐ Carte bancaire

**N° :** |_|_|_|_|_|_|_|_|_|_|_|_|_|_|_|_|

**Expire fin :** |_|_| |_|_|

**Date et signature obligatoires :**

|_|_| |_|_| |_|_|

OMLML512

Délai de livraison : dans le mois suivant l'enregistrement de votre règlement. Offre valable jusqu'au 31/12/22 en France métropolitaine uniquement, et pour un premier abonnement à LIRE MAGAZINE LITTÉRAIRE. Conformément à la loi "Informatique et libertés" du 6 janvier 1978, vous disposez d'un droit d'accès et de rectification en adressant un courrier à LIRE MAGAZINE LITTÉRAIRE. Les informations nécessaires à la mise en place de votre abonnement pourront être cédées à des organismes extérieurs sauf si vous cochez la case ci-contre ☐. Conformément à l'article L221618 du code de la consommation, vous bénéficiez d'un délai de rétractation de 14 jours à compter de la réception du premier numéro de l'abonnement en adressant votre courrier à LIRE MAGAZINE LITTÉRAIRE, service des abonnements, 45, avenue du Général Leclerc - 60643 Chantilly Cedex.

LIRE MAGAZINE LITTÉRAIRE EST ÉDITÉ PAR EMC2 - SAS AU CAPITAL DE 325 000 € - 15, RUE DE LA FONTAINE AU ROI, 75011 PARIS

14

## LA GRANDE LIBRAIRIE DE LA TÉLÉ

21

ALLÔ **KINÉ** ?

# L'ACTUALITÉ

24

**TANGUY VIEL :** « LE CINÉMA, C'EST PLUS FACILE QUE LE ROMAN »

29

MAIS QUI A TUÉ **SPIROU** ?

BÉNÉDICTE ROSCOT/SEUIL - THIBAULT VAN DAMME/MARABOUT - NADINE MICHAU/MINUIT - DUPUIS 2022

Hélène Devynck.

Yann Moix.

Nathan Devers.

# Vus à la télé

**Au-delà des émissions littéraires, l'édition et la petite lucarne ont des liens finalement très ténus. Petite revue de détails sur quelques titres remarqués de la rentrée, signés Hélène Devynck, Yann Moix, Nathan Devers ou Bernard Werber.**

C'est, on le sait, l'un des événements du mois : la parution du livre d'Hélène Devynck, *Impunité* – disponible en librairies mais que les éditions du Seuil n'ont explicitement pas souhaité transmettre à la rédaction de *Lire Magazine littéraire* dans les temps de bouclage, contrairement au reste de leur catalogue[1]. L'ancienne journaliste de LCI (par ailleurs ex-femme d'Emmanuel Carrère) a connu les feux de l'actualité en 2021 à l'occasion de son témoignage contre les agissements de Patrick Poivre d'Arvor, dont elle avait été l'assistante. La parution de cet ouvrage à large exposition médiatique, qui restitue les faits et donne la parole aux victimes, nous rappelle en tout cas de manière détournée les liens ténus entre l'édition et le petit écran, qui résistent à l'heure où les divers produits dérivés des vedettes des réseaux sociaux pullulent au rayon des « livres pratiques »…

Ainsi, qui aurait imaginé qu'un écrivain serait devenu une véritable star d'une émission de téléréalité à la *Koh-Lanta* ? C'est pourtant le cas de Bernard Werber, candidat de l'émission *Les Traîtres*, carton d'audience pour la chaîne M6 cet été. Il faut dire que cette libre relecture du jeu des Loups-Garous ne pouvait que plaire à l'auteur des *Fourmis*, qui ne fait pas secret de sa passion pour celui-ci : le Tout-Paris se bouscule d'ailleurs pour participer aux parties qu'il organise à son domicile. La stratégie est, du reste, au cœur de son nouveau roman, *La Diagonale des reines* (Albin Michel – Bernard Werber nous a accordé un grand entretien, à paraître début novembre dans notre prochain hors-série « Écrire et se faire éditer »), soit l'opposition sur plus d'un demi-siècle entre deux championnes d'échecs, Nicole O'Connor et Monica Mac Intyre. Mais le conflit dépassera le simple terrain de l'échiquier et touchera toute l'humanité. Qui l'emportera ? Faut-il davantage croire en « *la puissance de la foule* » ou en la force de l'individu ?

Bien connu des téléspectateurs depuis ses saillies dans *On n'est pas couché*, Yann Moix publie en cette rentrée *Paris* (Grasset), le dernier tome de sa tétralogie autobiographique entamée avec *Orléans* en 2019, suivi de *Reims* et de

BÉNÉDICTE ROSCOT/SEUIL - MEYER/LEEXTRA VIA LEEMAGE/ED. GRASSET - PASCAL ITO/ALBIN-MICHEL

*Verdun. Paris* est le meilleur des quatre, car le plus drôle. On y suit l'arrivée dans la capitale du futur chroniqueur de chez Ruquier un peu perdu, sans aucun réseau. Comment survivre dans cette jungle ? Plus tard, il interviendra, donc, à la télé – outre l'émission de Laurent Ruquier, il a été animateur de sa propre émission *Chez Moix*, et à nouveau chroniqueur, cette fois-ci à *Balance ton post !*.

## SPONSORISER SON ÉCRITURE

Dans *L'Express* récemment, Moix s'en expliquait : « *Ceux qui me reprochent de faire de la télévision n'ont qu'à me signer le chèque me donnant les moyens de ne pas en faire ! Un écrivain, c'est aussi un mec qui se démerde pour gagner sa vie et s'offrir ainsi des heures de plénitude totale pour écrire tranquillement. Je n'ai pas honte de dire que je dois sponsoriser mon écriture. Je suis mon propre mécène !* » Si Péguy vivait aujourd'hui, il serait peut-être financé par Hanouna…

Si l'on aperçoit ponctuellement l'auteur de *Podium* dans *L'Heure des pros*, Nathan Devers a, lui, son rond de serviette sur ce même plateau de CNews. Le jeune homme de 24 ans ressemble d'ailleurs curieusement au Moix des débuts : il a repris le costume noir et la chemise blanche de leur mentor commun, Bernard-Henri Lévy – Devers s'occupe de *La Règle du jeu*, la revue de BHL. Déjà auteur de trois livres, il est l'un des jeunes écrivains vedettes de cet automne, sélectionné par les prix Goncourt et Renaudot. Il est vrai qu'avec *Les Liens artificiels* (Albin Michel) il a peut-être écrit le premier roman sur le métavers. Il y est question d'un antihéros, Julien Libérat, qui se suicide dès le premier chapitre. La narration remonte dans son passé : on le voit se perdre dans l'Antimonde, une réalité virtuelle créée par Adrien Sterner, sorte de prophète apocalyptique. C'est Balzac qui réfléchirait (en riant) à l'après Facebook. Devers travaille à la télé et écrit sur notre addiction aux écrans. Son roman prouve que le livre reste ce qu'il y a de plus captivant. Alors, zappez ! ■

**Baptiste Liger et Louis-Henri de La Rochefoucauld**

1. Ce procédé d'embargo, assez rare, est parfois utilisé pour des raisons juridiques (éviter l'interdiction) ou d'exclusivité médiatique (payante ou gratuite), mais il est plus souvent choisi afin d'éviter un hypothétique mauvais bouche-à-oreille au moment de la publication d'œuvres représentant un fort enjeu commercial pour la maison (par exemple, au cinéma, des comédies françaises un peu faiblardes).

Bernard Werber.


Le Livre de Poche

Léonor de Récondo

LE VOYAGE D'UNE FEMME POUR RETROUVER SA MÈRE, ENTRE DOULEUR ET GRÂCE.

# « Les politiciens manipulent sans relâche nos émotions »

**Dans son dernier livre, la sociologue Eva Illouz se penche sur les rapports entre nos émotions et le fonctionnement de nos démocraties. Avec l'Israël de Netanyahou comme terrain d'étude privilégié.**

**Vous étudiez la manière dont certaines de nos émotions se retournent contre la démocratie. Est-ce le fruit d'une manipulation ?**

**Eva Illouz.** Les émotions font toujours partie de la politique ; mais le marketing politique, les technologies médiatiques et les réseaux sociaux changent à la fois la façon dont l'information circule et la façon dont elle est absorbée. Dans ce paysage transformé, les politiciens, aidés des experts, manipulent sans relâche les émotions. Or, certaines d'entre elles interfèrent avec le processus démocratique et dans la relation entre citoyens et institutions publiques. On observe alors une dysfonction : tandis que la démocratie repose sur la rationalité du citoyen (lors du vote) et des processus de délibération publique, cette intensification émotionnelle remet en question la personnalité du citoyen démocratique.

**Votre analyse se concentre sur quatre émotions : la peur, le dégoût, le ressentiment et le patriotisme. Leur exacerbation favorise, dites-vous, le populisme. Mais est-ce que toute identité collective n'implique pas d'exclure quelqu'un d'autre ?**

**E.I.** Prenons différents cas : à la Révolution, la République française se reconnaît des ennemis, mais l'identité nationale qu'elle met en place intègre, lentement, différentes communautés, par exemple les juifs ; de même, l'affirmation de la nation américaine, tout en en excluant très violemment les Noirs, se nourrit de l'assimilation de nombreux groupes. Donc, même si toute identité collective passe par l'exclusion « d'autres », elle peut parfois paradoxalement inclure de la diversité. Cela est très différent des postures, par exemple celle des suprémacistes blancs d'aujourd'hui aux États-Unis, qui sont fondées sur l'exclusion. Ce qui intervient alors est ce que j'étudie comme un affect de dégoût : les exclus sont perçus comme « contaminants », ou « polluants ».

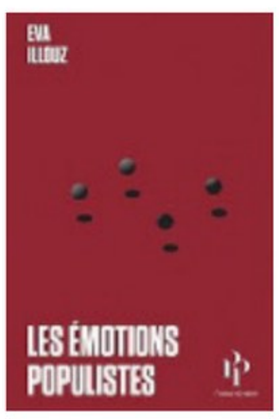
**À plusieurs reprises, vous montrez que la religion joue un rôle important, notamment en définissant ce qui est « pur » ou « impur ». Est-ce que cette dernière exacerbe les intensités émotionnelles ?**

**E.I.** Non, ce serait trop simple. Mais il se trouve que, dans le cas d'Israël, la religion est très intégrée à l'État, ce qui implique des compromis permanents entre partis politiques et religieux, avec un impact fort sur la société : des transports en commun qui ne fonctionnent pas le jour de shabbat, l'impossibilité du mariage civil, etc. Le judaïsme était une religion exceptionnelle pour permettre à une minorité de perdurer ; mais il n'est pas adapté aux valeurs ni aux idéaux de la démocratie. Des différences sous-tendues par des lois sacrées peuvent moins faire l'objet de compromis politiques. Le sacré n'est pas négociable.

**Vous présentez la solidarité et la fraternité comme des émotions qui seraient l'antidote des autres. Comment les favoriser ?**

**E.I.** D'abord, il faut faire la différence entre les deux. La solidarité est intragroupale. Elle est l'effet des politiques d'État. En Israël, par exemple, les laïcs sont *de facto* solidaires des religieux ultraorthodoxes, qui se définissent pourtant comme étant hors du contrat social. La fraternité, en revanche, appartient à la société civile ; elle doit fonctionner en deçà des institutions. Pour cette raison, il est difficile de la cerner parfaitement, parce qu'elle désigne des relations informelles entre citoyens. Dans tous les cas, il est certain qu'une culture juridique universaliste reste un élément essentiel de la fraternité. ■

**Propos recueillis par Maxime Rovère**




***LES ÉMOTIONS POPULISTES***
**EVA ILLOUZ**
240 P., PREMIER PARALLÈLE, 21 €.
EN LIBRAIRIES LE 13 OCTOBRE.

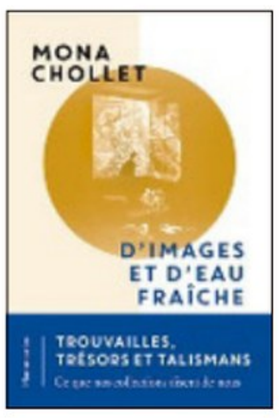
FRÉDÉRIQUE PLAS/CNRS

# Le livre d'images de Mona

**Après le succès de ses deux derniers opus, Mona Chollet publie un ouvrage intime sur les images glanées sur Internet et leur force.**

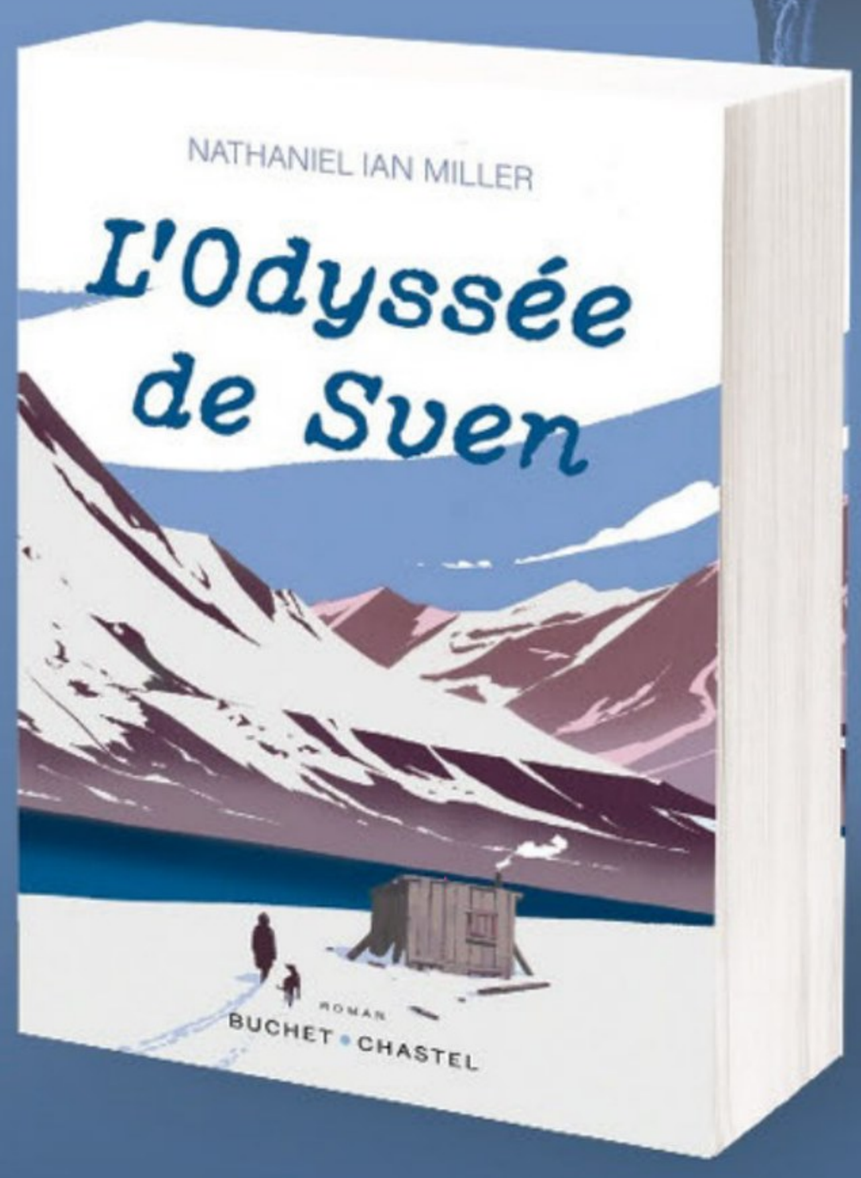
« *Pour ma part, je ne crée pas d'images. Je me contente de les fréquenter, de les admirer, de m'en repaître, de m'y baigner, comme Cléopâtre (et Mariah Carey) prenait des bains de lait d'ânesse.* » Par ces mots, Mona Chollet résume son livre d'images en une phrase. Le reste pourrait n'être que silence. Qui aurait cru qu'une essayiste à succès, propulsée à la pointe du féminisme par deux best-sellers, l'un sur les sorcières, l'autre sur l'amour, allait s'offrir le luxe de mettre modestement sa plume au service d'images glanées sur Internet et dont le seul point commun consiste en ce qu'elle appelle, avec une fausse naïveté, la « *beauté* » ? Sans apparemment le savoir, elle prolonge les recherches d'Aby Warburg sur la pensée visuelle – qui ici se ramèneraient plutôt à une rêverie qui touche souvent à la confession. Sans le citer, Chollet compose ce qu'André Malraux aurait appelé son « *musée imaginaire* ». Est-ce qu'elle y définit une esthétique visuelle ? Non. Est-ce qu'elle fait une anti-histoire de l'art ? Non. Monologuant sur son ordinateur ou son Smartphone, elle renoue peut-être avec ce que Chantal Thomas définissait comme « *l'art de la conversation* » – sauf qu'elle parle toute seule. Un exercice d'ego, drapé d'un babillage savant à la Philippe Sollers ? Même pas. Un ton intime, une langue simple, ce qu'il faut d'impudeur, ce qu'il faut d'érudition, ce qu'il faut aussi de sincère gratitude envers les livres et les images pour transmettre le goût de son propre univers : tout est là, comme sur la table d'une nécromancienne. « *Toutes les images peuvent s'assimiler à des cartes de tarot, c'est-à-dire à des outils de connaissance de soi, des lanternes que l'on brandit dans le noir pour tenter d'éclairer le chemin. En même temps qu'elles s'animent sous notre regard, elles nous offrent un surcroît de vie.* » ■ **M. R.**

PASCAL ITO/FLAMMARION




***D'IMAGES ET D'EAU FRAÎCHE***
**MONA CHOLLET**
192 P., FLAMMARION, 19,90 €


Un voyage éblouissant au cœur de l'Arctique




« Une ode magnifique à la nature et une aventure hors du commun. »
Librairie Montbarbon, Bourg-en-Bresse

« Bouleversant d'humanité. Une vraie pépite ! »
Librairie Fontaine Villiers, Paris

« Entre quête de soi façon *Into the Wild* et périple au cœur des neiges et des glaciers dignes de Jack London, sublimé par une très belle plume. »
Librairie La Procure, Largeron

BUCHET • CHASTEL

# « La standardisation forcée des textes supplante leur démocratisation »

**Dans *Le Fétiche et la Plume*, un essai aux allures de pamphlet coécrit avec Inès Sol Salas, l'écrivaine Hélène Ling porte un discours critique sur le milieu de l'édition, sa financiarisation industrielle et ses répercussions sur l'imaginaire des auteurs. Entretien.**

**Comment est né cet essai, coécrit avec la journaliste Inès Sol Salas ?**

**Hélène Ling.** Toutes deux écrivaines et professeures de lycée, Inès et moi avons partagé un constat : beaucoup de jeunes auteurs s'interrogent sur le fonctionnement du monde de l'édition où ils publient. Notre génération se sent désorientée face au système éditorial et médiatique. Nous avons tenté de comprendre la logique des ventes, du succès, des prix et la fabrique de la valeur littéraire. Chacune, en tant qu'autrice et correctrice, est intervenue dans le champ de l'autre, si bien que l'on peut parler d'un ouvrage commun décrivant la structuration économique de ce milieu et l'évolution du statut de l'écrivain et de la lecture.

Hélène Ling.

PHILIPPE MATSAS/LEEXTRA/RIVAGES

**Dans *L'Édition sans éditeurs [La Fabrique, 1999]* André Schiffrin, que vous citez, défendait *« la pratique artisanale de l'édition face à la concentration capitaliste »*. A-t-elle réussi à se maintenir ?**

**H.L.** Cette pratique avait comme fondement une péréquation pariant sur le fait qu'un certain nombre de titres à succès pouvait compenser les ventes modestes de titres plus difficiles. Un modèle qui permettait d'équilibrer les comptes d'une maison et d'assurer la diversité de la création et l'innovation éditoriale. Les mouvements de concentration et de rachat massif de maisons durant la décennie 1980 ont impulsé l'exigence d'une rentabilité pour chaque titre. Celle-ci s'est imposée lors des restructurations progressives des groupes d'édition. Elle a été dictée aux éditeurs et, par ruissellement, aux écrivains dans leur travail d'écriture. La conséquence finale est une forme d'autocensure. À quoi bon créer si un sujet, un traitement littéraire n'ont aucune chance d'être édités ou vendus pour ces raisons de calculs de rendement ? Voilà les normes nouvelles du système. Mais nous nous gardons de faire la morale, puisque la plupart de ses acteurs subissent de fait la situation. Beaucoup d'entre eux, éditeurs, libraires, sont dans une lutte interne permanente pour maintenir leurs choix face à la logique globale.

**Vous évoquez aussi une fétichisation du livre…**

**H.L.** C'est un effet paradoxal. À mesure que la standardisation forcée des textes supplante leur démocratisation, qu'ils se vident de leur sens dans notre société de

Inès
Sol Salas.

consommation, que la lecture déserte notre espace social, le livre, simultanément, tend à être sacralisé parce que l'acte d'écrire fascine le public. La plume, symbole de l'auteur, est devenue un objet fétiche. Or la machine éditoriale et médiatique a besoin d'avoir des figures de proue. Un régime de vedettariat s'est installé avec des produits culturels bien calibrés. Des jeux internes sur les codes éditoriaux créent une confusion. Par exemple, *Je vais mieux* de David Foenkinos, auteur emblématique de livres *feel good* avec Aurélie Valognes, Virginie Grimaldi, se présente comme un récit de révolution intime et de prise de conscience d'un personnage découvrant qu'il doit refaire sa vie. Des fictions à visée pseudo-thérapeutiques répondent à une demande du public de réconfort psychique.

**Le roman est-il le seul à satisfaire cette envie ?**

**H.L.** C'est un phénomène mondial. La poésie est touchée aussi. L'« Instapoétesse » canadienne Rupi Kaur – 4,5 millions d'abonnés sur son compte Instagram – a autopublié en 2014 son premier livre, *milk and honey*[1], un patchwork de poèmes et de textes en prose illustrés. En 2016, 500 000 exemplaires ont été écoulés. Elle surfe sur le réconfort né du traumatisme, la guérison, la célébration de soi, la réconciliation de la femme avec son corps. La poésie *feel good* est un autre rejeton du livre fétichisé à l'ère du numérique, synonyme de neurodivertissement idéologique. ■

**Propos recueillis par Olivier Cariguel**

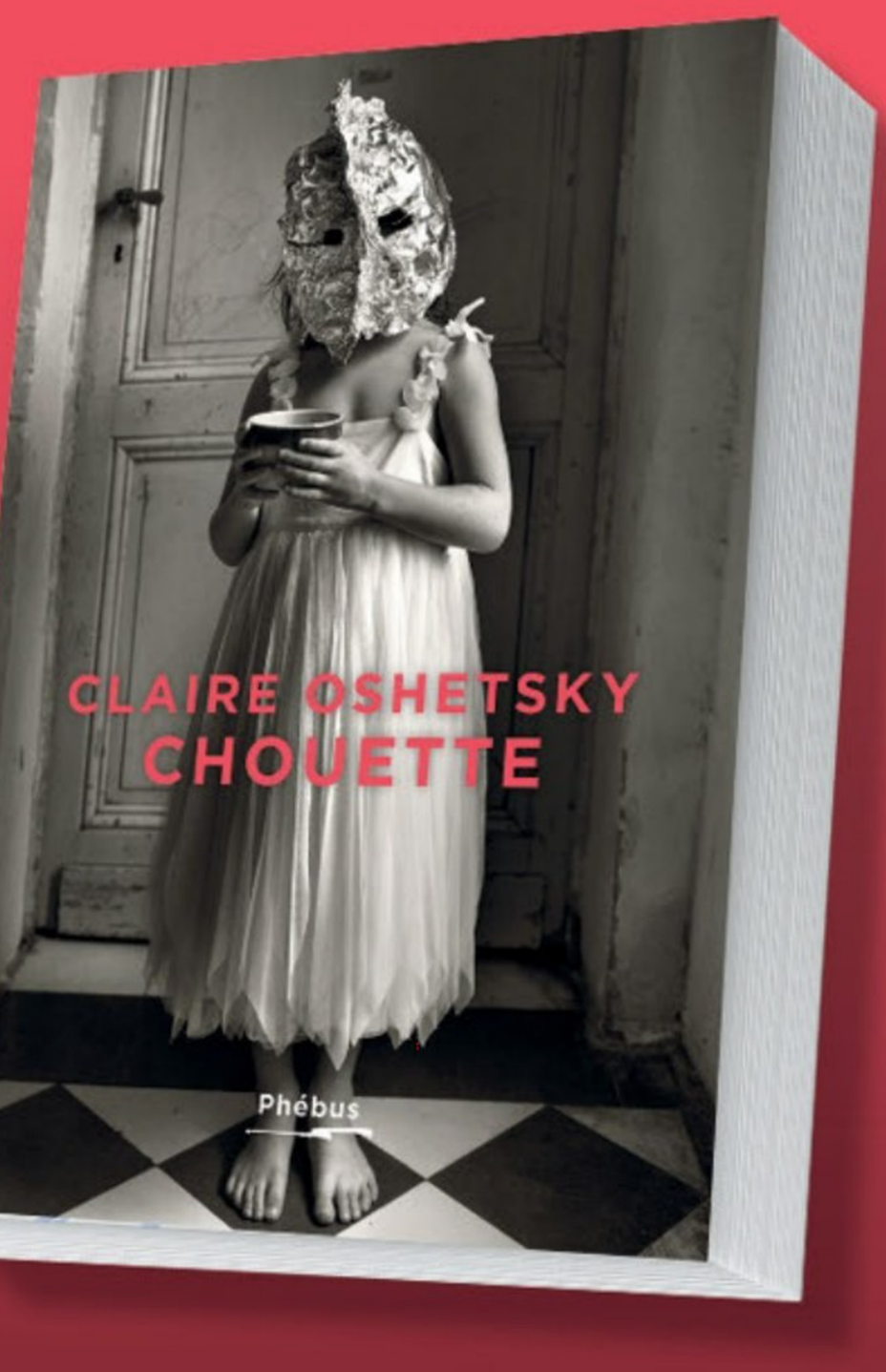
1. Paru en français aux éditions Pocket en 2014 sous le titre *lait et miel*, l'auteur ayant proscrit l'emploi de la majuscule dans le titre.

***LE FÉTICHE ET LA PLUME. LA LITTÉRATURE, NOUVEAU PRODUIT DU CAPITALISME***
**HÉLÈNE LING, INÈS SOL SALAS**
416 P., RIVAGES, 22,50 €

ROMAN SOKOLOV/PAYOT RIVAGES


CHOUETTE
de Claire Oshetsky

« Je t'aime, j'ai peur de toi, je suis ta mère. »




« Un bel éloge de la différence sous forme de fable poétique. »
*Livres Hebdo*

« La beauté du texte emporte tout y compris les lecteurs. Comme dans un conte d'Edgar Allan Poe qui serait devenu tendre. »
*Psychologies Magazine*

Phébus

# Droit au but

**En cette période de rentrée universitaire, et comme de nombreux étudiants en droit, nous avons poussé la porte de la librairie Dalloz*.**

Commençons par nous mettre dans la poche nos lecteurs francs-comtois en précisant que nous prononçons n'importe comment le nom du grand Désiré Dalloz (1795-1869), l'avocat né dans le petit village montagnard de Septmoncel qui fut aussi député sous la monarchie de Juillet avant de créer en 1845 la maison d'édition qui porte toujours son nom : au vu de ses racines jurassiennes, on devrait dire « dallô » et non « dalloze ». Une mauvaise prononciation étant entrée dans les mœurs depuis deux siècles, le mal est fait, et on ne fera de procès à personne…

Pour tous les autres points de droit, il faut se rendre à la librairie Dalloz, installée depuis 1961 à deux pas de la Sorbonne, en face de son concurrent la LGDJ (Librairie générale de droit et de jurisprudence). Une véritable caverne d'Ali Baba pour tous les étudiants en droit, avocats et magistrats. Avec ses 15 000 titres en stock, la librairie couvre tous les domaines possibles. On trouve les inévitables codes et manuels, mais aussi des livres qui sortent de la spécialité juridique pour aller vers la littérature, tel *Zola peintre de la justice et du droit* de Sophie Delbrel (Dalloz). Encore plus ludiques, *Le Droit dans la saga Harry Potter*, ouvrage collectif dirigé par Valère Ndior et Nicolas Rousseau (Enrick B. Éditions), ou *Halimi à la plage. La Femme engagée dans un transat* de Catherine Valenti et Jean-Yves Le Naour (Dunod).

## UN MARCHÉ QUI NE CONNAÎT PAS LA CRISE

Contrairement à une idée reçue, le Pass Culture ne sert pas qu'à s'acheter des mangas. Grâce à lui, les étudiants de première année s'offrent le Code civil. Aline Ferrault, qui nous accueille, nous le confirme : « *Notre marché ne connaît pas la crise. Tant que les étudiants auront besoin de leurs codes pour les examens, nous avons l'assurance d'en vendre beaucoup. Le droit est une matière vivante, qui évolue constamment : chaque année, une partie du Code est caduque, il faut donc régulièrement investir dans une version mise à jour.* »

Malgré son côté institutionnel, la librairie Dalloz doit se faire connaître auprès des jeunes. C'est une des missions d'Aline

Ferrault : « *Nous participons régulièrement à des salons dans des universités, ici à Paris, mais aussi en province. À Assas, de l'autre côté du jardin du Luxembourg, de nombreux étudiants ignorent notre existence ! Alors nous allons vers eux. Il y a aussi le Salon du livre juridique qui se tient en octobre au Conseil constitutionnel, un moment important pour les éditeurs juridiques qui y rencontrent des auteurs. Et enfin nous organisons des signatures, comme récemment avec l'avocat pénaliste Yassine Bouzrou, qui défend la famille Traoré.* » Au milieu de la librairie est exposée la biographie de référence de Dalloz. Même mal prononcé, son nom n'est pas près de disparaître. ■

**Louis-Henri de La Rochefoucauld**

* 22, rue Soufflot, 75005 Paris. Ouvert du lundi au vendredi de 9 h à 19 h et le samedi de 10 h à 19 h. *librairiedalloz.fr*

# SARAH JOLLIEN-FARDEL, PRIX DU ROMAN FNAC 2022

**_Sa préférée_ (Sabine Wespieser Éditeur) remporte cette distinction, décernée par les libraires et les adhérents de l'enseigne.**

C'est l'un des événements qui lancent la rentrée littéraire : créé il y a vingt ans, le prix du roman Fnac a souvent salué des écrivains qui ont reçu ensuite d'autres récompenses, tels Jean-Paul Dubois, Jean-Marie Blas de Roblès ou Laurent Binet. Au palmarès (prestigieux), citons aussi Laurent Mauvignier, Yannick Haenel, Delphine de Vigan, Gaël Faye, Adeline Dieudonné… Ils étaient cinq à pouvoir succéder à Jean-Baptiste Del Amo, sacré l'an passé. Le jury, composé de 800 personnes (400 libraires et 400 adhérents), a ainsi distingué la Suisse Sarah Jollien-Fardel pour son premier roman *Sa préférée* (dont la critique est à lire dans notre précédent numéro). Souhaitons à l'autrice que ce prix (prescripteur) en appelle d'autres. ■

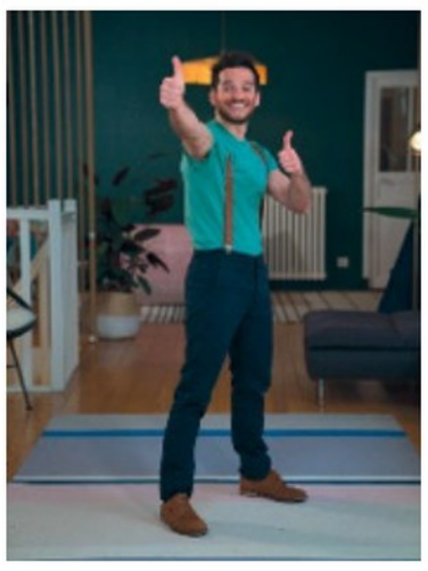
**L.-H. L. R.**

MICHEL SÉJEAN - MARIE-PIERRE CAVEDI/ESABINE WESPIESER

# Douleurs menthe à l'eau

**Les conseils du kinésithérapeute roi des réseaux sociaux Major Mouvement font un tabac en librairies. Avec un sens très personnel des métaphores…**

À chaque génération, son ami imaginaire. Au tournant du millénaire, les Nippons nous avaient offert le Tamagotchi. Vingt-cinq ans plus tard, les enfants ont grandi et leur pote s'appelle Grégoire. Bobo musculeux à la barbe follette, Greg a le sourire craquant, la bretelle avantageuse et le tee-shirt Zelenskyi ; un sosie du jeune caviste sympa qui vous a vendu ce petit vin nature des coteaux d'Auvergne, avant-hier *(« promis, y pique pas ! »)*.



Contrairement au Tamagotchi, Grégoire ne vous appartient pas et il faudra le partager : vous êtes même un million et demi à le suivre sur les réseaux sociaux. Mais Grégoire est prodigue en amitié. Et en conseils. D'ailleurs, maintenant, il écrit !

Vous avez mal quelque part et ne savez quoi faire ? Ouvrez son *Grand Guide Major Mouvement pour soigner vos douleurs*. Ce kiné virtuel *« attachant, drôle et parfois un peu naïf »* aura réponse à tous vos maux. Avec photos, schémas, croquis et jeux de mots à la clé. Lumbago, hernie discale, luxation, tendinite, psoas, pubalgie, scoliose, bronchiolite : il n'est de mal que Greg ne sache dompter. Surtout, il sait les métaphores qui éclairent. Ainsi nous apprend-il à dénicher notre périnée : *« Tenez-vous droit, devant un miroir, et imaginez que vous retenez un léger gaz. Pas en serrant les fesses pour empêcher un suppo de rentrer ! Juste empêcher un léger gaz de sortir. »* Déjà tout va mieux, non ? Grégoire aussi va mieux, car son livre caracole en tête des ventes. En première page de son ouvrage, au-dessus du copyright, en tout petits caractères, on remarquera cet avertissement : *« Les exercices présentés dans ce livre ne valent pas pour consultation. Si des douleurs apparaissent, il faut consulter un professionnel de santé. »* Rien ne remplace les vrais amis. ■

**Nicolas d'Estienne d'Orves**

THIBAULT VAN DAMME/MARABOUT

***LE GRAND GUIDE MAJOR MOUVEMENT POUR SOIGNER VOS DOULEURS***
**MAJOR MOUVEMENT**
224 P., MARABOUT, 18,90 €

# À l'ombre de la France périphérique

**Pourquoi des couches sociales aussi malmenées par le libéralisme votent-elles majoritairement à droite ? À cette énigme, le géographe Christophe Guilluy et l'Insoumis François Ruffin n'apportent, dans leur livre respectif, que des réponses très indirectes.**

Quelques commentateurs politiques découvrent que les législatives de juin n'ont pas été remportées par la Nouvelle Union populaire, écologique et sociale (Nupes), mais, avec ses 89 élus, par le Rassemblement national (RN) ! À considérer les lieux où la bascule s'est opérée, on retrouve cette « France périphérique » dont le géographe Christophe Guilluy, inventeur de la notion, nous entretient depuis vingt ans : les petites et moyennes villes anciennement à dominante industrielle, le monde rural et le périurbain pavillonnaire. Son dernier essai, *Les Dépossédés,* n'ajoute quasiment rien aux précédents. Le livre est un long monologue rageur ponctué des constats usuels sur la sécession des élites, le règne des bobos, la trahison de la gauche, etc., et d'exagérations – comme l'idée qu'avec les nouvelles normes environnementales pour les voitures les grandes villes renoueraient avec la pratique de l'« octroi », un droit d'entrée ! Côté solution, on en reste à un vague appel à « *remettre au centre le mode de vie* » des tout aussi vagues « *gens ordinaires* ». Et leur vote pro-RN ne s'y voit jamais vraiment analysé. À chaque occurrence de la question, il botte en touche…

Christophe Guilluy.

François Ruffin.

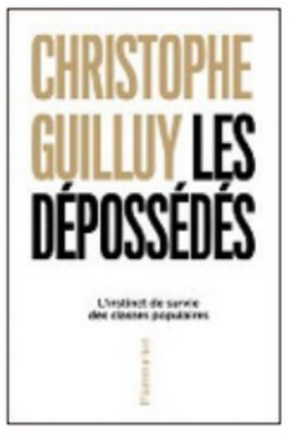
## UNE ÉNIGME POLITIQUE

François Ruffin n'a pas, lui, de ces préventions. Normal : il est l'animateur de ceux qui, à La France insoumise (LFI), se désolant de voir leur gauche perdre du terrain dans les campagnes et les petites villes alors qu'elle explose dans les métropoles et leurs cités, rêvent de rassembler « *les enfants d'immigrés dans les quartiers et* [les] "*blancs*" *des France périphériques* ». À juste titre, il note, dans *Je vous écris du front de la Somme,* que les partis plébiscités par ces dernières ne sont « *sociaux* » que dans leur discours. Le RN n'écarte-t-il pas toute taxation des superprofits des entreprises induits par l'inflation ? Comme député, il ne peut en même temps que relayer les attaques de ses administrés contre l'assistanat. En cumulant les aides d'État, les « cas soc' » (cas sociaux) vivraient mieux qu'eux – ce qui est faux, bien sûr. Ruffin en conclut que la gauche a un problème avec la « valeur travail », et il se lance dans un interminable prêchi-prêcha moralisateur sur sa réhabilitation, avec rejet du revenu universel.

Comme souvent, c'est dans les marges de ces livres qu'on glane les notations les plus intéressantes. Guilluy, ainsi, fait mouche quand il évoque le « *mépris de classe* » auquel sont confrontés, dans les médias et la sociologie officielle, les membres de la France périphérique.

Et Ruffin renchérit en rapportant le propos d'un politiste, reliant leur attachement à Marine Le Pen au fait qu'elle aussi soit ostracisée. Bref, pour percer l'énigme politique de la France périphérique – laquelle est assez lucide pour savoir que le RN n'offre aucune vraie réponse à son malaise et que le multiculturalisme est indélogeable puisque déjà là –, il faudrait l'audace théorique d'un Jean Baudrillard dans sa brochure de 1978, *À l'ombre des majorités silencieuses* : ce qui la rend aussi insaisissable, c'est sa désespérance insondable, son nihilisme même, qui, faute de débouché, la pousse à faire ironiquement « *tourner en bourrique* » la société et qui n'est que le revers de décennies de gestion à courte vue dans l'oubli de tout souci à long terme d'une harmonie collective. Ne serait-elle donc, au final, que l'indice de cette catastrophe qu'est la disparition du politique ? ■

**Patrice Bollon**




***LES DÉPOSSÉDÉS***
**CHRISTOPHE GUILLUY**
256 P., FLAMMARION, 19 €.
EN LIBRAIRIES LE 19 OCTOBRE.

***JE VOUS ÉCRIS DU FRONT DE LA SOMME***
**FRANÇOIS RUFFIN**
128 P., LES LIENS QUI LIBÈRENT, 10 €

PHILIPPE MATSAS/FLAMMARION - JOËL SAGET/AFP/LES LIENS QUI LIBÈRENT

ACTES SUD audio

# RENTRÉE LITTÉRAIRE 2022

*Une heure de ferveur*
Muriel Barbery

*L'Inventeur*
Miguel Bonnefoy

*Chien 51*
Laurent Gaudé

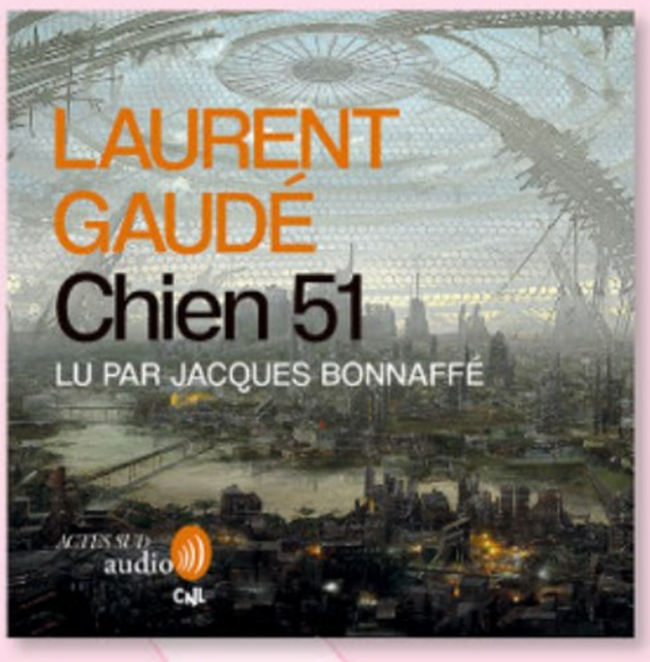
*Grand menteur*
Laurent Gaudé

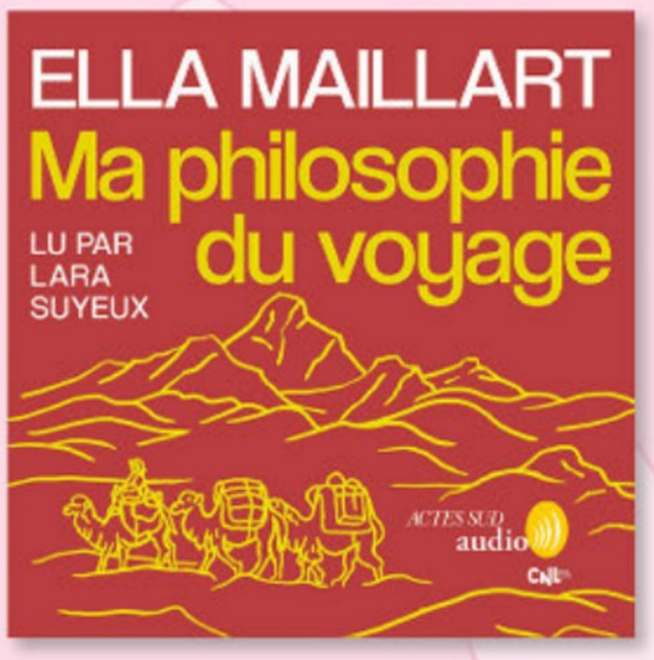
*L'île haute*
Valentine Goby

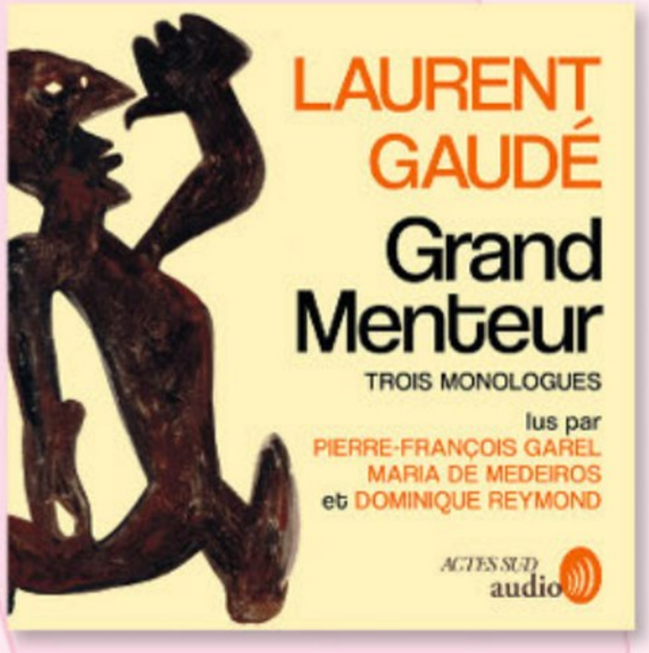
*Ma philosophie du voyage*
Ella Maillart

*Manières d'être vivant*
Baptiste Morizot

*Un enfant sans histoire*
Minh Tran Huy





Découvrez des extraits de nos livres audio, disponibles sur la boutique Actes Sud audio et sur les plateformes dédiées depuis le 17 août.

# « Le cinéma m'a modelé autant que la littérature »

**Le romancier Tanguy Viel a écrit, avec Louis Garrel, le scénario de *L'Innocent*. Une première pour lui. Le film, surprenante comédie amoureuse et policière inspirée du vécu du cinéaste, est une réussite totale.**

**C'est la première fois que vous êtes coscénariste. Comment s'est passée la rencontre avec Louis Garrel ?**

**Tanguy Viel.** Il m'a appelé, il connaissait mes livres, et il s'est dit que l'idée à laquelle il pensait pouvait m'intéresser : sa mère animait des ateliers théâtre en prison, elle y avait rencontré un gangster et s'était mariée avec lui ; Louis enfant avait donc vécu avec ce couple. Il voulait partir de ce trio et avait besoin de quelqu'un qui puisse imaginer une structure narrative. Louis Garrel a beaucoup d'idées mais il fonctionne par scène, par image. Le point de départ était ces trois personnages. Il n'y avait aucune histoire.

**Et vous avez dit oui tout de suite ?**

**T. V.** Je ne me serais pas risqué à l'exercice si je n'avais pas pu m'emparer de cette idée. Vu le genre de personnages et l'ambiance polar, je me sentais chez moi. Pendant les réunions de travail, Louis lance beaucoup d'idées, je suis devant l'ordinateur, je rebondis et j'écris. Ce qui était nouveau pour moi, c'était la forme scénaristique. Mais petit à petit je me suis pris au jeu : écrire des dialogues, imaginer des scènes. C'est un peu plus facile que le roman, mais ça demande beaucoup de rigueur. Le cinéma est plus implacable sur la cohérence du personnage par exemple. En littérature on peut tricher, décrire des personnages un peu flous…

**Synopsis, séquencier, dialogues… vous travaillez aussi de cette façon comme romancier ?**

**T. V.** Pendant longtemps, j'ai été très désordonné et j'écrivais d'une manière compulsive avant d'essayer de tout réordonner. Depuis quelques années, je suis plus rigoureux. Le travail de scénariste a enfoncé le clou : en ce moment j'écris un roman et, pour la première fois, j'ai un plan scène par scène. L'inconvénient, c'est qu'il y a moins de surprises. J'espère me permettre quelques digressions.

**Comment avez-vous trouvé l'idée de la mise en abyme de l'intrigue ?**

**T. V.** C'est venu tardivement. Mon influence principale étant Hitchcock, je savais que la femme allait aider l'homme mais nous n'arrivions pas à trouver la clé pour rebondir. Nous avons beaucoup peiné. L'arrivée de Naïla Guiget a été importante mais c'est Louis qui a débloqué l'affaire : il adore Marivaux et a trouvé l'idée des personnages qui disent le vrai par le faux. Nous avons écrit les dialogues tous les trois.

**Y a-t-il des choses qui vous ont surpris, que vous vous pensiez incapable de faire en tant que scénariste ?**

**T. V.** Je me suis rendu compte que je pouvais écrire des dialogues drôles. Les reparties me venaient très facilement. Ça m'a étonné. Je suis moins léger quand j'écris un roman. Le cinéma permet une porosité entre la trivialité et le grand art. Il a droit à des facilités que la littérature, à mon avis, ne peut pas se permettre.

**Quel est votre rapport au cinéma ?**

**T. V.** Il m'a modelé autant que la littérature. Quand j'écris un roman, je pense quasi exclusivement au cinéma. Je vois les scènes comme des plans-séquences. Quand j'ai écrit *La Fille qu'on appelle,* qui traite du rapport entre une femme et un homme de pouvoir, j'ai vu une cinquantaine de films sur le sujet, de *Showgirls* à *The Wrestler* en passant par *La Chienne* de Jean Renoir. Je n'ai lu aucun livre sur le sujet.

**Il y a souvent un arrière-fond polar dans vos livres. Pourquoi le genre vous attire-t-il ?**

**T. V.** J'ai une tendance à la méditation, ce qu'on ne remarque pas forcément dans

NADINE MICHAU/MINUIT

Louis Garrel, Roschdy Zem et Noémie Merlant, dans le film *L'Innocent.*

mon travail romanesque. J'ai donc besoin de m'arrimer à des choses précises. Et c'est dans le genre que je trouve ce type de récit. Pas forcément du polar d'ailleurs. Plus généralement les films aux scénarios très vissés. À l'intérieur de ce cadre, je peux me laisser aller à imaginer des péripéties flottantes. Je parle de cinéma car je ne lis aucun polar. Plutôt Bernhard, Rilke, Musil. Ce n'est pas du tout ce que j'écris mais ceci explique peut-être cela. L'avantage du cinéma, c'est qu'on peut rapidement se constituer une cinéphilie. En ce moment je découvre le cinéma français des années 1930-1950. Carné, Duvivier, Delannoy. L'autre jour, je suis tombé sur *Le Désordre et la Nuit* de Gilles Grangier avec Jean Gabin. Formidable. Hitchcock et De Palma sont les cinéastes qui m'ont le plus influencé. Ils ont construit ma grammaire d'écrivain.

**Et le cinéma d'aujourd'hui ?**

**T. V.** Je regarde ce qui se passe du côté de l'Asie. En France, j'aime bien les types un peu fous : Mandico, Dupieux. Mais le plus intéressant, c'est Arnaud Desplechin : *Rois et Reine, Un conte de Noël, Roubaix, une lumière*… Il est plus littéraire que moi et je me dis qu'on pourrait faire quelque chose ensemble.

**Vous allez l'appeler ?**

**T. V.** Ah non ! Ou alors il faudrait que j'aie une idée. Avec un peu de chance, il a lu un de mes livres… ■

**Propos recueillis par Éric Libiot**

→ ***L'Innocent*** de et avec Louis Garrel, Noémie Merlant, Roschdy Zem… En salles le 12 octobre.

## 3 QUESTIONS À… ANNE GOSCINNY

**La romancière est la coscénariste du *Petit Nicolas. Qu'est-ce qu'on attend pour être heureux ?* L'histoire commune entre le célèbre héros et ses créateurs, René Goscinny et Jean-Jacques Sempé.**

**Comment s'est déroulée la naissance de ce film ?**

**Anne Goscinny.** Au départ, les producteurs voulaient mêler images d'archives et animation. Après discussion, on a décidé de faire un film entièrement d'animation. Mais il fallait trouver l'idée… Elle est de moi et j'en suis fière : Sempé vient d'apprendre la mort de mon père et il se demande s'il doit annoncer la nouvelle au Petit Nicolas. Le récit tourne donc autour de cet enjeu : que sont les créateurs pour leurs créatures ? C'est Alain Chabat qui prête sa voix à celle de mon père. Je lui ai proposé de nous rejoindre mais il ne se sentait pas légitime. Je lui ai expliqué qu'il était le seul à être digne de représenter son univers. Il a réfléchi un week-end avant d'accepter. C'est Laurent Lafitte qui fait Sempé, une voix un peu dandy. Ils sont formidables.

**Avez-vous suivi le processus d'animation ?**

**A. G.** Oui, et les premiers tests ont été réalisés il y a sept ans… Les producteurs ont d'abord voulu me prouver qu'on pouvait animer ce qui ne l'est pas : le trait de Sempé. Pour le dessin d'Uderzo ou de Morris, c'est plutôt facile car il se suffit à lui-même. Celui de Sempé est fait de silence, de discrétion, et laisse le regard du lecteur voyager. J'étais dubitative mais le test a été très convaincant. Il a fallu aussi créer deux graphismes complémentaires et différents : d'un côté le monde de Sempé et de mon père, de l'autre celui du Petit Nicolas. Très vite, l'équipe a avancé dans la même direction. Il y a eu des désaccords mais, si le film raconte une amitié entre deux artistes, ceux qui y ont travaillé ont aussi vécu une histoire d'amitié. Un jeu de miroirs parfois troublant.

**Le film prend un ton particulier après la disparition de Sempé….**

**A. G.** Jean-Jacques a quasiment vu tout le film par petits bouts. Notamment la séquence où il voit mon père pour la dernière fois. Son émotion était indescriptible. On voulait rendre hommage à deux créateurs et que cet hommage soit léger. Le film m'est très proche. ■

**Propos recueillis par E. L.**

→ ***Le Petit Nicolas. Qu'est-ce qu'on attend pour être heureux ?*** d'Amandine Fredon et Benjamin Massoubre. Avec les voix d'Alain Chabat, Laurent Lafitte… En salles le 12 octobre.

EMMANUELLE FIRMAN/LES FILMS DES TOURNELLES - LES FILMS DES TOURNELLES - DR

## DVD

**L'ANNONCE FAITE À MARIE**
D'ALAIN CUNY
(POTEMKINE)

→ **Film unique du célèbre comédien en tant que réalisateur, cette adaptation de la fameuse pièce de Paul Claudel a dérouté plus d'un spectateur à sa sortie en 1991. On peut aujourd'hui redécouvrir ce pur ovni de cinéma, sous influence bressonienne, en version restaurée. Avec de nombreux entretiens de l'équipe en bonus dans l'édition Blu-ray.** B. L.

**DOCTOR STRANGE**
DE PHILIP DEGUERE
(ELEPHANT)

→ **Les films de super-héros Marvel n'ont pas toujours été des grosses machines. Il en va ainsi de cette première adaptation du héros imaginé par Steve Ditko, produite pour la télévision américaine en 1978. Les amoureux de curiosités pop apprécieront la sincérité, certes un peu kitsch, de cette drôle d'histoire sur fond de magie noire…** B. L.

## LIVRE

**DICTIONNAIRE ENCHANTÉ DE LA MUSIQUE AU CINÉMA**
DE THIERRY JOUSSE
(MAREST ÉDITEUR)

→ **Le mot « enchanté » dans le titre du livre de Thierry Jousse est évidemment là pour le jeu de mots et le rappel à Jacques Demy, réalisateur de films enchantés et en chansons. Il est aussi là pour définir l'état d'esprit de l'auteur, journaliste et homme de radio (*Ciné Tempo* sur France Culture), qui prend manifestement plaisir à égrener cinéastes, compositeurs et films et à les dessiner sous l'angle de leur rapport à la musique. Bizarrement, Jacques Demy, justement, ne figure pas dans ce premier volume (de A à F) – une fausse note. Il manque également un index (prévu pour le volume 2 ?). Pour le reste, c'est parfait : factuel et subjectif, informé et anecdotique, passionnant et instructif. Thierry Jousse connaît son domaine et ne joue pas du pipeau.** E. L.

# Main basse sur la villa

**Avec le thriller *L'Origine du mal*, Sébastien Marnier impose son style et confirme sa place dans le cinéma français.**

Repéré comme romancier (*Mimi* en 2011, *Une vie de petits fours* en 2013), Sébastien Marnier impose sa patte, l'air de rien, dans le cinéma français, avec ses étranges thrillers. Ainsi, après *Irréprochable* et *L'Heure de la sortie*, il nous plonge à nouveau dans une trouble atmosphère avec *L'Origine du mal*. Soit l'irruption d'une jeune femme un peu perdue (Laure Calamy) – et à plus d'un titre – dans la luxueuse villa de son père, qu'elle n'a jamais connu. Mais les femmes de la famille « officielle » suspectent la nouvelle venue d'être attirée par l'immense fortune de son géniteur. Les masques ne tarderont pas à tomber, et pas forcément de la manière attendue. Sous l'influence de Claude Chabrol, de Brian De Palma et du cinéma d'horreur britannique des années 1960-1970, Marnier tient le spectateur de bout en bout avec son intrigue sinueuse, ses personnages à multiples facettes et ses décors soignés. Malgré quelques invraisemblances et facilités d'écriture, on appréciera le projet général et, en premier lieu, le casting, remarquable – avec une mention pour Dominique Blanc, géniale en belle-mère excentrique et dépensière… ■ **Baptiste Liger**

(En salles le 5 octobre)

# Biopic sans mal

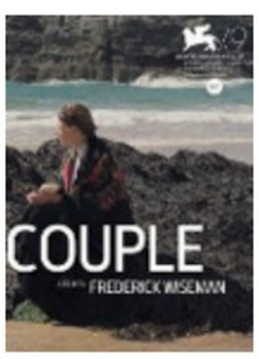
La biographie filmée (biopic) est un exercice compliqué. Pour qu'elle soit réussie, il faut mettre en place les éléments saillants d'une vie mais aussi raconter cette existence en adoptant un point de vue assumé – *Gainsbourg (vie héroïque)* de Joann Sfar est l'exemple type d'un (formidable) biopic singulier. Olivier Dahan, lui, colle aux basques de son sujet. Il devient même spécialiste du genre : *La Môme, Grace de Monaco*… et maintenant *Simone, le voyage du siècle* consacré à Simone Veil. Tout y est : l'enfance, la guerre, la vie politique, le combat pour les femmes, le maquillage des rides pour rendre réaliste le jeu d'Elsa Zylberstein – elle se défend plutôt bien dans le rôle-titre. On y apprend ce qu'il faut mais tout se déroule sans point de vue et sans excitation. Grande dame, petit film. ■

**Éric Libiot**

(En salles le 12 octobre)

# Guerre et amour

Habitué à des documentaires réalistes fleuves et souvent exceptionnels *(Public Housing, City Hall)*, Frederick Wiseman change de registre. *Un couple* dure une heure et s'appuie sur les écrits de Sophie Tolstoï, femme de Léon. Nathalie Boutefeu (formidable comédienne trop méconnue) interprète son texte dans un jardin, face caméra, en costume d'époque. C'est simple et radical. Mais le jeu de l'actrice et la puissance de ces écrits – pas facile d'être l'épouse d'un immense écrivain – dessinent petit à petit un lieu entre imaginaire et réalité. C'est aussi un témoignage sur une époque, une société et, en creux, le portrait intime, plein d'amour et de ressentiment, de l'auteur de *Guerre et Paix*. ■ **E. L.**




(En salles le 19 octobre)

LAURENT CHAMPOUSSIN

• SÉRIES TÉLÉ

# Les seigneurs des séries

**Le maître J.R.R. Tolkien et l'élève George R.R. Martin s'affrontent indirectement et symboliquement sur nos écrans.**

Entre autres tumultes, cette rentrée 2022 a vu s'opposer deux monstres de la fantasy bien décidés à imposer leur hégémonie. D'un côté, *House of the Dragon,* préquelle de *Game of Thrones* et, de l'autre, *Les Anneaux de pouvoir,* itération aussi attendue que redoutée de la saga du *Seigneur des anneaux* imaginée par J.R.R. Tolkien. Plus de trois ans après la dernière saison de *Game of Thrones*, *House of the Dragon* arrive à point pour satisfaire les fans en mal d'intrigues politiques, de batailles sanguinolentes et autres parenthèses incestueuses. Adaptée de la saga *Feu et Sang* de G.R.R. Martin, la série revient sur l'ascension mais surtout la chute de la maison Targaryen, deux cents ans avant *Game of Thrones*. Réalisé sans génie mais avec un réel sens de la narration, ce *spin-off* devrait ravir les fans puisqu'on y retrouve tous les ingrédients qui ont fait le succès de la série matricielle, allant même jusqu'à reprendre l'emblématique thème musical de Ramin Djawadi dans un générique rouge sang annonçant clairement la couleur.

Face aux dragons de HBO, Amazon a sorti le grand jeu avec *Les Anneaux de pouvoir,* qui bénéficie pour sa part de toute l'aura générée par Tolkien et son œuvre. Monumentale à plus d'un titre, cette plongée inédite en Terre du Milieu se déroule durant le Deuxième Âge, soit quelques milliers d'années avant les événements décrits dans *Le Seigneur des anneaux*. L'occasion pour les scénaristes d'imaginer de nouveaux personnages et de nouvelles intrigues tout en restant fidèles à l'œuvre. Un défi quasi impossible mais relevé avec un certain panache tant les épisodes vus jusqu'ici ne lésinent pas sur les moyens et promettent un spectacle total. Reste à savoir si, sur la durée, la série parviendra à s'extirper de son imposant cahier des charges et proposer autre chose que l'image « proprette » et aseptisée qu'elle nous donne de la Terre du Milieu.

Qui du dragon ou de l'anneau s'attirera donc les faveurs du public ? Difficile à dire tant les enjeux et les ambitions divergent. Une chose est sûre : la bataille ne fait que commencer puisque les deux séries auront chacune droit à une deuxième saison… et plus si affinités ! ■

**Ilan Ferry**

→ **House Of the Dragon**
de George R.R. Martin, Ryan J. Condal.
Sur OCS City depuis le 29 août.
→ **Les Anneaux de pouvoir**
de John D. Payne, Patrick McKay.
Sur Prime Video depuis le 2 septembre.

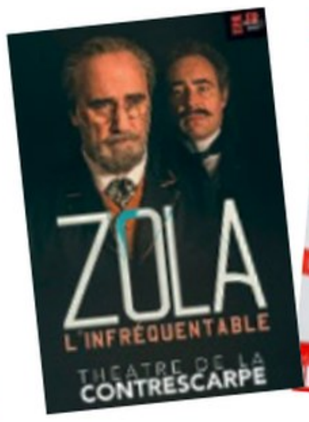
• THÉÂTRE

# Tout jeu tout flamme

**Didier Caron fait vibrer les planches en cette rentrée avec deux pièces fort différentes, l'une tout en sobriété, l'autre tout en drôlerie.**

Si Didier Caron n'a encore jamais pu obtenir de passeport pour accéder au théâtre subventionné, il est en revanche accueilli à bras ouverts dans les salles du privé où il cartonne depuis ses débuts avec des œuvres de son cru ou des adaptations de pièces souvent anglo-saxonnes. À l'aube de ses 60 ans, l'auteur de *Fausse note* témoigne, en ce début d'automne, d'une vitalité et d'une curiosité intactes, avec deux textes à l'affiche : *Zola l'infréquentable* et *Un cadeau particulier.* Huis clos entre deux écrivains du XIXe siècle pour l'un, comédie contemporaine hilarante pour l'autre, ces deux textes aux antipodes que, comme à son habitude, le dramaturge a mis en scène, attestent une fois de plus de son éclectisme.

Au théâtre de la Contrescarpe, *Zola l'infréquentable* fait revivre les joutes oratoires (peu connues, mais véridiques) qui opposèrent l'auteur de *Germinal* à Léon Daudet, un polémiste nationaliste qui n'était autre que le fils (dévoyé) d'Alphonse Daudet… Ce 5 janvier 1895, le profondément antisémite Léon tient, chez son père, des propos ignominieux sur le capitaine Dreyfus, qui vient d'être dégradé. Présent, Zola l'humaniste s'insurge. C'est la première d'une série de confrontations passionnantes entre les deux hommes de lettres, qui aboutira, pour Zola, à la publication de son célèbre « J'accuse ! ». Mise en scène avec une sobriété qui permet une écoute parfaite de son propos, cette pièce captive, pour ce qu'elle dévoile de ses deux protagonistes, pour ce qu'elle renvoie à notre époque.



Au théâtre Le Funambule, c'est le rire qui est à l'honneur avec *Un cadeau particulier,* qui met en scène un drôle d'anniversaire. On n'en dévoilera rien pour laisser, entière, la surprise du spectateur. Juste dire que l'auteur Caron (qui, ici, est sur le plateau) n'a lésiné ni sur les *punchlines* ni sur les coups de théâtre. La salle exulte. ■

**Dominique Poncet**

→ **Zola l'infréquentable**
de Didier Caron. Théâtre de la Contrescarpe, Paris 5e, jusqu'à fin décembre. Texte publié aux éditions du Théâtre de la Contrescarpe.
→ **Un cadeau particulier**
de Didier Caron. Le Funambule-Montmartre, Paris 18e, jusqu'au 21 décembre.

HBO

# Justicier relooké

**Batman investit l'univers du manga dans un seinen audacieux et prenant.**

La dernière fois que Batman a payé son tribut au pays du Soleil-Levant, c'était dans l'explosif *Batman Ninja*, incroyable film d'animation qui propulsait notre chevalier noir en plein Japon féodal. D'une densité folle, rempli comme un œuf de références, *Batman Ninja* signait avec panache la rencontre entre deux univers aussi différents que complémentaires. Il faudra désormais compter avec *Batman Justice Buster*, seinen (manga pour adolescents) en deux volumes proposant une approche inédite des aventures du célèbre justicier, tant d'un point de vue graphique que narratif. Situé dans un univers manga futuriste à la lisière entre *Akira* de Katsuhiro Ōtomo et *The Dark Knight* de Frank Miller, *Justice Buster* nous présente un Batman encore débutant. Alors qu'il arpente les rues d'un Gotham uchronique depuis seulement trois ans, sa route va croiser celle d'un détective privé portant un masque de clown et d'un orphelin en quête de justice.

## MÉLANGE DES GENRES

Écrite et dessinée par le duo Shimoguchi Tomohiro-Shimizu Eiichi, à qui l'on devait déjà le *reboot* d'*Ultraman* en 2012, cette itération autour du chevalier noir interpelle par son audace et sa réappropriation du mythe. Très contemporaine et culottée dans son approche, elle transforme Robin en intelligence artificielle créée par Bruce Wayne tandis que le Joker – que l'on voit ici sans maquillage – est un justicier aux méthodes expéditives et au visage doux, bien loin de l'agent du chaos que nous connaissons tous. D'autres personnages emblématiques font leur apparition et si le trait « manga » détonne avec l'image de Batman telle qu'inscrite dans l'inconscient collectif, la noirceur reste la même. Le résultat est un mélange des genres et des styles tour à tour intrigant et galvanisant, preuve supplémentaire que, même s'il a dépassé les 80 printemps, Batman n'a pas fini de nous surprendre ! ■

**Ilan Ferry**

***BATMAN JUSTICE BUSTER*, TOME 1**
**SHIMOGUCHI TOMOHIRO/ SHIMIZU EIICHI**
204 P., PIKA ÉDITION, 10,90 €.
EN LIBRAIRIES DEPUIS LE 14 SEPTEMBRE.

• LES CLASSIQUES DE BOLL

TOMOHIRO SHIMOGUCHI/ PIKA EDITION 2022 - BOLL

# Suite et fin ?

**Deux des plus célèbres héros de la BD reviennent dans les bacs. *La Mort de Spirou* annonce pourtant une conclusion définitive.**

Un titre, c'est pratique : il annonce souvent la couleur. Voyez *La Mort de Spirou* qui porte un coup fatal au personnage imaginé par l'éditeur Jean Dupuis en 1938 et passé de crayon en crayon, notamment celui du génial Franquin. Évidemment, Spirou n'est pas le premier héros à disparaître. Souvent le créateur en a marre et décide de respirer un bon bol d'air en envoyant son personnage aller voir ailleurs. Conan Doyle a tué Sherlock Holmes, Simenon a mis Maigret à la retraite… Et puis ils sont revenus après le tollé des lecteurs. Côté BD, Tintin n'est pas mort mais ne reviendra jamais (Hergé s'y est opposé), contrairement à Astérix, Lucky Luke ou Blake et Mortimer, repris par d'autres auteurs. Lewis Trondheim, lui, a vraiment fait mourir son Lapinot… pour le ressusciter quelques années plus tard. De tous ces cas différents, on tire une conclusion : les héros sont immortels et finalement gagnent à être rajeunis par une nouvelle génération. Les puristes râlent bien sûr, c'est leur boulot, mais globalement, même si tout n'est pas réussi, Lucky Luke tient la piste, Blake et Mortimer « *are all right, by Jove* » et Astérix fait de la résistance.

Spirou et Fantasio, eux, ont continué à donner régulièrement de leurs nouvelles. Il y a eu une grande interruption entre 1998 et 2004, et puis plus rien depuis 2016. C'est Stéphane Beaujean, nouveau patron éditorial de Dupuis, qui a décidé de faire revivre le duo avec Olivier Schwartz au dessin, Benjamin Abitan et Sophie Guerrive au scénario. Le résultat est formidable : dessin plein de mouvement et de clins d'œil souriants aux amateurs de BD, scénario vivant et rebondissant. Quant au titre… il paraît explicite. Mais est-on jamais sûr avec les héros ? ■ **Eric Libiot**

***SPIROU ET FANTASIO (T.56). LA MORT DE SPIROU***
**BENJAMIN ABITAN, SOPHIE GUERRIVE, OLIVIER SCHWARTZ**
64 P., DUPUIS, 11,90 €

DUPUIS 2022

FESTIVAL LITTÉRAIRE #32
NOVEMBRE 2022 14 > 27
MONTAUBAN
TARN-ET-GARONNE
OCCITANIE

lettres d'automne

Pierre Ducrozet
Alice Zeniter

Fictions et chemins de traverse

15 JOURS, 150 RENDEZ-VOUS
POUR TOUS LES PUBLICS

Rencontres – Lectures en scène – Spectacles – Concerts
Cinéma – Expositions – Programmation jeune public
Dimanche des bouquinistes – Librairie du festival

80 ÉCRIVAINS, TRADUCTEURS, ILLUSTRATEURS,
MUSICIENS, COMÉDIENS…

Alice Zeniter, Pierre Ducrozet
et Jakuta Alikavazovic, Éric Chevillard, Penda Diouf,
Cloé Korman, David Lopez, Mohamed Mbougar Sarr,
Wilfried N'Sondé, Rubin Steiner, Blandine Rinkel,
Fanny Taillandier, Gilles Abier, Marie Colot,
Cécile Gambini, Claire Garralon, Florence Hinckel,
Édouard Manceau, Jessie Magana, Peggy Nille,
Cécile Roumiguière, Benoît Séverac,
Sandrine Thommen…

20 LIEUX À MONTAUBAN
ET EN TARN-ET-GARONNE

lettresdautomne.org
05 63 63 57 62

Ingrid Larroque - design

Festival organisé par Confluences

## LE PODCAST

**La source**

Après avoir été chroniqueuse dans l'émission *Livre et châtiment* présentée par Clara Dupont-Monod, la romancière et poète Cécile Coulon se voit confier une émission hebdomadaire sur les ondes de France Inter. Chaque dimanche à 21 heures, elle part à la rencontre d'un écrivain sur le lieu de son choix, là où l'inspiration est née. Au programme des premiers numéros, Marie-Hélène Lafon, Mona Chollet ou encore Karine Tuil.

## LA PASTILLE VIDÉO

**La P'tite librairie**

S'il a désormais quitté la présentation de *La Grande Librairie*, François Busnel poursuit l'animation de sa pastille quotidienne La P'tite Librairie. Chaque jour sur France 5 puis en ligne sur le site france.tv, il met un coup de projecteur sur les chefs-d'œuvre de la littérature mondiale. Comme une réponse à la barbarie, il consacre pour sa rentrée une semaine entière à Salman Rushdie.

## LE COMPTE INSTAGRAM

**clarine_bouquine**

Avec plus de 17 000 followers, Clarine Baudin, journaliste free-lance installée au Puy-en-Velay, est une des bookstagrameuses françaises les plus influentes. *Wishlist,* tops en tous genres, chroniques ou textes poétiques : elle déborde d'idées et d'énergie pour mobiliser sa communauté. **L.D.**

# France Culture ouvre son club de lecture

**La station réunit écrivains, lecteurs et auditeurs dans un programme innovant consacré à la littérature.**

« *Le monde change, et nous aussi.* » C'est par ces mots forts que Sandrine Treiner, la directrice de France Culture, ouvrait le lundi 29 août les premiers *Matins* de la rentrée animés par Guillaume Erner. Forte d'une nouvelle dynamique, la station historique de Radio France continue de se diversifier, de se moderniser et de proposer des programmes innovants. En observateur attentif du monde du livre, *Lire Magazine littéraire* n'a pu s'empêcher de tendre plus particulièrement l'oreille vers une de ces nouvelles créations. Depuis le lundi 29 août, chaque midi sur France Culture, *La Grande Table* a laissé la place à une émission 100 % littéraire intitulée *Bienvenue au (Book) Club*. Animé par une Olivia Gesbert passionnée et bienveillante, ce club de lecture participatif réunit écrivains et lecteurs autour de leurs expériences littéraires. *Bienvenue au (Book) Club* est une émission à deux têtes qui se déploie à l'antenne mais aussi sur Instagram.

Chaque jour, les auditeurs sont invités à s'exprimer sur un débat ou à répondre à une question en lien avec la thématique de l'émission. Au programme de la première semaine de diffusion, des sujets originaux et passionnants comme « L'épreuve du deuxième roman » avec Victoria Mas et David Lopez, ou encore « Roman d'espionnage : le renouveau d'un genre ? » avec Marc Dugain ; et des questions épineuses : « Quel est le meilleur second roman de l'Histoire ? » ou encore « Si vous pouviez être un personnage de roman d'espionnage… » De quoi donner du grain à moudre aux auditeurs. ■

**Léonard Desbrières**

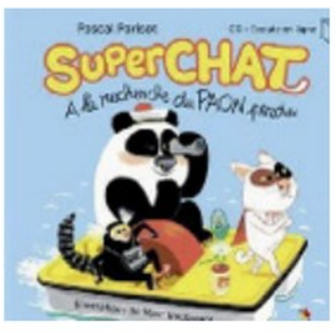
## • LIVRES AUDIO

***CHIEN 51***
**DE LAURENT GAUDÉ**
LU PAR JACQUES BONNAFFÉ
(ACTES SUD AUDIO)

■ Entre science-fiction et polar, ce récit dystopique dépeint un monde en faillite, où tout est à vendre : des pays endettés sont rachetés par des consortiums et la vie est organisée en zones étanches, séparées par des check-points. L'interprétation magistrale de Jacques Bonnaffé renforce l'effet de réel du texte de Laurent Gaudé et parvient à rendre ce cauchemar vraisemblable.

***LE CHANT DES ORMES***
**DE STÉPHANE GUIRAN**
INSTALLATION AU DOMAINE DE CHAUMONT-SUR-LOIRE

■ Faisant écho à son roman *Le Chant de l'Orme,* qui rendait déjà hommage à cet arbre, l'installation polysensorielle de l'auteur et artiste Stéphane Guiran a été conçue pour la 15e Saison d'art du domaine de Chaumont-sur-Loire. Au-delà d'une adaptation audio classique, cette œuvre sonore se met au diapason du chanteur Piers Faccini et de sa voix inspirée.




***SUPERCHAT. À LA RECHERCHE DU PAON PERDU***
**DE PASCAL PARISOT**
LU PAR L'AUTEUR
(DIDIER JEUNESSE)

■ Après *Les Souffrances du gros Werther,* Pascal Parisot a écrit, composé et interprété cette nouvelle histoire de Superchat (pour les 3-5 ans). Contacté par Un Deux Trois le Ouistiti et Fiat le Panda, Superchat part à la recherche de Peter le Paon, enlevé par le terrible capitaine Brochet. Entre jeux de mots et clins d'œil multiples, l'enquête est haletante et jubilatoire. **Christophe Rioux**

STÉPHANE GUIRAN

– LES CLASSIQUES DE –

LiRE magazine littéraire

## ÉMILE ZOLA
## LE GRAND ARCHITECTE

Comme Zola paraît plus grand sitôt qu'on le considère avec attention ! Marqué par la mort de son père, le déclassement de sa famille, l'échec de ses études, l'auteur de *Germinal* a fait preuve d'une obstination sans faille pour imposer son génie. Dans ce numéro des Classiques de *Lire Magazine littéraire*, vous découvrirez qu'il y ajoutait « *la ruse de ceux qui n'ont que ça* » et, déjà, le pouvoir des réseaux. Car Zola ne fut pas seulement ce grand écrivain dont l'obsession pour le détail vrai ne limitait pas l'imagination – ce qui lui permit de fondre, dans le creuset des « Rougon-Macquart », la société du Second Empire, la science de l'hérédité, et ses propres intuitions géniales. Il était un personnage public, rompu aux polémiques bien avant l'affaire Dreyfus ! Dans ce numéro, vous retrouverez l'auteur dans toutes ses dimensions, y compris les moins attendues – car, oui, Zola fut aussi docker et librettiste d'opéra. Avec Alain Pagès, Tatiana de Rosnay, Robert Kopp… ■

**Alexis Brocas**

Disponible chez votre marchand de journaux ou sur *lire.fr*

**HORS-SÉRIE**

## LE SEIGNEUR DES ANNEAUX
## LES SECRETS D'UNE ŒUVRE CULTE

À l'occasion de l'arrivée de la série *Les Anneaux de pouvoir*, *Lire Magazine littéraire* vous propose une plongée inédite dans la vie et l'œuvre de J.R.R. Tolkien. De son enfance à ses années de professorat à Oxford en passant par sa traumatique expérience de la Première Guerre mondiale, découvrez comment l'auteur s'est peu à peu imposé comme une figure matricielle de la fantasy dont il changea le visage à tout jamais. Qui était Tolkien ? Comment est-il parvenu à créer une œuvre qui va bien au-delà du *Seigneur des anneaux,* et de quels mythes fondateurs s'est-il inspiré ? Autant de questions auxquelles ce hors-série exceptionnel répond avec, en prime, des interviews de l'équipe de la série *Les Anneaux de pouvoir.* Un numéro indispensable destiné aussi bien aux fans qu'aux nouveaux initiés désirant en savoir plus sur le père de la Terre du Milieu. ■

**Ilan Ferry**

Disponible chez votre marchand de journaux ou sur *lire.fr*

La BO - Bibliothèque Orange

**LE GOÛT DU LIVRE & DU PARTAGE !**

**600** groupes de lecture en France et dans le monde.

**9 000** lecteurs abonnés.

**90%** des lecteurs se réabonnent l'année suivante.

**18 000** livres partagés puis donnés à des associations chaque année.

Romans, policiers, témoignages et récits, sciences, histoire…

Auteurs français et étrangers…

Accédez à une sélection de livres de qualité pour un prix modique.

Les inscriptions sont ouvertes, n'attendez plus,

**ABONNEZ-VOUS !**

www.bibliotheque-orange.org

Dialogues & Solutions

# En finir avec le travail insensé

**Si la France n'est pas touchée par la « grande démission » américaine, ses actifs aspirent à plus de sens, comme le démontrent trois livres parus en cette rentrée.**

Le sentiment d'utilité sociale, comme pour cette aide à domicile, contribue à donner du sens au travail.

Au premier trimestre 2022, 520000 salariés, dont 470000 en CDI, ont démissionné. La France serait-elle à son tour touchée par le « Big Quit » américain : ces millions de salariés qui ne sont pas revenus au travail après la crise du Covid-19 ? Il ne semble pas. Les Français démissionnent pour un nouvel emploi, alors que le taux d'activité (68 %) a rarement été aussi élevé. Pourtant, 94 % des dirigeants de TPE-PME peinent à recruter, en raison de bas salaires, des conditions de travail, mais aussi du manque de compétences. Autre phénomène nouveau, des élèves de grandes écoles, à l'instar de ceux d'AgroParisTech, appellent à la « *désertion* » de postes jugés « *toxiques* » et « *amoraux* ». Tous ces faits sont reliés par la quête commune d'un sens à son travail.

Trois conditions permettent d'y parvenir, selon les économistes Thomas Coutrot et Coralie Perez, auteurs de *Redonner du sens au travail* : l'utilité sociale (à quoi mon travail sert-il ?), la cohérence éthique (suis-je en accord avec mes convictions et dans les règles ?) et la capacité de développement personnel (vais-je m'épanouir ?). De fait, les professions qui donnent le plus de sens au travail sont celles qui cochent les trois critères : assistantes maternelles, aides à domicile, agents d'entretien, médecins, enseignants et formateurs. Contrairement à une idée reçue, le haut de la hiérarchie sociale n'a pas l'apanage du sens au travail. À l'inverse, en bas de l'échelle, on retrouve tous les emplois en mal d'embauches : ouvriers, vendeurs, employés de l'hôtellerie et de la restauration…

## LA « LOGIQUE DE L'HONNEUR »

N'y a-t-il pas aussi, dans la rebuffade de certains salariés, un sentiment d'honneur bafoué ? Philippe d'Iribarne a conceptualisé il y a une trentaine d'années la « *logique de l'honneur* », selon laquelle les cadres en entreprise français arbitrent entre les devoirs et les privilèges dus à leur « *rang* ». Héritiers du modèle aristocratique, les actifs le sont aussi de la Révolution, qui, au nom de l'égalité, a érigé en droit celui de disposer d'un travail digne de son rang. Dans *Le Grand Déclassement*, le sociologue démontre que les Français, tous emplois confondus, ont la peur de déchoir en n'étant pas à la hauteur de leurs devoirs, ou parce qu'ils se laissent traiter de manière indigne. Les soignants lors de la pandémie, les pompiers face aux incendies monstres, le colonel Beltrame face à un otage, ne répondent-ils pas à cette « *logique de l'honneur* » ? Selon l'auteur, pour « *repartir de l'avant* », la société française n'a d'autre choix que de « *redonner vie* » à cette spécificité culturelle.

Encore faut-il avoir le courage de renoncer à un travail « *insensé* ». C'est sur ce « *difficile chemin pour bifurquer vers un monde durable* » que Jean-Philippe Dekka se propose d'accompagner « les élites ». Pour éviter burn-out et bore-out (l'épuisement par ennui), cet ancien de HEC liste, dans *Le Courage de renoncer*, les conditions drastiques de ce changement radical : renonciation à un statut, un salaire, un mode de vie, un milieu, voire à l'estime des siens. Vaste programme. ■ **Emmanuel Hecht**

***REDONNER DU SENS AU TRAVAIL. UNE ASPIRATION RÉVOLUTIONNAIRE***
**THOMAS COUTROT, CORALIE PEREZ**
160 P., SEUIL, 13,50 €

***LE GRAND DÉCLASSEMENT***
**PHILIPPE D'IRIBARNE**
176 P., ALBIN MICHEL, 19,90 €

***LE COURAGE DE RENONCER***
**JEAN-PHILIPPE DECKA**
240 P., PAYOT, 19 €

MORCILLO/BSIP/VIA AFP

# PRIX DU ROMAN FNAC

## SARAH JOLLIEN-FARDEL

*SA PRÉFÉRÉE*

**LAURÉATE 2022**

Élue par un jury de 400 libraires et 400 adhérents Fnac

*Un roman d'émancipation d'une force intense qui ne laisse pas indemne*

**Marie-Andrée, libraire à la Fnac Nantes**

fnac

Babelio · Le Point · LE FIGARO · Les Inrockuptibles · LiRE magazine littéraire · pass Culture · Causette

# La voix de l'engagement

**Elle a fondé La Poudre, podcast féministe à succès et animé *Les Savantes* sur France Inter. Lauren Bastide incarne un féminisme qui se veut ouvert et pacifique mais jamais tiède.**

« *J'ai découvert que le ton de ma voix était naturellement plus grave que je ne le prétendais.* » Entendre lorsqu'elle officiait comme journaliste au magazine *Elle* ou au *Grand Journal* de Canal +. Désormais essayiste engagée, Lauren Bastide ne cache pas ses combats ni ses causes. Dans son premier ouvrage, *Présentes. Quelle place pour les femmes ?* (2020), elle se penchait sur la place des femmes et des minorités dans l'espace public. Aujourd'hui, dans *Futur·es. Comment le féminisme peut sauver le monde,* elle dresse le panorama du féminisme et de l'inclusion afin d'esquisser des pistes pour demain. Cette réflexion englobe notamment les questions de genre et la place de l'hétérosexualité dans notre société. Toujours didactique, elle cite abondamment les intellectuels les plus pointus. « *Ce livre, c'est un peu mon master de genre pour les nuls* », lâche-t-elle dans un éclat de rire. Master qu'elle a vraiment passé à Paris 8 en 2017 : « *Depuis, je me sens une légitimité et un aplomb nouveau.* » Elle affirme qu'« *il faut rebroder quelque chose d'hybride entre la science moderne et les savoirs vernaculaires qu'elle a éradiqués* » pour expliquer l'écoféminisme. Et évoque la nature qui a changé sa vision du monde depuis qu'elle vit à la campagne. Elle veut également montrer la dimension politique du « *care* », cette idée d'« *éthique de la sollicitude* » développée par la philosophe américaine Carol Gilligan. « *Il faut dépasser l'idée qu'exprimer ses émotions, c'est un truc de bonne femme. C'est aussi une manière d'aborder le monde dans toute sa complexité.* »

## EXPLORER LA JUSTICE RÉPARATRICE

Le chapitre consacré à MeToo est sans doute le plus détonnant. Puisque, pour elle, c'est un échec. « *Rien ne fonctionne ! Il est urgent de passer à autre chose. J'ai fait une série d'épisodes de La Poudre où j'ai reçu Vanessa Springora, Sandrine Rousseau, Christine Angot… Aucune femme ne sort apaisée d'avoir dénoncé des abus. Ça les écrase, ça les lamine, elles ne sont pas entendues, traitées de menteuses. En face, les hommes accusés sont totalement ostracisés, mais jamais condamnés.* » Pour cela, elle propose d'explorer la justice réparatrice défendue par la sociologue Gwenola Ricordeau. Une forme de justice, pratiquée à la fin de l'apartheid en Afrique du Sud ou après le génocide au Rwanda, dans laquelle victimes et bourreaux se parlent pour arriver à une forme de pardon et de réparation. Elle revient dans son livre sur la blessure intime qui fonde son point de vue sur la justice. L'assassinat en 2005 de sa sœur cadette Julia par un garçon de son université. « *C'est la première fois que je parle si librement de mon histoire personnelle. C'est très lourd à porter, mais c'est important que l'on sache que je ne suis pas une bourgeoise hors-sol n'ayant aucune idée de ce qu'est la violence masculine. J'ai assisté à deux procès d'assises et je sais qu'envoyer quelqu'un en prison ne change rien à ta peine ni à ta compréhension. Ça ne répare rien.* » De sa plume alerte, c'est donc à une forme d'éducation qu'elle prétend mener dans *Futur·es.* « *Si ma mission c'est de vulgariser la pensée féministe, je m'en accommode avec plaisir. La racine latine* vulgare *signifie notamment* "qui appartient à tout le monde". *Un beau projet pour le féminisme.* » ■

**Jacques Braunstein**

***FUTUR·ES. COMMENT LE FÉMINISME PEUT SAUVER LE MONDE***
**LAUREN BASTIDE**
332 P., ALLARY, 19,90 €.
EN LIBRAIRIES LE 6 OCTOBRE.

MARIE ROUGE/ALLARY ÉDITIONS

PHILOSOPHIE

MARYLIN MAESO

# Le mal omniscient

De Socrate, pour qui « *nul n'est méchant volontairement* », à Hannah Arendt soutenant que « *c'est dans le vide de la pensée que s'inscrit le mal* », le sujet a toujours préoccupé et inspiré les philosophes. Dans *Penser le mal. Une autre histoire de la philosophie,* la philosophe américaine Susan Neiman va plus loin et fait de la question du mal le nerf de l'histoire de la philosophie, en ce qu'elle est le moteur des bouleversements fondamentaux qui sont venus toucher notre rapport au monde. D'où vient le mal ? Qui, des humains ou de Dieu, en porte la responsabilité ? Peut-on l'expliquer ? Le combattre ? On peut apporter de multiples réponses à ces interrogations, il en découle des visions du monde et des lignes d'action tout aussi diverses. Si l'on décide, dans une veine leibnizienne, de toujours voir le mal comme un moindre mal, un mal nécessaire à l'équilibre du réel et au déploiement d'un plus grand bien en son sein comme la lumière a besoin de l'ombre pour rayonner, l'ordre du monde, sa direction et sa raison d'être sont saufs, mais au prix d'une angoissante impuissance face au mal. Si l'on opte, en revanche, pour une approche plutôt rousseauiste, faisant de la possibilité du mal la conséquence de notre liberté (qui implique la liberté de le choisir), alors celui-ci est forcément le fruit de la volonté humaine, et peut, de ce point de vue, être combattu, en soi et chez les autres.

Mais son caractère arbitraire, son omniprésence et sa radicalité dont l'apogée se situe, selon l'autrice, à Auschwitz, génèrent un vertige non moins insoutenable : comment survivre dans un monde sans dieu ni finalité, où l'absurdité de notre condition est redoublée par celle de notre comportement ? Si le mal nous fascine et nous terrifie à ce point, c'est parce qu'il peut pousser sur tous les terreaux et renaître perpétuellement. Cette conscience que toutes les victoires face à lui sont provisoires, qu'on pourrait gagner mille batailles et pourtant ne jamais frôler la fin de la guerre, et qu'il fleurit aussi bien dans des idéologies abreuvées des justifications les plus rationnelles que dans notre indifférence distraite, est peut-être ce qui fait du mal l'objet le plus fécond de la réflexion philosophique en même temps que son obstacle le plus brutal.

Comment ne pas désespérer devant les crimes de guerre qui, aujourd'hui encore, du Yémen à l'Ukraine, ensanglantent la terre, sous les yeux d'une communauté internationale impuissante ? Y a-t-il encore un sens à opposer au mal un discours rationnel quand, dans notre pays, on répond aux dessins par les balles *(Charlie Hebdo)* et aux cours d'histoire par le couteau (Samuel Paty) ? Ces questions, qui sonnent comme autant de déchirements, font écho à la réflexion qu'avait eue Camus dans sa conférence de 1949 intitulée « Le temps des meurtriers » : « *Il y a eu la guerre, l'occupation, les massacres, des milliers de murs de prison, une Europe échevelée de douleur et tout cela pour que quelques-uns d'entre nous acquièrent enfin les deux ou trois nuances qui les aideront à moins désespérer.* » Le calcul est troublant, tant l'écart entre l'investissement et le gain est abyssal. Sauf à se rappeler que ce sont les nuances, et non le mirage mensonger de la révolution définitive, qui, dans la longue marche de l'histoire, permettent, en diminuant arithmétiquement les maux du monde, de rendre ce dernier un peu plus habitable. ■

**ON POURRAIT GAGNER MILLE BATAILLES ET NE JAMAIS FRÔLER LA FIN DE LA GUERRE**

AUDREY SOVIGNET

★★★☆☆

***PENSER LE MAL. UNE AUTRE HISTOIRE DE LA PHILOSOPHIE (EVIL IN MODERN THOUGHT : AN ALTERNATIVE HISTORY OF PHILOSOPHY)***

**SUSAN NEIMAN**

TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS) PAR CÉCILE DUTHEIL DE LA ROCHÈRE, 480 P., PREMIER PARALLÈLE, 26 €

## MOLIÈRE EN MAJESTÉ À LA BNF

**Du 27 septembre au 15 janvier se tient à la BNF Richelieu l'exposition « Molière, le jeu du vrai et du faux ».**

La BNF Richelieu fait peau neuve. Après douze ans de travaux, le site, qui a rouvert ses portes le 17 septembre pour les Journées du Patrimoine, propose un musée entièrement dépoussiéré, une grande salle de lecture publique, des espaces plus clairs et plus aérés, une circulation plus fluide. Un écrin idéal pour accueillir son exposition de rentrée, au sujet fédérateur : les quatre cents ans de la naissance de Jean-Baptiste Poquelin alias Molière (1622-1673). À cette occasion, l'institution sort le grand jeu pour affirmer la portée universelle et le rayonnement du célèbre dramaturge, en présentant œuvres d'art, documents d'archives et audiovisuels, éditions originales, costumes et décors provenant des collections de la Bibliothèque nationale et de la Comédie-Française. De quoi s'immerger dans l'univers foisonnant de cette figure incontournable de la littérature, qui a donné son nom à notre langue et dont les textes n'ont cessé de croquer de manière impitoyable la nature humaine, pour en dénoncer les travers, et la complexité des actes et des sentiments de personnages qui nous ressemblent. Ils n'ont pas pris une ride et continuent d'être joués au théâtre de nos jours. Si la biographie de Molière recèle encore bien des zones d'ombre, son visage est connu de tous, immortalisé par les peintres et sculpteurs de l'époque, comme Jean-Antoine Houdon qui façonne son buste en 1773. Hissant instantanément ce pilier de la cour de Louis XIV au rang de mythe ! ■

**Gabrielle Martin**

*bnf.fr*

# Lirôlac, les pieds dans l'eau

**Les 1er et 2 octobre à Talloires, les écrivains seront au rendez-vous de la 2e édition de cet événement, très apprécié du public.**

Depuis l'automne 2021, Lirôlac est l'un des festivals prisés de la rentrée littéraire. Succédant à la Fête du livre de Talloires qui s'y déroulait pendant plus de dix ans, la manifestation a lieu sur le pourtour du lac d'Annecy, dont cette commune de Haute-Savoie est riveraine. Dans ce cadre idyllique, cette deuxième édition vous invite à rencontrer une vingtaine d'auteurs et d'autrices, parmi lesquels Olivia de Lamberterie, Isabelle Carré, Blandine Rinkel, David Foenkinos, Éric-Emmanuel Schmitt, Lionel Duroy, Olivier Adam ou Miguel Bonnefoy.

Ce week-end de « *balade littéraire inoubliable* », comme le signalent les organisateurs, sera constitué de dédicaces, de rencontres thématiques, de sessions de lectures et d'ateliers jeunesse. La journée de samedi sera spécialement consacrée à la rentrée littéraire. La seconde journée comportera aussi un moment gastronomique (rencontre entre le chef étoilé Jean Sulpice et l'écrivain Gautier Battistella), et une discussion autour de l'environnement avec Hugo Clément.

Et, nouveauté, un concours d'écriture a été organisé pour les jeunes de 15 à 21 ans. Le jury, présidé par David Foenkinos, révélera à cette occasion le nom des grands gagnants – peut-être futurs écrivains… ■

**Hubert Artus**

*lirolac.fr*

# Utopiales sans limites

**Du 29 octobre au 1er novembre, rendez-vous à Nantes pour célébrer l'imaginaire.**

Qu'elles nous emmènent dans l'espace ou réinventent le Moyen Âge, les littératures de l'imaginaire aiment à s'affranchir des barrières imposées à notre espèce. C'est pourquoi, sans doute, le festival des Utopiales a choisi pour thème de sa prochaine édition les limites, les seuils, et la propension de l'être humain à les dépasser. Du 29 octobre au 1er novembre, à la Cité des congrès de Nantes, il proposera plus de 150 tables rondes, des expositions, un programme jeunesse. Parmi les premiers écrivains annoncés, Pierre Bordage, auteur de la remarquable et populaire tétralogie des *Guerriers du silence* et figure de proue de la science-fiction française, Hervé Le Tellier, Céline Minard, la scénariste de bande dessinée Valérie Mangin, etc. ■

**Alexis Brocas**

*utopiales.org*

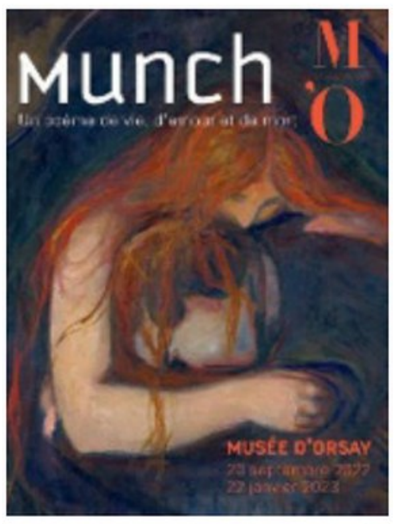
# Edvard Munch, l'art tourmenté

**Le génie du *Cri* est à l'honneur avec une exposition au musée d'Orsay en collaboration avec le musée d'Oslo, et un livre du Norvégien Karl Ove Knausgaard.**

C'est l'un des artistes les plus émouvants, en proie à l'angoisse, la mélancolie, la solitude et la crise existentielle. Comme en témoigne *Le Cri* (1893), qui le représente les yeux exorbités et le visage squelettique, se bouchant les oreilles. Jusqu'au 22 janvier, le musée d'Orsay consacre une rétrospective sublime au maître norvégien Edvard Munch (1863-1944), qui dévoile une centaine de peintures et d'œuvres graphiques, avec le soutien du musée qui porte son nom, dépositaire du fonds situé à Oslo, et d'autres institutions européennes de Suède, de Finlande et d'Allemagne. De quoi offrir une vision globale de son parcours tourmenté. « *J'aurais pu construire une exposition fleuve, mais j'ai préféré une sélection drastique*, souligne Claire Bernardi, directrice du musée de l'Orangerie, qui assure le commissariat. *On a besoin de respirer entre chaque tableau, tant le propos est fort.* »

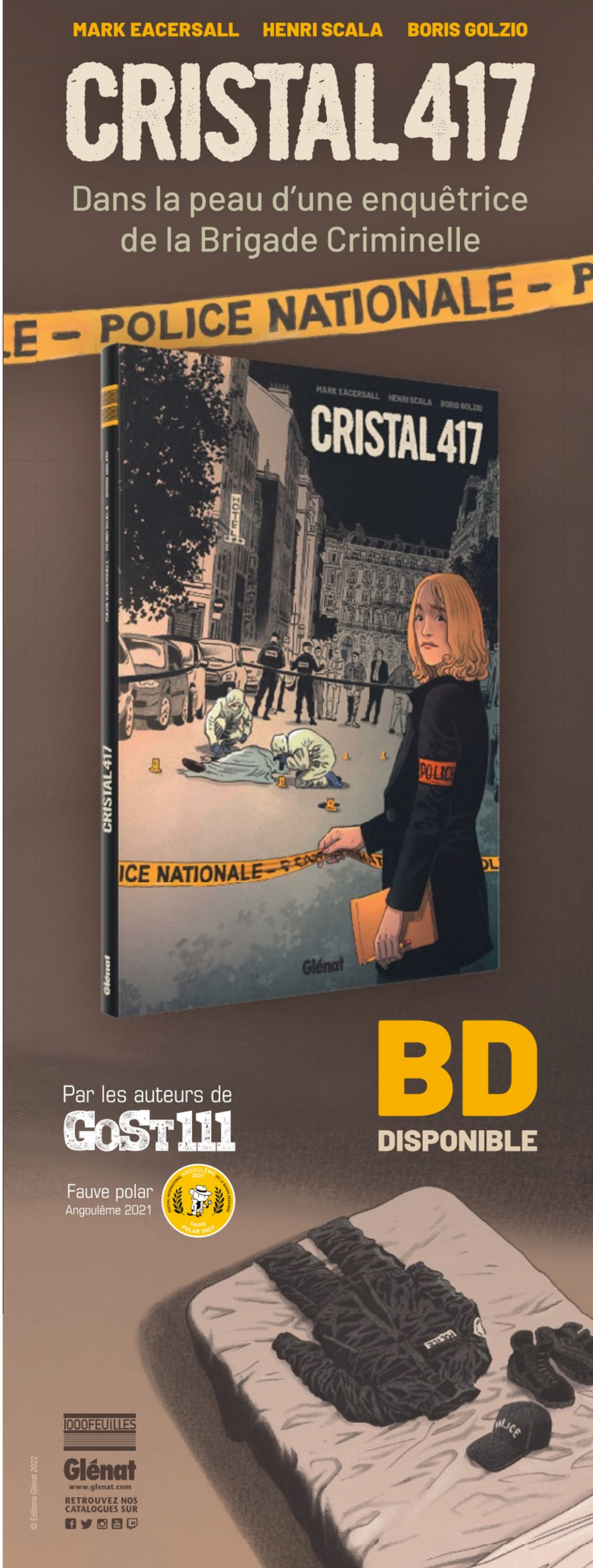
Son style singulier est tangible dans des séries qui retracent une vie jalonnée de malheurs. Le pilier de l'expressionnisme a assisté au décès de sa mère puis de sa sœur aînée de la tuberculose, à celui de son frère d'une pneumonie, tandis qu'une autre de ses sœurs a été internée pour des troubles psychiatriques. Ce qui a touché le célèbre écrivain norvégien Karl Ove Knausgaard – l'auteur de la fameuse série autobiographique *Mon Combat* –, au point de lui consacrer un livre, *Tant de désir pour si peu d'espace* (Denoël). « *La sensibilité exacerbée engendrée par cette suite de deuils, et par une figure paternelle lointaine,* […] *a donné un enfant, un adolescent puis un adulte qui avait si peur de perdre ceux qu'il aimait qu'il a pris les choses en main et détruit ses relations avant qu'elles aillent trop loin. Petit à petit, Munch a soigneusement évité d'aller où il risquait de souffrir : c'est devenu une stratégie de vie.* » Pas un hasard s'il avait consigné dans un de ses carnets de notes la phrase suivante : « *La maladie, la folie et la mort étaient les anges noirs qui se sont penchés sur mon berceau.* » ■

**G.M.**




OSLO, NORVÈGE, MUNCHMUSEET

→ **« Edvard Munch. Un poème de vie, d'amour et de mort ».** Musée d'Orsay, Paris 7e. Jusqu'au 22 janvier 2023.

TOUT LE GÉNIE DE
J. R. R. TOLKIEN

PLONGEZ DANS

Les Secrets de la Terre du Milieu

Avec ce hors-série exceptionnel de 100 pages

HORS-SÉRIE LIRE magazine littéraire

En vente chez votre marchand de journaux et sur www.lire.fr

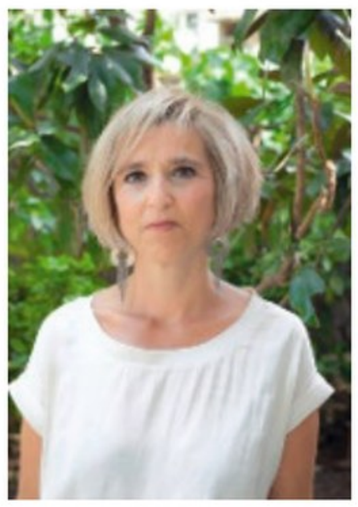


# L'AVIS DES LECTEURS

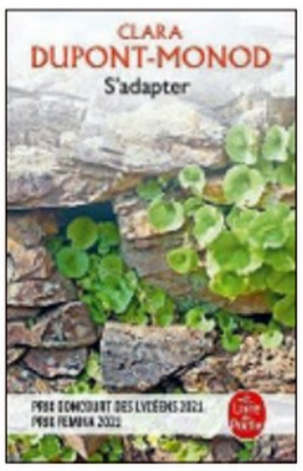
SENS CRITIQUE

**Chaque mois, dans *Lire Magazine littéraire*, les contributeurs de la plateforme s'expriment sur les succès du moment.**

## 22 ✶ *L'Île haute*
### Valentine Goby (Actes Sud)



« Vadim est né asthmatique et, depuis des mois, l'espace s'est drastiquement resserré autour de lui. Il faut qu'il s'en aille, qu'il quitte Paris, il y respire mal, la montagne, c'est comme un médicament, elle aide à guérir, l'air y est meilleur. Et puis on s'est mis aussi à arrêter les enfants juifs. Vadim n'a jamais pris le train, il a 12 ans. C'est la première fois qu'il voit une montagne. Dans la vallée des Ours, face aux aiguilles Rouges, il sera Vincent, les Dorselles lui ont offert les papiers d'identité de leur fils. Valentine Goby nous conte la vie dans les Alpes au début des années 1940. Ici, le climat est rude, les gens sont simples. Chaque jour, des tâches doivent être accomplies, y compris par les enfants. Dans ce roman d'apprentissage, il y a tout ce qui me plaît dans un livre, une belle histoire portée par une écriture sublime, des personnages attachants ; Monette la petite voisine de 10 ans, qui voit tout ce que personne ne voit, Martin qui est aveugle, il a ses yeux au bout de ses doigts, il collectionne les bruits, les odeurs, les goûts, les sensations. Vincent/Vadim perçoit des couleurs dans les sons et il aimerait être un enfant d'ici, pas un monchu, un touriste. Valentine Goby nous décrit la métamorphose de la nature au fil des saisons et c'est somptueux. Que la montagne est belle sous la plume de Valentine Goby. J'espère que les bonnes fées des prix littéraires se pencheront sur ce roman, il le mérite tant ! » ■ **#Feursy**




## 5 ✶ *S'adapter*
### Clara Dupont-Monod (Le Livre de Poche)

« On avait eu *Où on va, papa ?* de Jean-Louis Fournier, dans un registre humour grinçant, pour ne pas dire caustique et un peu gênant, une manière de dédramatiser et de relativiser, un beau livre. Ici c'est une tout autre veine. Un livre plus poétique, plus touchant. L'histoire d'une famille touchée par la venue d'un enfant lourdement handicapé. Et le livre se focalise sur la fratrie et la manière dont chaque individu réagit à cette épreuve. En l'occurrence de manière très différente. En tout cas, un livre émouvant qui fait du bien, qui va au-delà des tourmentes logistiques à devoir gérer un tel handicap […]. » ■ **#Aptyguy**

RENAUD MONFOURNY/ACTES SUD

## LES MEILLEURES VENTES

**Palmarès réalisé par Datalib et l'Adelc – Association pour le développement de la librairie de création –, du 1er au 16 septembre 2022, à partir des ventes d'un réseau de 270 librairies indépendantes.**

| | Auteur | Titre | Éditeur | Catégorie |
|---|---|---|---|---|
| 1 | **Virginie Despentes** | Cher connard | Grasset | Littérature |
| 2 | **Amélie Nothomb** | Le Livre des sœurs | Albin Michel | Littérature |
| 3 | **Laurent Gaudé** | Chien 51 | Actes Sud | Littérature |
| 4 | **Emmanuel Carrère** | V13 | P.O.L | Littérature |
| 5 | **Lola Lafon** | Quand tu écouteras cette chanson | Stock | Littérature |
| 6 | **Jean-Marc Jancovici, Christophe Blain** | Le Monde sans fin | Dargaud | BD |
| 7 | **Daniel Cohen** | Homo numericus. La civilisation qui vient | Albin Michel | Essais |
| 8 | **Yasmina Khadra** | Les Vertueux | Mialet-Barrault | Littérature |
| 9 | **Sarah Rivens** | Captive (t.1) | Hlab | Littérature |
| 10 | **Sonia Devillers** | Les Exportés | Flammarion | Littérature |
| 11 | **Mr Tan, Diane Le Feyer** | Mortelle Adèle (t.3) | Bayard Jeunesse | Jeunesse |
| 12 | **Yves Ravey** | Taormine | Minuit | Littérature |
| 13 | **Jean-François Leroy** | Visa pour l'image 2022 | Snoeck Gent | Beaux-arts |
| 14 | **Giuliano Da Empoli** | Le Mage Du Kremlin | Gallimard | Littérature |
| 15 | **Monica Sabolo** | La Vie clandestine | Gallimard | Littérature |
| 16 | **Gaëlle Josse** | La Nuit des pères | Noir sur Blanc | Littérature |
| 17 | **Michael Connelly** | Les Ténèbres et la Nuit | Calmann-Lévy | Polars |
| 18 | **Pierre Adrian** | Que reviennent ceux qui sont loin | Gallimard | Littérature |
| 19 | **Yannick Haenel** | Le Trésorier-payeur | Gallimard | Littérature |
| 20 | **Emma Becker** | L'Inconduite | Albin Michel | Littérature |
| 21 | **Sally Rooney** | Où es-tu, monde admirable ? | L'Olivier | Littérature |
| 22 | **Valentine Goby** | L'Île haute | Actes Sud | Littérature |
| 23 | **Astrid Desbordes, Pauline Martin** | Nos voisins silencieux | Albin Michel | Jeunesse |
| 24 | **Sophie Duplaix** | Gérard Garouste. L'exposition | Centre Pompidou | Beaux-arts |
| 25 | **Hugo Pratt, Juan Diaz Canales, Ruben Pellejero** | Corto Maltese (t.16) | Casterman | BD |
| 26 | **Xavier Le Clerc** | Un homme sans titre | Gallimard | Littérature |
| 27 | **Julian Barnes** | Elizabeth Finch | Mercure de France | Littérature |
| 28 | **Muriel Barbery** | Une heure de ferveur | Actes Sud | Littérature |
| 29 | **Claire Baglin** | En salle | Minuit | Littérature |
| 30 | **Russell Banks** | Oh, Canada | Actes Sud | Littérature |
| 31 | **Alice Zeniter** | Toute une moitié du monde | Flammarion | Littérature |
| 32 | **Mathieu Belezi** | Attaquer la terre et le soleil | Le Tripode | Littérature |
| 33 | **Toni Morrison** | Récitatif | Christian Bourgois | Littérature |
| 34 | **Donna Leon** | Les Masques éphémères | Calmann-Lévy | Polars |
| 35 | **Ito Ogawa** | Le Goûter du lion | Picquier | Littérature |
| 36 | **Tiffany McDaniel** | L'été où tout a fondu | Gallmeister | Littérature |
| 37 | **Sophie Goetzmann** | August Sander. Années 1920, nouvelle objectivité | Centre Pompidou | Beaux-arts |
| 38 | **Sandrine Collette** | On était des loups | JC Lattès | Littérature |
| 39 | **Anthony Passeron** | Les Enfants endormis | Globe | Littérature |
| 40 | **Catherine Millet** | Commencements | Flammarion | Littérature |

## LES MEILLEURES VENTES DE POCHES

| | Auteur | Titre | Éditeur | Catégorie |
|---|---|---|---|---|
| 1 | **Tatsuya Endo** | Spy X Family (t.9) | Kurokawa | BD |
| 2 | **Delphine de Vigan** | Les enfants sont rois | Folio | Littérature |
| 3 | **Anne Berest** | La Carte postale | Le Livre de Poche | Littérature |
| 4 | **Michael McDowell** | Blackwater (t.1). La crue | Monsieur Toussaint Louverture | Littérature |
| 5 | **Clara Dupont-Monod** | S'adapter | Le Livre de Poche | Littérature |
| 6 | **Eiichiro Oda** | One Piece (t.102). Le Guerrier de la science | Glénat | BD |
| 7 | **Emmanuel Carrère** | Yoga | Folio | Littérature |
| 8 | **Hervé Le Tellier** | L'Anomalie | Folio | Littérature |
| 9 | **Naoya Matsumoto** | Kaiju N°8 (t.6) | Kaze | BD |
| 10 | **Virginie Despentes** | King Kong théorie | Le Livre de Poche | Essais |


# FESTIVAL LIVRE & MER

CONCARNEAU
du 10 au 13 novembre 2022

37ème Édition

**Jean Le CAM,** Président d'honneur.

**2 prix décernés**
Prix littéraire « Livre & Mer Henri-Queffélec »
Prix du beau livre maritime « Ville de Concarneau »

**150 auteurs présents**
Romans, policier, essais, jeunesse, bande dessinée, beau livre, technique, recits, historique, gastronomie…

**Expositions, rencontres, projections, débats, cafés littéraires.**

# Thierry Frémaux
# CŒUR CROISETTE

**Grand amoureux des livres de cinéma, le délégué général du Festival de Cannes a aussi signé quelques ouvrages – dont un récent hommage à son mentor et ami Bertrand Tavernier. Rencontre dans les bureaux parisiens de ce « Parrain » du septième art.**

La fameuse salle de cinéma aux dix fauteuils, où le juré visionne en avant-première les films en lice pour le Festival de Cannes.

Au fond, tout est affaire de déterritorialisation, comme dirait le philosophe Gilles Deleuze. Même si, en l'espèce, le concept est quelque peu détourné, avec cette rubrique « L'univers de l'écrivain » qui nous mène au Festival de Cannes. Mais à Paris. Un vrai casse-tête tant géographique que thématique. Loin de la Riviera, les bureaux de l'organisation de la célèbre manifestation cinématographique sont en effet situés dans la capitale, en plein cœur du Marais – de la relativité de la décentralisation… Là-bas nous attend le grand patron, pour ne pas dire le « Parrain », à savoir le délégué général : Thierry Frémaux. À moins que cela ne soit l'inverse : nous sommes dans le hall d'accueil, vingt minutes passent et rien, personne. Y compris à l'accueil. Notre hôte serait-il tenu en otage par un cinéaste recalé par le comité de sélection ? Le téléphone sonne : le sieur Frémaux vient nous chercher – chacun patientait de son côté, à vrai dire – et nous prenons l'ascenseur pour découvrir les locaux.

Si l'on a choisi de rencontrer ce personnage clé du septième art, c'est qu'il n'a eu de cesse, dans sa carrière, de montrer que la cinéphilie a des liens ténus avec les livres et les publications en tout genre (les revues, en particulier). Auteur de plusieurs livres (on y reviendra), il est également à l'origine d'une collection d'ouvrages de référence chez Actes Sud, en coédition avec l'Institut Lumière dont il est le directeur artistique. Car, oui, le cinéma, en France, c'est aussi la cité des célèbres frères – déterritorialisation, on vous dit. Il s'agit aussi de la ville de celui qui fut le mentor de Thierry Frémaux, Bertrand Tavernier, auquel il rend aujourd'hui hommage dans le bref et réussi *Si nous avions su que nous l'aimions tant, nous l'aurions aimé davantage*.

## SMOKINGS ET NŒUDS PAPILLONS

On traverse un long couloir, décoré par de nombreuses affiches de films (dont *Titane*, Palme d'or 2021), qui fait se succéder les bureaux jusqu'à ce qu'on arrive au grand espace réservé au délégué général. Une grande terrasse offre un large panorama, qui imposerait le CinémaScope. Face au mur rouge, il convient de s'installer sur un canapé et de commencer la discussion avec ce Grenoblois d'origine ayant grandi aux Minguettes, du côté de Vénissieux. « *J'ai le souvenir là-bas d'une librairie, avec un sous-sol. Deux fois par an, il y avait une solderie. Deux types de bouquins y étaient tout le temps bradés : ceux sur le sport et ceux consacrés au cinéma. Ensuite, à 16 ans, j'ai lu un recueil des articles de Godard dans les* Cahiers du cinéma. *Cet art était dès lors associé à ce qui était écrit sur lui.* » Le statut d'étudiant permit ensuite au jeune Frémaux

**Les bureaux de l'organisation du Festival de Cannes où nous accueille Thierry Frémeaux se trouvent… à Paris, dans le quartier du Marais. Dans le couloir, un tapis rouge nous met directement dans l'ambiance tout comme les affiches de film ornant les murs, dont celle de *Titane,* qui reçut la Palme d'or en 2021.**

de s'abonner à moindre coût à *La Revue du cinéma* ou, donc, aux *Cahiers. « Oui, oui, avant le "rival"* Positif*! On me prend systématiquement pour un "positiviste"* [rires], *car je suis spécialiste de la revue, mais ce serait un peu réducteur »,* précise celui qui rédigea un mémoire de maîtrise d'histoire sur cette publication, créée, en 1952, par Bernard Chardère – lequel, ancien animateur de ciné-club, fonda l'Institut Lumière en 1982, avec pour président un certain Bertrand Tavernier. Un statut que le cinéaste du *Juge et l'Assassin* occupa jusqu'à sa mort, l'an passé. Cet événement tragique a naturellement bouleversé son héritier spirituel, qui n'avait pas forcément apprécié une nécrologie peu flatteuse alors parue dans *Libération*, sujet à polémique dans les cercles cinéphiles. Tiendrait-on là la raison de l'écriture de *Si nous avions su…* ? *« Au contraire, j'ai bien failli ne pas en parler du tout mais j'essaie, en l'évoquant, de tenter une explication. Au décès de Bertrand, il était normal qu'on lui fasse un hommage et mes collaborateurs me disaient que c'était à moi de le faire. J'ai donc pris des notes en me remémorant ce qu'avaient fait Jean Echenoz sur Jérôme Lindon, et Philippe Claudel sur Jean-Marc Roberts. Puis, j'ai été emporté par Cannes et je n'ai pas pu le faire mais je m'y suis finalement remis pendant l'hiver. C'est donc plus gros que prévu parce que j'avais plus de choses à raconter. »* Puis il ajoute, non sans émotion : *« Bertrand était mon ami, mon mentor et je pense qu'il a laissé des choses en dehors de ses films. »* Thierry Frémaux se lève alors et ouvre l'armoire secrète, à nos côtés, contenant son *« bleu de travail »* – des smokings, des chemises blanches et des nœuds papillons. *« Tenez, c'est collector »,* nous dit-il, en nous offrant un masque chirurgical en tissu noir, à l'effigie du Festival de Cannes…

## CABINET DE CURIOSITÉS D'UN NOUVEAU GENRE

À quelques mètres, le bureau est entouré sur les murs de diverses illustrations : une affiche signée de l'écrivain-cinéaste (par ailleurs ex-ministre de la Culture) coréen Lee Chang-dong, une photo de l'Himalaya vu par Matthieu Ricard, un grand « plan de carroyage » des rues de Cannes, sans oublier un « incontournable », à savoir l'affiche d'une édition du Festival par Plantu… Au sol traînent des sacs à l'effigie de Chanel ou de Netflix (enseigne pourtant pas forcément en odeur de sainteté sur la Croisette, mais c'est un autre problème), ainsi qu'une pompe à vélo. *« Je me déplace en deux-roues. Vous savez, j'ai quand même fait sept fois le Galibier ! »,* souligne celui qui est, par ailleurs, un passionné de judo – ceinture noire 4e dan – ayant publié un ouvrage, *Judoka,* sur le sujet. On aurait

**La récompense de Julia Ducournau et le *« bleu de travail »* du délégué général du Festival de Cannes.**

pu s'attarder sur l'ordinateur ou le lecteur DVD, mais c'est surtout un diplôme, entouré d'un ruban rouge, qui focalise notre attention. « *Il aurait dû être remis à Julia Ducournau lors de la cérémonie de clôture l'an dernier. Mais comme il y a eu un malentendu lors de celle-ci avec Spike Lee, qui a annoncé d'emblée la Palme d'or pour* Titane… » Des histoires de ce genre, il y en avait pléthore dans un autre (gros) livre signé Thierry Frémaux paru en 2017, sorte de journal de bord intitulé *Sélection officielle*.

On se tourne alors vers la bibliothèque où l'on aperçoit une casquette, un flacon de parfum et une flasque de vodka Poliakov. « *Elle m'a été offerte par quelqu'un que je ne connaissais pas, sur les marches du Palais. Je ne sais pas pourquoi, mais il y a toujours des gens qui vous offrent de l'alcool…* » Surtout, les livres y sont légion, en premier ceux édités par Actes Sud et l'Institut Lumière. Une collection qui compte, entre autres bijoux du genre, la biographie de Howard Hawks par Todd McCarthy, *Une vie dans le cinéma* de Michael Powell, *À la recherche de John Ford* de Joseph McBride, *Conversations avec Claude Sautet* de Michel Boujut ou l'incontournable *Amis américains* de… Bertrand Tavernier – série d'entretiens avec quelques-uns des plus grands d'Hollywood. « *Bertrand et moi voulions du matériau d'histoire, du témoignage. On ne voulait pas de grandes traductions, trop coûteuses. Les choses ont un peu évolué* [rires]… *En tant que directeur de collection, il n'avait jamais cessé de vouloir publier des choses qui étaient un peu difficiles à trouver, pour les faire découvrir, les réhabiliter. Parfois, on a dû un peu ralentir parce qu'Actes Sud trouvait nos choix un peu trop pointus – c'est vrai que le potentiel des mémoires d'Edmond T. Gréville n'était pas colossal* [rires]. *J'en ai fait des dîners avec Scorsese, avec Tarantino et, sans vouloir les vexer, Bertrand en savait souvent plus qu'eux. C'est peu dire, car c'était le niveau "Champions League"! Il était hypermnésique mais je me demande s'il n'était pas aussi un peu autiste Asperger. Tarantino est un peu comme cela aussi. En outre, il m'a appris à prendre du recul et à réfléchir un peu avant de dire n'importe quoi. Je suis tout de même fier de lui avoir fait découvrir Jim Harrison. Je l'avais devancé mais il se laissait faire* [rires]. »

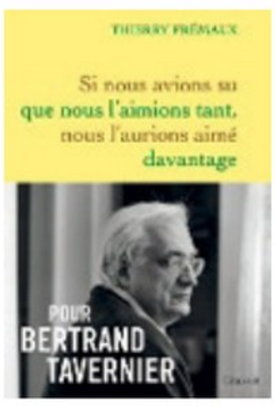
## B.T. OU LA « LA MACHINE À CONSOMMER LA CULTURE »

Mais, si le « Tatave » cinéphile était unanimement apprécié, il n'en était pas de même du cinéaste qui, des décennies durant, a pris des volées de bois vert d'une partie de la critique issue de la presse française de gauche. « *Il y avait quelque chose d'irrationnel sur le Tavernier cinéaste et il faisait partie des "gens qu'on peut insulter sans risque", selon les mots de Michel Houellebecq. Les prétendus modernes ont sauté à la gorge de Tavernier, c'est ainsi* », analyse le disciple. « *Modestement, je crois lui avoir fait du bien parce que j'étais ami d'autres familles cinéphiles. Et il faut bien l'admettre, Bertrand était très pénible dans sa jeunesse. Comme attaché de presse et comme grande gueule. Il a dû en énerver plus d'un, et les rancœurs sont parfois tenaces…* »

Le délégué général nous fait alors visiter « *les coulisses où tout se joue* », nous entraînant tout d'abord jusqu'à la pièce où sont entreposés les DCP (ou fichiers de stockage) des films soumis au comité de sélection cannois – on taira le titre de certains « recalés », et quelques avis lapidaires de ce boulimique de tous les cinoches… Puis il nous fait descendre à l'étage en dessous, pour nous faire pénétrer dans l'un des endroits les plus secrets de Paris : la fameuse salle de cinéma, comptant dix fauteuils, où l'organisation regarde avant tout le monde, entre autres, les œuvres postulant pour un ticket sur la Croisette. « *C'est ici qu'avec Bertrand nous avons eu la chance de voir* The Irishman *de Martin Scorsese, avant sa diffusion sur Netflix. Vous savez, celui que j'appelais B.T. était une véritable machine à consommer la culture – lecture, musique, cinéma… Il avait aussi le chic pour retenir des anecdotes incroyables. Tiens, saviez-vous que lorsque Faulkner avait remporté le prix Nobel de littérature, le journal d'Oxford, dans le Mississippi, a titré : "L'un de nos concitoyens a reçu un prix en Europe"* [rires] ? » Attention à ne pas confondre avec la Palme d'or… ■

**Baptiste Liger**

**Photos : Éric Garault pour *Lire Magazine littéraire***




★★★☆☆

***SI NOUS AVIONS SU QUE NOUS L'AIMIONS TANT, NOUS L'AURIONS AIMÉ DAVANTAGE***

**THIERRY FRÉMAUX**

216 P., GRASSET, 19 €

GÉRARD OBERLÉ

# Au bal des macchabées

La perspective eschatologique de l'actuelle conjoncture m'incite à vous entraîner dans l'énigmatique et lugubre farandole appelée « danse des morts » ou « danse macabre », une gambille qui, sous la plume, le pinceau et le burin des muses gothiques, fit éclore des squelettes danseurs et musiciens. *Memento mori* ! Nous savons que l'existence est une farce qui finit dans une fosse. *Dies irae, lacrimosa dies illa,* tubas et trompettes, grotesque carnaval des vifs promis à l'enfer. Puisqu'il faut disparaître dans un trou, pourquoi ne pas le faire en dansant ? Au XIXe siècle, plusieurs bibliographes ont pris intérêt aux médiévales danses macabres : en 1826, l'érudit bourguignon Gabriel Peignot publie ses *Recherches historiques et littéraires sur les danses des morts,* suivi en 1852 par Eustache-Hyacinthe Langlois, savant normand, auteur d'un *Essai historique, philosophique et pittoresque sur les danses des morts* en deux volumes.

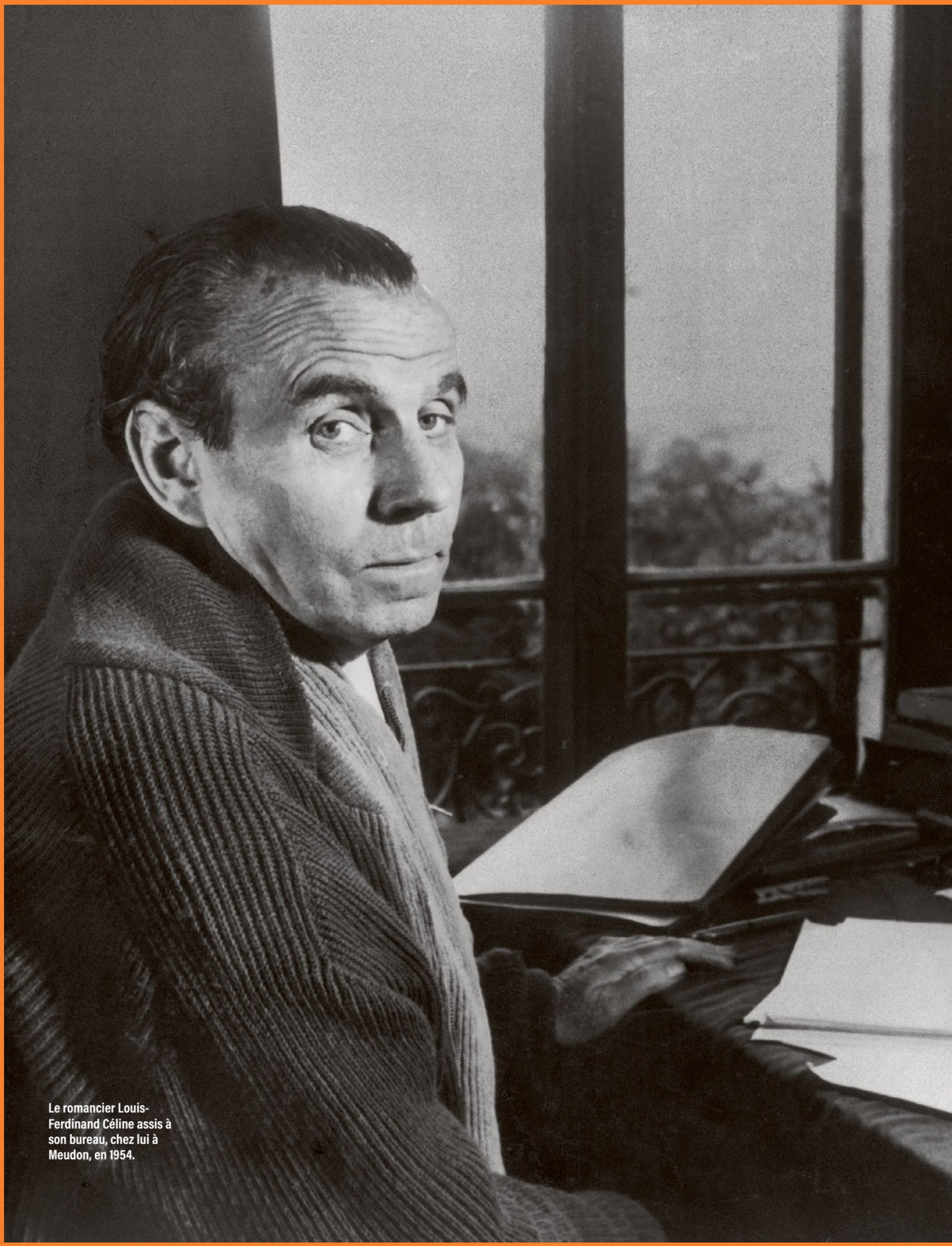
PUISQU'IL FAUT DISPARAÎTRE DANS UN TROU, POURQUOI NE PAS LE FAIRE EN DANSANT ?

Mais avant l'inexorable raid des quatre cavaliers de l'Apocalypse (conquête, guerre, famine, épidémie), je voudrais rendre hommage à un autre puits d'érudition, un compatriote alsacien captivé, lui aussi, par l'histoire de cette lugubre épopée. Jean-Georges Kastner est né à Strasbourg en mars 1811. Jeune prodige, il jouait à 10 ans de l'orgue dans un village voisin lors des offices. Ses études classiques achevées au gymnase protestant, le *Wunderkind* suit les cours de philosophie du célèbre Bautain à la faculté des lettres de Strasbourg, sans négliger sa passion pour la musique.

À 19 ans, il compose *La Prise de Missolonghi,* un drame musical représenté au théâtre de Strasbourg en 1829. Encouragé par ce premier succès, il récidive en 1832 et 1835 avec deux opéras allemands, *Gustave Wasa* et *La Reine des Sarmates.* Subventionné par sa ville, il se rend à Paris en 1835, accueilli par Cherubini, Berton et Reicha. Kastner se fera connaître avec des traités didactiques sur l'harmonie, le contrepoint, l'instrumentation qui lui vaudront une réputation de musicien savant, au détriment de sa carrière de compositeur. Il est avant tout écrivain et penseur. En 1852 paraissent *Les Danses des morts. Dissertation et recherches historiques, philosophiques, littéraires et musicales sur les divers monuments de ce genre qui existent ou qui ont existé tant en France qu'à l'étranger,* luxueux volume de grand format dédié au roi de Prusse. Plus exhaustif que ceux de ses prédécesseurs et illustré de 188 gravures, le traité de Kastner décrit le développement progressif de l'idée de la mort dans les écrits sacrés et profanes des philosophes et des poètes depuis l'Antiquité, la symbolisation et les représentations de la mort, les différents textes des danses des morts depuis ceux imprimés au XVe siècle jusqu'aux éditions troyennes de colportage. La deuxième moitié du livre concerne les instruments de musique figurant sur les danses peintes ou gravées. À la fin du volume, on trouve la partition d'un poème symphonique composé par Kastner sur des vers d'Édouard Thierry intitulé *La Danse macabre. Grande ronde vocale et instrumentale* (flûtes, hautbois, clarinettes, bassons, cors, saxhorns, trompettes, timbales, violons, violoncelles et altos).

En 1856, Kastner publie *La Harpe d'Éole et la musique cosmique,* un traité singulier sur les harmonies aériennes, les voix de l'écho, des grottes et des cascades, puis *Voix de Paris* (sur les cris populaires de la rue), *Les Sirènes* (sur les mythes relatifs à l'incantation, aux enchanteurs, au chant du cygne). Il meurt subitement en décembre 1867 au moment d'achever une *Histoire de la Marseillaise* (inédite). Pour nous distraire de celle composée vingt-deux ans plus tard par Saint-Saëns, un chef d'orchestre gothico-baudelairien devrait organiser une première de la *Danse macabre* de Kastner dans une salle des catacombes de Paris. ■

AUDREY SOVIGNET



Le romancier Louis-Ferdinand Céline assis à son bureau, chez lui à Meudon, en 1954.

LABORIE/GAMMA RAPHOW

# CÉLINE

# *Une affaire de style*

Comme il serait pratique de pouvoir couper Louis-Ferdinand Céline en deux ! D'un côté, le styliste génial qui a réinventé l'art d'écrire en français, à célébrer comme tel. Et de l'autre, le collabo au nom entaché par ses compromissions, à répudier comme tel. Céline lui-même nous invitait à cette division, en clamant d'un entretien à l'autre que les idées, les histoires ne valent rien (puisqu'on en trouve plein les encyclopédies et les commissariats), et que seule compte la performance formelle. Premier problème : il existe bien une pensée célinienne, qui sourd de son style même – Céline semble la défricher à mesure qu'il écrit. Deuxième problème : si certains aspects de cette pensée – hostilité aux Lumières, croyance en l'existence de races – le rapprochent du nazisme, d'autres, comme l'éloge de la lâcheté chez les simples troufions, l'en éloignent franchement. Lu de près, Céline n'est réductible ni au nazisme, ni au nihilisme, ni à l'anarchisme : il est un phénomène unique dans l'histoire de la littérature contemporaine – son plus proche ancêtre s'appelle Rabelais. Dans ce dossier, nous tâchons d'étudier le styliste qu'était Céline sans nous voiler les yeux devant les rivages infernaux vers lesquels l'ont entraîné sa plume, son époque et son tempérament. Sans donner non plus dans la critique relativiste qui voudrait que Céline soit grand parce que des élites, forcément de droite, l'auraient décrété – critique qui ne résiste pas à la lecture d'un paragraphe de l'intéressé. Le style est là, indiscutable, *« du pain pour un siècle de littérature »*. La preuve : nous en débattons encore aujourd'hui… ■

**Alexis Brocas**

## SOMMAIRE

**46 L'esthétique célinienne**
Au commencement était l'émotion
**48 Le langage de la vérité**
Une anthropologie du bout de la nuit
**50 Le docteur Destouches**
Anatomiste du réel
**51 Sur les champs de bataille**
La condition inhumaine
**52 Graphologie**
Ce que révèle l'écriture de Céline
**53 Entretien** « La France ne peut plus comprendre Rabelais »
**54 *Voyage* en version anglaise**
Les traducteurs de l'extrême
**55 Malgré l'inacceptable**
Un influenceur dans le noir
**56 Nouvelle publication posthume**
Comme un poisson dans Londres

## L'esthétique célinienne

# AU COMMENCEMENT ÉTAIT L'ÉMOTION

**Le « style rendu émotif » de l'écrivain traduit une réalité dépouillée de ses séductions et une vision foncièrement pessimiste de la condition humaine. C'est cette vision, exprimée sans filtre, qui a fait de Céline ce génie monstrueux qui divise toujours, soixante ans après sa disparition.**

« *Je n'aime pas Céline. Sa prose est beauf, poussive, cabotine, épate-bourgeois au possible* », ose, dans le dernier roman de Virginie Despentes (*Cher connard*, Grasset), son personnage principal, Oscar Jayack. « *Céline singeait le langage prolétaire en vue d'obtenir un Goncourt, c'est-à-dire qu'il offrait aux salonards le prolo tel qu'ils l'imaginaient. Veule, épais, incontinent, antisémite, incapable de bien baiser. Par la suite, j'ai lu ses pamphlets antijuifs et j'ai compris que le milieu parisien lui est reconnaissant de ça, aussi – l'apparence de la subversion pour servir la soupe au pouvoir. Voilà qui les excite.* »

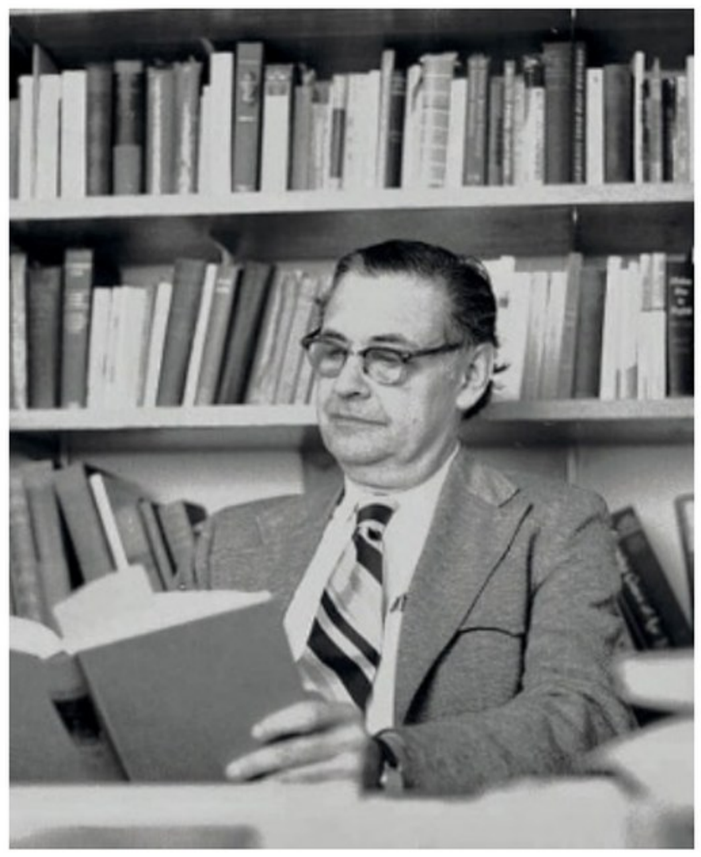
### PARLER À L'OREILLE DU LECTEUR

Un style, une prose, un langage, indissociables des idées. Avec Céline, comme le confirme cet extrait sans doute le plus récent paru à son sujet, il semble impensable de séparer l'artiste de l'homme – et de ce qui fermente dans la tête de cet homme. Dans notre Panthéon littéraire, il fait figure d'hapax: considéré, avec Proust, comme le plus grand écrivain du XX^e^ siècle, son *Voyage au bout de la nuit* (1932) est étudié au lycée quand le projet de réédition de ses pamphlets *(Bagatelles pour un massacre, L'École des cadavres et Les Beaux Draps)* suscite de vives controverses (ce projet étant ajourné depuis plusieurs années). Comment un auteur connu pour avoir écrit les pages parmi les plus condamnables de notre histoire a-t-il pu accéder au rang de classique, de génie – monstrueux certes mais génie quand même ?

Céline s'est souvent défendu de faire passer des idées dans ses textes. « *J'envoie pas de messages au monde !... moi ! non, Monsieur ! j'encombre pas l'Éther de mes pensées ! Moi ! non, Monsieur !* », s'exclame-t-il dans ses *Entretiens avec le Professeur Y*, « *interviouve* » imaginaire parue en 1955 dans laquelle il évoque avec fougue son style d'écriture. Une même profession de foi apparaissait déjà en 1947 dans une lettre à Milton Hindus : « *Le fait que vous me trouviez styliste me fait plaisir – je suis cela avant tout – point penseur nom de Dieu !* »

> « DEBOUT, QU'ELLE ÉTAIT LA VIE ; LA VOICI COUCHÉE, NI MORTE NI PLUS TOUT À FAIT VIVANTE... HORIZONTALE NOTRE PÂTE... ENTRE LES BRANCHES DE L'ÉTAU, MAINTENUE, SOUMISE À NOTRE GRÉ... »

Le style avant tout. Un style unique, qui invente une langue et réinvente la langue. Car le français, Céline le maîtrise à la perfection avant de le subvertir, de lui donner cette oralité qui en constitue la caractéristique principale. « *Faire passer le langage parlé en littérature, ce n'est pas la sténographie. Il faut imprimer aux phrases,*



L'écrivain américain Milton Hindus, avec lequel Céline entretenait une correspondance.

*aux périodes une certaine déformation, un artifice tel que lorsque vous lisez le livre il semble que "l'on vous parle" à l'oreille* », poursuit-il dans cette même lettre à Milton Hindus. « *Cela s'obtient par une transposition de chaque mot qui n'est jamais tout à fait celui qu'on attend... une menue surprise...* […] *Pour rendre sur la page l'effet de la vie parlée, spontanée, il faut tordre la langue en tout, rythme, cadence, mots, et c'est une sorte de poésie qui donne le meilleur sortilège – l'impression, l'envoûtement, le dynamisme, et puis il faut aussi choisir son sujet. Tout n'est pas transposable – Il faut des sujets "à vifs".* »

Ces sujets, Céline les puise dans la vie matérielle, une matérialité transposée aux mots qu'il emploie. Travaillant à

THE BRANDEIS ARCHIVES

même la matière, l'écrivain se défend, en moquant ses contemporains, d'utiliser des « *gants blancs* » : les mots sont un matériau dans lequel il faut plonger ses mains nues, et la vie est une « *pâte* » à travailler. « *La vie donc, je la retiens, entre mes deux mains, avec tout ce que je sais d'elle* […]. *Ayant amalgamé tant bien que mal, disons-nous, hommes, bêtes et choses au gré de nos sens, de notre mémoire infirme, modestement,* […] *nous étendons le tout* […]. *Debout, qu'elle était la vie; la voici couchée, ni morte ni plus tout à fait vivante... Horizontale notre pâte... Entre les branches de l'étau, maintenue, soumise à notre gré...* […] *C'est le moment bien pénible en vérité... la voici torturée par le travers et par le large, cette drôle de chose, presque jusqu'à ce qu'elle en craque... Pas tout à fait. Ça crie forcément... Ça hurle... Ça geint... Ça essaie de se dégager... On a du mal... Faut pas se laisser attendrir... Ça vous parle alors un drôle de langage d'écorché...* »

## L'EXPRESSION DU GRAND FRACAS DU MONDE

Cette vision de l'écriture est intimement liée à deux éléments biographiques : médecin, Céline est au contact des corps, de la maladie et de la périssabilité de l'homme. Ses exégètes considèrent souvent sa thèse de doctorat, consacrée au médecin obstétricien hongrois Ignace Philippe Semmelweis (connu pour avoir œuvré en faveur du lavage des mains dans le milieu médical), comme son premier grand texte littéraire. De son voyage au Cameroun en 1916 au décès de l'une de ses patientes à la suite d'un avortement, Céline sait tout de la chair, et la connaît d'autant mieux qu'il a vécu la grande boucherie de la Première Guerre mondiale. Son esthétique est indissociable de cette expérience traumatisante, fondatrice de son génie littéraire. À travers les mots, Céline entend exprimer le grand fracas du monde comme l'intériorité des corps, dans un « *style rendu émotif* » au cœur de son art poétique. « *Je suis bien l'émotion avec les mots, je ne lui laisse pas le temps de s'habiller en phrases... Je la saisis toute crue, ou plutôt toute poétique – car le fond de l'Homme malgré tout est poésie.* » (lettre à Milton Hindus, 15 avril 1947)

De sa plume, Céline veut restituer l'émotion de la langue parlée. Ainsi use-t-il des points de suspension et de l'argot, d'un langage à tonalité populaire, mais non du langage populaire qu'on l'accusera souvent (à l'instar du personnage de Despentes cité en début d'article) d'avoir imité pour se sentir de l'autre côté de la barrière – alors qu'il est issu de la petite bourgeoisie, et intégré aux cercles littéraires après la parution du *Voyage au bout de la nuit*. Le refus du jury Goncourt de lui accorder leur prix, comme le relatif échec commercial de *Mort à crédit* (1936), fonde une relation conflictuelle avec le lectorat, auquel Céline reproche son goût pour l'inauthentique, pour des auteurs médiocres et leur langue académique momifiée. Se démarquant des conventions littéraires de son époque, il entend traduire le plus fidèlement possible la charge émotive que la vie dépose en chacun de nous, et embarquer de force son lecteur (comme l'illustre la métaphore du métro présente dans ses *Entretiens avec le Professeur Y*) dans une « *rame émotive* » lancée à toute allure. Par les mots, Céline veut botter le cul de ses lecteurs, quitte à verser dans une forme d'autocaricature qu'illustrent certains de ses derniers textes, parmi lesquels *Féerie pour une autre fois* (1952), *Normance* (1954) ou *D'un château l'autre* (1957), décousus dans leur intrigue et perclus d'onomatopées les rendant quasiment illisibles.

En s'adressant à l'émotivité du lecteur, en plaçant ce dernier au premier rang de la vérité toute crue, les livres de Céline en perdent parfois la raison. Mais peu d'autres textes proposent une confrontation aussi radicale avec un monde dépouillé des apparats dont la langue le revêt trop souvent, avec cette absurdité constitutive, pour l'écrivain, de la vie même. Malgré son pessimisme noir, c'est cette expérience de lecture intimement liée au style qui rend Céline incontournable. ■ **Laëtitia Favro**

**Louis-Ferdinand Céline, le 7 décembre 1932, jour de l'attribution du prix Renaudot à *Voyage au bout de la nuit*.**

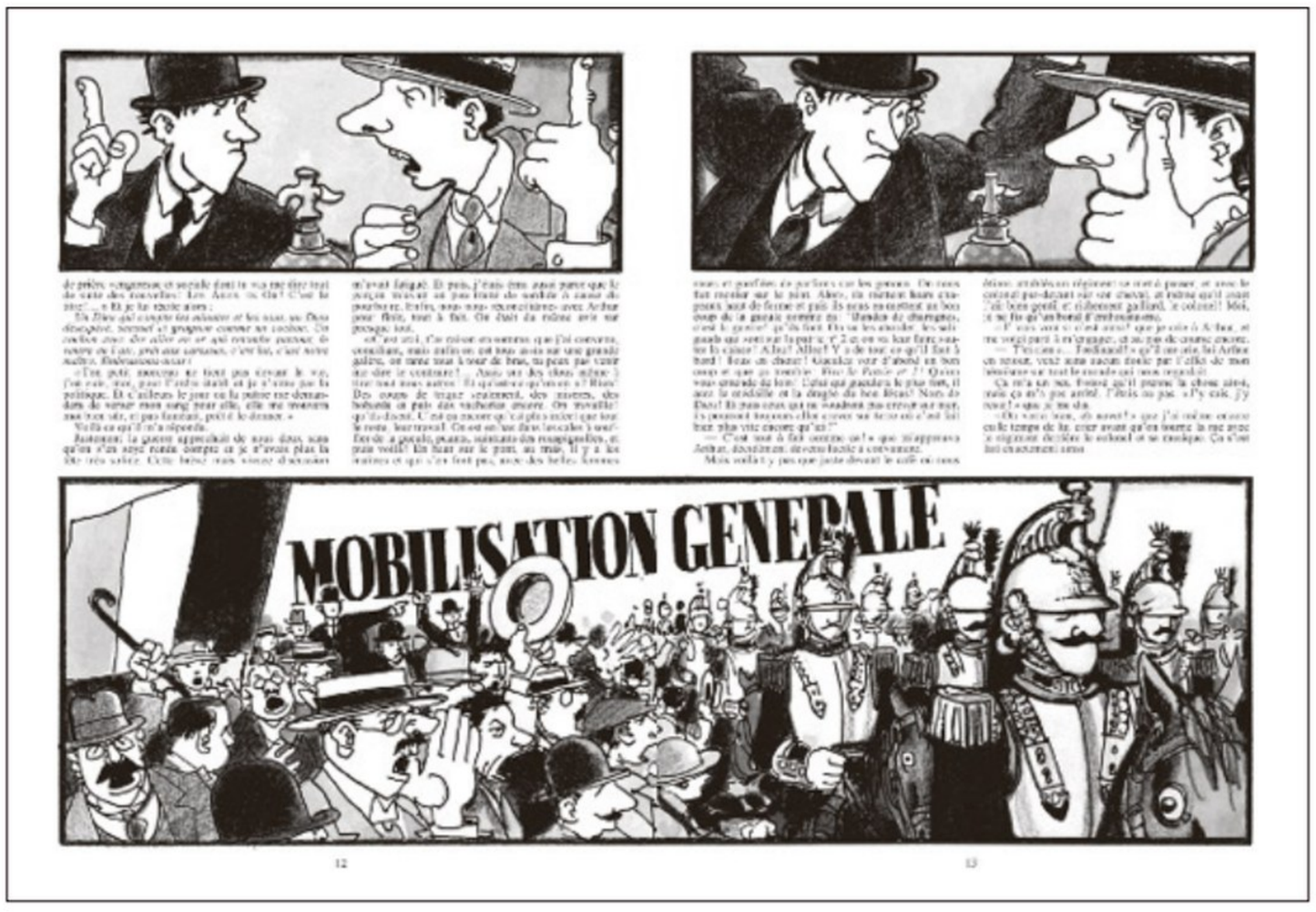
RENÉ DAZY. ALL RIGHTS RESERVED 2022/BRIDGEMAN IMAGES

## Le langage de la vérité

# UNE ANTHROPOLOGIE DU BOUT DE LA NUIT

**Le dégoût que Céline manifeste pour les êtres humains est d'abord lié aux beaux discours mensongers avec lesquels ils s'intoxiquent. Pour dire leur vérité, il faut donc une langue nouvelle, qui s'appuie sur la matière pour moquer férocement nos aspirations à l'idéal….**

Lorsque le dessinateur Tardi illustre les romans de Céline, il ne donne pas des visages à leurs personnages, mais des trognes. À raison : comme naguère les Indiens jivaros, Louis-Ferdinand Céline aimait à réduire les têtes pour laisser apparaître, sur le visage de l'homme, la grimace du monstre, en laquelle il voit sa vérité profonde. « *Je m'intéresse peu aux hommes à leur opinion et même pas du tout… c'est leur trognon qui m'intéresse, pas ce qu'ils disent mais ce qu'ils sont… la chose – l'homme en soi… presque toujours le contraire de ce qu'ils racontent. C'est là que je trouve ma musique… dans les êtres… mais malgré eux et pas dans l'angle qu'ils me présentent – Je les viole… en toute gentillesse bien sûr mais sans pitié…* » En somme, découvrir la vérité sur l'homme impose de dépasser la langue ordinaire et ses images convenues (« *ce qu'ils racontent* »). À cette fin, Céline emploie toute une série de procédés qui lui sont propres.




**En 1988, Tardi mettait en images *Voyage au bout de la nuit* dans une bande dessinée aux éditions Futuropolis.**

### LES MENSONGES DE L'IDÉAL

Le plus évident tient à sa façon de collisionner, dans des formules foudroyantes, les mensonges de l'idéal et la vérité de la matière. L'entreprise commence dès les premières pages du *Voyage*, où le pauvre Bardamu, plongé dans la Première Guerre mondiale, dénonce le hideux hiatus entre la réalité atroce des combats, qui lui parvient par tous ses sens, et la « *poésie héroïque* » dont on farcit les oreilles des soldats pour les enjoindre à la bravoure. « *Être brave avec son corps ? Demandez alors à l'asticot aussi d'être brave, il est rose et pâle et mou, tout comme nous.* » À la bravoure, Céline préfère la lâcheté parce qu'elle est réflexe de préservation venu de la chair, qui elle ne peut pas se mentir. C'est pourquoi « […] *vivent les fous et les lâches. Ou plutôt survivent les fous et les lâches* […]. *Il n'y a que la vie qui compte* ». En brandissant la vérité de la matière contre les mensonges de l'idéal, Céline dénonce le renversement des valeurs naturelles opéré dans les « *beaux discours* » dont on use pour envoyer les hommes se faire tuer. D'ailleurs, le procédé fonctionne si bien que Céline l'applique à toutes les belles notions. La postérité ? « *Un discours aux asticots.* » Les rapports humains ? Un dialogue de sourds (« *les gens n'ont rien à se dire, ils ne se parlent que de leurs peines à eux chacun, c'est entendu* »), ou une pantomime de soumission (« *Le rôle du paillasson admiratif est à peu près le seul dans lequel on se tolère d'humain à humain avec quelque plaisir* »).

Faut-il voir pour autant Céline comme un pur matérialiste – un « *nihiliste médical* », disait Walter Benjamin – ne reconnaissant en l'homme qu'un tas de « *viande* » (le mot est abondamment employé dans le *Voyage*) qui goberait tous les mensonges susceptibles de l'entretenir dans l'illusion qu'il ne se limite pas à cela ? Pas exactement : certains aphorismes céliniens disent la nature duelle, métaphysique et matérielle, de l'homme – mais ils s'appuient aussi sur la matière pour moquer nos prétentions à l'absolu.

VOYAGE AU BOUT DE LA NUIT, TARDI © FUTUROPOLIS, 2006

*« Les hommes ça les rend méditatifs de se sentir devant l'eau qui passe. Ils urinent avec un sentiment d'éternité, comme des marins. »* La vérité célinienne sur l'homme est peut-être là, entre la trivialité de l'action d'uriner, et les pensées élevées qu'elle inspire pourvu qu'un fleuve ou une mer se trouvent à portée, et dans le rire que cet écart suscite… Le même motif se retrouve dans le célèbre *« L'amour, c'est l'infini mis à la portée des caniches, et j'ai ma dignité, moi. »*

Cet aphorisme repose aussi sur un autre procédé célinien, qui contribue à l'esthétique carnavalesque du *Voyage*: les comparaisons unissant l'homme à l'animal, souvent au détriment du premier – ce qui leur donne un effet comique. Ainsi, quand Bardamu rentre de la guerre, *« Elle était heureuse de me retrouver, ma mère, et pleurnichait comme une chienne à laquelle on a rendu enfin son petit. Elle croyait aussi sans doute m'aider beaucoup en m'embrassant, mais elle demeurait cependant inférieure à la chienne parce qu'elle croyait aux mots elle qu'on lui disait pour m'enlever. La chienne au moins ne croit que ce qu'elle sent. »* Là encore, il s'agit de nous ouvrir les yeux: que vaut l'amour des mères humaines quand il suffit de mots pour leur faire oublier de protéger leurs enfants? À l'inverse, la bête privée de langage ne se paye pas d'illusion. C'est pourquoi, estime Céline, nous gagnerions à nous interroger sur l'absurdité nue de l'existence animale: on peut y voir l'absurdité de la nôtre, déshabillée de ses mensonges. Encore faut-il être capable d'attention aux bêtes: *« Des vagues incessantes d'êtres inutiles viennent du fond des âges mourir tout le temps devant nous, et cependant on reste là, à espérer des choses… Même pas bon à penser la mort qu'on est. »*

## « AVEC DU VRAI SUBLIME DEDANS »

Et pourtant, la bonté existe, et Bardamu la croise plusieurs fois. En prenant soin de trouver des formulations inédites pour témoigner de sa sidération, tant cette bonté contrevient à sa vision générale. Et en l'appelant *« cœur »* – comme si elle sourdait de la matière organique plutôt que de la pensée: « […] *il me dépassait tellement par le cœur que j'en devins tout rouge… »*, dit Bardamu à propos d'Alcide, colon qui se tue au travail pour financer la scolarité d'une nièce orpheline qu'il ne voit jamais. Une tournure proche est employée pour Molly, la prostituée américaine qui subventionne Bardamu lors de son séjour à Détroit: *« Un cœur infini vraiment, avec du vrai sublime dedans, qui peut se transformer en pognon, pas en chiqué comme le mien et tant d'autres. »* Notons le bégaiement « vrai/vraiment » qui dit l'étonnement devant un fait incroyable et pourtant authentique. Et ajoutons que, là encore, Céline joint le matériel et l'élevé, mais pas aux dépens de celui-ci: dans les deux cas, la matière *(« le pognon »)* prouve la réalité de l'amour, qui peut donc pousser l'homme à dépasser sa nature fondamentalement égoïste: *« Après tout quand l'égoïsme nous relâche un peu, quand le temps d'en finir est venu, en fait de souvenir on ne garde au cœur, que celui des femmes qui aimaient vraiment un peu les hommes, pas seulement un seul, même si c'était vous, mais tous. »*

Cette citation ouvre sur une des catégories humaines que Céline épargne: les femmes généreuses de leurs charmes, qu'il décrit en termes culinaires ou sportifs, donc toujours rattachés à la « viande ». Telle Molly, dépeinte comme *« un festin de désir »*, ou telle la malheureuse jeune patiente, qui se meurt des suites d'un avortement clandestin: *« Une belle athlète pour le plaisir. Pas de mal à ça. »* Là encore, l'usage d'un lexique trivial n'a rien d'innocent: le don que font ces femmes aux hommes est réel, puisqu'il enchante leurs sens. Rien de plus concret qu'une partie de jambes en l'air…

## LE PETIT D'HOMME ÉPARGNÉ

Autre catégorie épargnée par la misanthropie célinienne: les enfants. Comme le petit Bébert: *« Sur sa face livide dansotait cet infini petit sourire d'affection pure que je n'ai jamais pu oublier. Une gaieté pour l'univers. »* Là encore, la matière *(« face livide »)* rencontre l'idéal *(« affection pure »)*, mais le résultat est très différent: Céline montre en l'enfant un homme que les adultes n'ont pas encore farci de mensonges, comme les parents de Bardamu l'ont fait avec leur fils *(« Elle n'en ratait jamais une ma mère pour essayer de me faire croire que le monde était bénin et qu'elle avait bien fait de me concevoir. »)*. Cependant, le pauvre Bébert ne perd rien pour attendre, puisque *« Peu d'êtres en ont encore un petit peu après les vingt ans passés de cette affection facile, celle des bêtes »*. La fin de la phrase nous guérit des illusions convenues qu'aurait pu susciter la phrase précédente. *« L'affection pure »* était une *« affection facile »*, car le petit Bébert n'est pas un ange de pureté: simplement un être qui, par son âge, se rapproche de l'animalité. C'est pourquoi il vaut beaucoup mieux qu'un homme. ■

**Alexis Brocas**

## D'UNE VIE À L'ŒUVRE

Il existe deux biographies de Céline: une biographie classique, composée de dates, et une biographie littéraire, somme des passages personnels inscrits dans ses romans. Croisons les deux! *« Je suis né en mai, c'est moi le printemps »*, blague Céline dans *Mort à crédit*: exact, Louis-Ferdinand Destouches naît le 27 mai 1894 à Courbevoie. Suit une enfance sous *« une cloche à gaz »* – le passage Choiseul, où sa mère tient une boutique de *« Modes, fleurs et plumes »*. Comme il le romance dans le *Voyage*, il s'engage volontairement dans l'armée (en 1912), et il est bien blessé lors de la guerre de 14 *(« j'ai attrapé la guerre dans ma tête »)*. Démobilisé, il suit des études de médecine *(« elle est bien défendue, la science, je vous le dis »)* et, une fois diplômé, travaille pour la fondation Rockefeller (qui l'envoie entre autres en Afrique) avant d'exercer en banlieue *(« Faudrait pas penser dans ces endroits-là »)*. Il publie *Voyage au bout de la nuit* en 1932: ce n'est pas *« le Goncourt dans un fauteuil »*, mais le prix Renaudot, et un succès flamboyant. Suit *Mort à crédit* (1936). Puis vient le temps des pamphlets antisémites… Compromis dans la collaboration (son degré d'implication fait encore débat), Céline fuit la France après le débarquement, et se retrouve au Danemark, où il est incarcéré. Il sera effectivement condamné pour collaboration en 1950. De retour en France, il rédige sa trilogie. Il meurt dans sa maison de Meudon le 1er juillet 1961. *« Alors ce sera fini et je serai bien content. »*

**A.B.**

## Le docteur Destouches

# ANATOMISTE DU RÉEL

**La guerre et la maladie, « *ces deux infinis du cauchemar* », sont les points de repère d'un homme exposé tout jeune à la connaissance par les gouffres. Où le médecin Destouches et l'écrivain Céline se retrouvent pour mieux disséquer la vie, et son corollaire, la mort.**

Comme l'explique l'écrivain, « *il existe pour le pauvre en ce monde deux grandes manières de crever, soit par l'indifférence absolue de vos semblables en temps de paix, ou par la passion homicide des mêmes la guerre venue* ». La paix est une parenthèse pleine de souffrances et de malheurs entre deux boucheries, c'est en d'autres mots une guerre plus sournoise car sans éclats d'armes mais pleine de larmes. Céline devint médecin par amour pour la fille du directeur de l'école de médecine de Rennes. Plus tard, l'écrivain fournit une autre version, plus prosaïque : « *J'étais soigneur de tempérament, je le suis. J'ai la vocation pour faire une chose de médical. Ça me faisait plaisir de guérir un rhume de cerveau, de soigner une varicocèle, de m'amuser avec une rougeole.* » Très romanesque plaidoyer *pro domo* en faveur d'Ignace Philippe Semmelweis, grand obstétricien austro-hongrois incompris en son temps au point de devenir paranoïaque et violent, sa thèse de médecine est un premier trait d'union entre ces deux mondes qui l'occuperont sa vie durant : la médecine et l'écriture.

Mais si l'on veut bien saisir le rapport de Céline à la discipline, il faut commencer par en explorer l'avers, la maladie, et en particulier plonger la tête la première dans l'époustouflant passage de *Mort à crédit* peignant le petit Ferdinand alité en proie à des hallucinations de haute voltige. Cela nous vaut d'extraordinaires pages de délire qui, par endroits, atteignent les sommets de la *Divine Comédie* et de *Don Quichotte*.

Carte d'identité du docteur Destouches.

Le médecin austro-hongrois Semmelweis (1815-1865) auquel Céline consacra sa thèse.

### SOUS LE SCALPEL DE SA PLUME

Nous sommes au plus près de la folie fiévreuse, de ses convulsions brûlantes, de ses maelstroms oniriques et cauchemardesques, de ses montagnes russes exténuantes à tel point que, enchaîné à ces pages qui l'aspirent littéralement, le lecteur en sort groggy, bouillonnant et comme exalté. Cet exemple est éloquent quant au projet littéraire du docteur Destouches : disséquer, ausculter la langue française comme l'étudiant qu'il fut et le médecin qu'il est alors.

Le style, ce fameux style qui lui importait plus que tout, c'est l'humeur de l'homme au sens médical, sa bile noire, ces mots éructés comme des éruptions cutanées de furoncles. Le bon docteur Jekyll-Destouches, le soir venu, se mue en infâme Mr Hyde, hachant menu sous le scalpel de sa plume, les différentes manifestations de la vie humaine sans faire de quartier. Céline rédige des romans qui sont autant de rapports d'autopsie. Rien chez lui de l'écriture comme prose fabriquée de rentier des lettres, mais bien plutôt le combat d'un médecin pour qui le seul sujet qui vaille, c'est la vie et son corollaire absurde, la mort, une matière médicale avec laquelle il n'aura jamais cessé de frayer. Si Céline affirmait avoir appris à la guerre « *tous les bruits de la terre et des hommes* », il découvrit dans sa « *grosse tête* » au dispensaire de Clichy et ailleurs, tous les cris de ceux qui se débattent comme ils peuvent, entre souffrance, rémission et abandon. Des âmes simples auxquelles ce polygraphe compulsif a redonné chair en faisant naître le langage de l'intimité absolue, très loin du survol de la douleur si commun aux écrivains familiers d'un emploi trop abstrait des mots. Ce que ce forçat de l'écriture voyait, non sans raison, comme « *le refuge de tous les fainéants* ». ■

**Fabrice Gaignault**

WIKIPEDIA/DR

DR

**Céline (deuxième à droite), à l'hôpital du Val-de-Grâce, en 1914.**

## Sur les champs de bataille

# LA CONDITION INHUMAINE

**Refusant l'héroïsme et les visions de bravoures édifiantes, Céline voit dans la guerre l'absurdité de l'existence humaine poussée à son paroxysme.**

*Guerre,* le titre sans afféterie, aussi direct qu'une balle, dit tout, ou presque, de l'une des obsessions majeures de Louis-Ferdinand Céline, celui-là même déclarant : « *J'ai attrapé la guerre dans ma tête, elle est enfermée dans ma tête.* » Pour ne plus en sortir, serait-on tenté d'ajouter. Du *Voyage au bout de la nuit* à *Casse-Pipe* ou *D'un château l'autre,* c'est toujours la guerre, sous des formes diverses, qui mène la danse.

Prenons justement *Guerre* : qu'y voit-on au début ? Qu'y ressent-on jusque dans ses plus infâmes puanteurs ? Un grouillement d'insectes en pantalons garance, morts ou tout comme, pourrissant dans la glaise, chairs éventrées, tremblants, membres disloqués, moignons sanguinolents. Céline se mue en Jérôme Bosch des charniers hideux criblés de shrapnels.

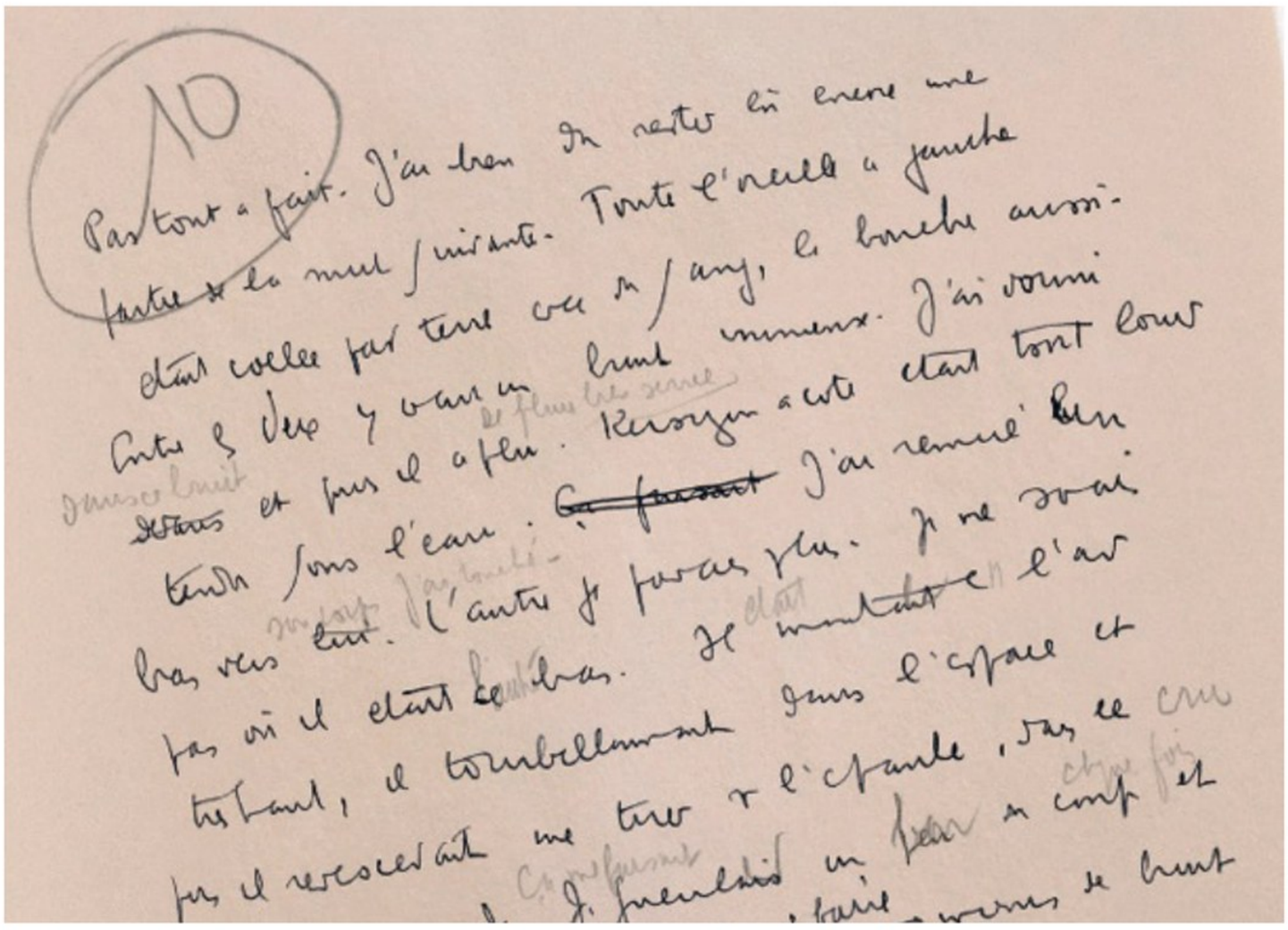
### SANS LIMITE ET SANS PUDEUR

« *Ces petits morceaux d'horreur* » que l'on retrouve dans plusieurs de ses livres disent moins l'état du champ de bataille, la dénonciation implacable du scandale de l'inutile mort en masse telle que nous l'ont transmise avec talent Barbusse, Genevoix, Remarque et d'autres encore, que la collusion évidente avec la vie pacifique. En d'autres termes, chez Céline, la guerre est la continuation de l'absurdité de l'existence par d'autres moyens. De ce point de vue, il est possible d'interpréter ce grand déballage d'obscénités sanglantes, ces scènes de tranchées que l'on jurerait peintes avec jubilation par un équarrisseur en chef échappé de *Massacre à la tronçonneuse,* comme un objet désirable (« *c'était même plus du malheur qu'on pouvait appeler ça, c'était drôle* »). La guerre sans limite et sans pudeur dans le registre de la monstruosité est la pièce à conviction appelée de tous ses vœux, au plus profond de lui-même, parce que seule habilitée à étayer ses intuitions, qui seront bientôt certitudes : l'enfer, ce n'est pas les autres, comme l'affirmait « *l'agité du bocal* » (c'est ainsi qu'il surnommait Sartre), mais chacun d'entre nous, et cette Terre elle-même, invivable en temps de paix ou de conflits, peu importe au fond. Elle n'est que l'illustration paroxystique de ce qui agite chacun d'entre nous, un conflit incessant, mauvais, cruel, envers soi-même et les autres.

### MONTRER L'INANITÉ DE L'EXISTENCE

L'homme célinien se nourrit de la haine comme d'un plasma salvateur pour avancer, et paradoxalement, s'élever. « *Le goût profond de l'homme,* souligne Céline dans une interview donnée en juin 1959, *c'est la mise à mort douloureuse, c'est la vivisection sous ses yeux, voilà ce qu'il veut voir.* » Aussi est-il vain et même erroné de considérer ses écrits de guerre comme une dénonciation accablée de type engagé pacifiste. Cela va bien au-delà, et c'est en réalité tout l'inverse : l'écrivain appelle de ses vœux l'horreur afin de montrer l'inanité de l'homme, l'utilité relative de la vie, cette vaste rigolade, ce stand de rires qu'est au bout du compte tout ce pour quoi nous croyons nous élever en risquant notre peau.

Céline n'a rien du barde convaincu de sa mission divine, convoquant l'abîme face aux éléments déchaînés pour s'y mesurer et les dompter. Chez ce gouailleur atrabilaire, c'est même tout le contraire : l'écrivain mué en médecin légiste se délecte de la dissection érigée en méthode littéraire et stylistique, comme si, guerre ou pas, il s'agissait pour le docteur Destouches de dépiauter la blague infinie de l'existence. Un rapport d'autopsie au débit de mitraillettes-points de suspension, comme autant de balles faisant mouche chez des générations de lecteurs. La guerre ? Ça avait débuté comme ça et il n'y avait pas de raison que ça s'arrête. Ici, en terre de paix, et là-bas, en terre d'Ukraine ou d'ailleurs. Hier, aujourd'hui, et demain. ■ **F. G.**



**Les feuillets ci-contre, récemment retrouvés, ont révélé un roman inédit de Céline, *Guerre,* rédigé en 1934. Ils donnent à voir une écriture assurée mais parfois difficile à lire, à l'encre, avec des corrections et des ratures esquissées au crayon à papier.**

## Graphologie

# CE QUE RÉVÈLE *l'écriture* DE CÉLINE

**Reliés par des pinces à linges, parfois proches de l'illisible, les manuscrits de l'auteur fascinent. Que nous disent-ils de son caractère?**

**Par Sylvie Chermet-Carroy***

D'un document à l'autre, l'écriture manuscrite de Céline diffère de façon significative. Elle prend des formes inattendues comme s'il s'agissait d'une autre personnalité. Pour les graphologues, c'est une écriture protéiforme. Elle est à l'image de Protée, dieu de la Mer dans la mythologie grecque, qui avait le don de prophétie et changeait de forme quand on l'approchait: animal effrayant, arbre, eau, toujours insaisissable et fuyant tout en gardant un immense pouvoir. Cette dissonance de l'écriture est à la frontière des états schizoïdes, ce qui ne nuit pas à la créativité – au contraire. Dans ce graphisme, les simplifications originales, l'investissement dans la zone supérieure mettent en relief une créativité intellectuelle incessante et peut-être épuisante car la force du trait est faible et surtout instable. Dans certains documents, le non-écrit est plus important que le texte, qui semble flotter. L'inconscient est puissant et le mental déconnecté du concret. Ce dernier est méprisé ou méconnu, ce qui peut engendrer des peurs, notamment au niveau du corps et de l'argent. Céline avait l'angoisse de devenir pauvre.

### CARENCE RELATIONNELLE ET EXALTATION INTELLECTUELLE

Une pagination souvent très personnelle, les accents supprimés ou encore le corps des lettres déformé montrent que Céline ne suit que les règles qu'il s'impose. La *persona* est absente. Dans la psychologie jungienne, c'est la fonction psychique plus ou moins consciente qui permet à chacun de s'adapter à l'autre et aux autres, d'engendrer un compromis entre le moi et le monde. Ce rejet peut donner libre cours à tous les comportements sans crainte du jugement d'autrui.

Le graphisme instable et souvent informe, la zone médiane malmenée mettent en évidence un manque, une partie de soi-même qui demeure étrangère, non investie et secrète. Le domaine de la sensation et du sentiment reste dans l'ombre, cette part de l'inconscient qui peut être source de pulsions incontrôlées et aussi de dépression. Dans la page manuscrite (ci-contre), la chute des mots (« *immense* », ligne 4) est ainsi suivie d'envolées qui décollent de la ligne (« *gauche* », ligne 2), signe d'emballement ou d'utopie.

Donner et recevoir est pour Céline un domaine inconnu. La carence relationnelle est compensée par une exaltation intellectuelle qui n'assure pas la sécurité intérieure. Le moi ne trouve pas sa place et s'identifie à la pensée. Celle-ci est d'autant plus forte qu'elle se construit sur un manque ou sur des frustrations. L'auteur est comme étranger à lui-même sur ce plan. Quand Louis Pauwels lui demande de se définir, Céline répond: « *Je travaille et les autres foutent rien.* » Lucette Destouches, qui a partagé sa vie, disait: « *Il était lointain, il n'était pas là.* » ■

* Sylvie Chermet-Carroy est graphologue, autrice de *Interpréter les lettres et les chiffres dans l'écriture* (Exergue, 2014) et de *La Graphologie. Caractère, personnalité, comportement* (Guy Trédaniel, 2000).

EDITIONS GALLIMARD 2022

Entretien

# « LA FRANCE NE PEUT PLUS COMPRENDRE RABELAIS »

**Extrait non expurgé d'un entretien de 1958, dans lequel Céline, invité à évoquer l'auteur de *Pantagruel*, raille la préciosité qui domine depuis dans la littérature française.**

François Rabelais (1483-1559).

PALAIS DE VERSAILLES/WIKIPEDIA

« Avec Rabelais, on parle toujours de ce qu'il faut pas. Vous savez, on dit, on répète, et partout et partout : "C'est le père des lettres françaises." Et puis il y a de l'enthousiasme, des éloges. Ça va de Victor Hugo à… à… À qui ? À Balzac, à Malherbe. Le père des lettres françaises, ah là là ! C'est pas si simple. En vérité, Rabelais, il a raté son coup, il a pas réussi. Ce qu'il voulait faire, c'est un langage pour tout le monde, un vrai, il voulait démocratiser la langue. Une vraie bataille… La Sorbonne, il était contre, les docteurs et tout ça… Tout ce qui était reçu et établi, le roi, l'Église, le style, il était contre. Non, c'est pas lui qui a gagné, réussi. C'est Amyot, le traducteur de Plutarque : il a eu beaucoup plus de succès que Rabelais. C'est sur lui, sur sa langue, qu'on vit encore aujourd'hui. Rabelais avait voulu faire passer la langue parlée dans la langue écrite, un échec. Tandis qu'Amyot, les gens maintenant veulent toujours et encore de l'Amyot, du style académique, duhamélien. Ça, c'est écrire de la merde : du langage figé. […] Rabelais a vraiment voulu une langue extraordinaire et riche. Mais les autres, tous, ils l'ont émasculée cette langue, pour la rendre duhamélienne, giralducienne et mauriacienne. Ainsi, aujourd'hui, écrire bien, c'est écrire comme Amyot, mais ça, c'est jamais qu'une langue de traduction. […] Rabelais, oui, il a échoué, et Amyot a gagné. La postérité d'Amyot, c'est tout Gallimard, tous ces petits romans émasculés. Des milliers par an. Mais, des romans comme ça, moi, j'en chie un à l'heure. […] "Ah ! c'est rabelaisien", qu'on dit parfois. Ça veut dire, hein, attention, c'est pas délicat, ce truc-là… Ça manque de correction… Délicat, délicat… Et le nom d'un de nos plus grands écrivains a ainsi servi à façonner un adjectif diffamatoire. Monstrueux ! Or c'était un type très fort Rabelais, écrivain, médecin, juriste, évêque. Il a eu des emmerdements, le pauvre, même de son vivant, il passait son temps à essayer de ne pas être brûlé. Non, la France peut plus comprendre Rabelais : elle est devenue précieuse. Ce qui est terrible à penser, c'est que ça aurait pu être le contraire. La langue de Rabelais aurait pu devenir la langue française. Mais il n'y a plus que des larbins : ils sentent le maître et veulent parler comme lui. Vive l'anglais, la retenue plate !

Voilà ce que je voulais vous dire. Le reste (imagination, pouvoir de création, comique, etc.), ça ne m'intéresse pas. La langue, rien que la langue, voilà l'important. Le reste, tout ce qu'on peut dire d'autre, ça traîne partout. […] Si vous en voulez plus, allez demander à d'autres, à tous ces grands écrivains qui, eux, doivent avoir "des idées sur Rabelais". Ah ! J'en connais… Montherlant, tiens, il se prendra la tête entre les mains… Les gars à message, quoi… Il vous dira avec sérieux sûrement quelque chose comme : "Moi, j'ai consacré tant d'années à Rabelais." Mauriac aussi, il doit avoir des idées sur Rabelais : "Rabelais, ah ! quel prodigieux inventeur de mots !", qu'il vous dira. » ■

**Propos recueillis par Guy Bechtel et Robert Poulet**

## *Voyage* en version anglaise

# LES TRADUCTEURS DE L'EXTRÊME

**Transposer Céline dans une autre langue est une gageure – surtout si on est pudibond. La première traduction en anglais de *Voyage au bout de la nuit* en témoigne.**

« *Je reçus ainsi tout près du derrière de Lola le message d'un nouveau monde* », écrit le narrateur de *Voyage au bout de la nuit* qui devient, à cause de son amie américaine, « *tout curieux des États-Unis* » et passera quelques mois dans le pays de Lola. Quant à Céline, il effectua une mission en Amérique du Nord en 1925 comme médecin hygiéniste avant de vivre une liaison avec une Californienne, Elizabeth Craig, à qui est dédié le livre et pour qui il fit un second voyage, en 1934. L'intérêt de l'écrivain pour les États-Unis était mutuel : ses deux premiers romans y ont été publiés deux ans après leur sortie en France. À l'exception des trois pamphlets antisémites, la totalité de son œuvre y est maintenant disponible.

Céline offre un défi à ses traducteurs, notamment à cause de ses nombreuses innovations stylistiques, difficiles à rendre dans une autre langue, des différents niveaux de vocabulaire qu'il utilise, lesquels n'ont pas toujours d'équivalents exacts, et du rythme de son écriture, qu'il appelait sa « *petite musique* ». C'est d'ailleurs sur ce dernier point que porte ce conseil donné par l'auteur au premier traducteur du *Voyage* en anglais, le Britannique John Marks : « *Tâchez de vous porter dans le rythme toujours dansant du texte.* » Le conseil a été ignoré, et l'Américain Ralph Manheim jugea bon, plusieurs décennies plus tard, de retraduire les deux premiers romans de l'écrivain.

MAIS SI LA TRADUCTION DU *VOYAGE* DE RALPH MANHEIM N'EST PAS IDÉALE, CELLE DE JOHN MARKS DONNE UNE IDÉE TRÈS IMPARFAITE DU STYLE DE CÉLINE

### *HOW DO YOU TRANSLATE* « ROUSPIGNOLLES » ?

Une brève comparaison des deux traductions en anglais du *Voyage* offre un aperçu des difficultés rencontrées par les traducteurs. Le second a dû ainsi corriger maintes fautes du premier, qui s'expliquent souvent par le style particulier de l'ouvrage, mais pas toujours, puisque, par exemple, pour Marks, « *affectations de l'arrière* » signifie « *maladie de l'anus* ». Dans le même registre, lorsque Princhard explique à Bardamu, à propos des pauvres, que Louis XV « *s'en barbouillait le pourtour anal* », Marks pense qu'il veut dire qu'il « *ne se souciait même pas de leur donner un coup de pied au derrière* ».

Manheim a également américanisé le texte, remplaçant l'anglais britannique de Marks par l'américain, plus proche de la langue de Céline. Et surtout, moins délicat que Marks, il a essayé de rendre la multitude d'expressions, parfois crues et souvent drôles, qui confèrent au roman une bonne partie de sa saveur. Ainsi, pour traduire « *suintants des rouspignolles* », transformé en « *transpirant profusément* » chez le Britannique, Manheim utilise « couilles », certes plus banal, mais « rouspignolles » n'a pas d'équivalent anglais. Cela dit, le vocabulaire n'est qu'un aspect, et Manheim a surtout jugé nécessaire de retraduire Céline pour « *donner une idée* » de son style. Cependant, de nombreux éléments faisant l'originalité de l'écriture du *Voyage* ne peuvent pas être rendus en anglais : la suppression du « ne » dans une phrase négative ou l'usage de « ça » pour « cela », de « que » à la place de l'inversion ou de « soye » pour « soit ». Néanmoins, le traducteur américain respecte davantage la syntaxe du texte original, surtout lorsqu'elle comprend de brèves phrases. Ainsi traduit-il « *Malheureux mais libres chevaux !* » par l'équivalent de « *Malheureux, oui, mais libres !* », alors que Marks avait écrit : « *Dans cette affaire ils étaient malheureux mais libres.* »

Mais si la version du *Voyage* de Manheim n'est pas idéale, celle de Marks, qui a été la traduction de référence pendant cinquante ans dans le monde anglphone, donne une idée très imparfaite du style de Céline. C'est donc par sa vision du monde et non par son écriture que ce dernier a influencé tant d'écrivains américains alors qu'il se considérait avant tout comme un « *styliste* » et que fond et forme étaient à ses yeux indissociables… ■ **Pascal Ifri**

***Journey to the End of the Night*, première édition en anglais du *Voyage au bout de la nuit*, traduit par John Marks, paraît en 1934 aux États-Unis.**

COLLECTION PRIVÉE

## Malgré l'inacceptable

# UN INFLUENCEUR DANS LE NOIR

**Frédéric Dard et ses romans sculptés d'argot, Michel Audiard, les néopolars de la Série noire… Revue des écrivains et des genres chez qui Céline a fait le plus d'adeptes.**

Frédéric Dard.

Pour les romanciers apparus après la Seconde Guerre mondiale, le patronyme et les écrits de Céline ont constitué tantôt une influence, tantôt un repoussoir. Une position qui, souvent, se reliait à la réponse intime que chacun fournissait à l'épineux débat sur la possibilité de juger d'une œuvre séparément de son auteur. Cependant, pour un écrivain, il est impossible de ne pas être marqué par la révolution narrative et stylistique de chaque livre consacré à Bardamu, Louis-Ferdinand Céline demeurant un totem malgré l'inacceptable.

### LES TRITUREURS DE LANGUE

En particulier pour ces plumes qui aiment à jouer avec la langue. Le célébrissime dialoguiste et scénariste Michel Audiard a toujours clamé son admiration pour Céline, dont il aura vainement rêvé de porter à l'écran *Voyage au bout de la nuit* et *Mort à crédit*.

Autre sculpteur d'argot, Frédéric Dard, le père de San-Antonio, reconnaissait volontiers: « *Céline, c'est le patron.* […] *Bon gré mal gré, je suis sûrement un enfant de Céline. Je ne parle pas évidemment de ses prises de position politiques, qui étaient les siennes, qui ajoutent d'ailleurs à mon avis à son personnage, qui sont bizarres et qui font partie de cette bizarrerie incommensurable qui était la sienne. Mais Céline m'a fait pour beaucoup.* Mort à crédit *est le chef-d'œuvre tout court de ce siècle* », écrivait-il dans le *DicoDard* (2015). Transgressions et outrances omniprésentes, romans qui déroulent du langage avant même de dérouler une action, jeux sur l'oralité: ces caractéristiques de Dard doivent aussi à son aîné.

### DESCENDANCE POLARDEUSE

Même si tous n'ont pas un rapport aussi ludique à la langue, ils sont plusieurs à avoir opéré dans le même genre que Dard, et à avoir témoigné de leur dette envers Céline. Ce genre est celui du polar et du roman noir qui, dans les années 1950-1960, se distinguaient notamment par une langue nourrie de l'argot des faubourgs, qu'on prêtait alors aux malfrats. Pierre Siniac (1928-2002), qui publiait alors à la Série noire, doit son humour transgressif à Rabelais autant qu'à Céline. On en trouve trace dans *Les Morfalous* (1968) aussi bien que dans *Aime le maudit* (1980), *Les Monte-en-l'air sont là !* (1970), ou dans la série des « Luj Inferman'et la Cloducque ». A.D.G., de son vrai nom Alain Fournier (1947-2004), est, dans cette génération du néopolar de la Série noire, celui qui se rapproche le plus de l'auteur de *Guignol's Band* – son *Cradoque's band* (1972) en est d'ailleurs un pastiche. Si ses romans alternent entre intrigues politico-journalistiques et satires sociales, sa verve doit beaucoup à Céline, ce dont il ne se cachait pas à ses débuts. De plus, A.D.G. évolua rapidement vers l'extrême droite de l'échiquier politique: il fut chroniqueur et journaliste pour *Minute* ou *Rivarol,* et animateur d'une cellule du Front national en Nouvelle-Calédonie dans les années 1980.

Aujourd'hui, de grandes plumes de ce genre admettent une dette envers Céline, comme le font régulièrement Nan Aurousseau et Hugues Pagan dans les festivals et les discussions où on leur demande vers qui va leur préférence. Lors de Quais du polar, en 2022, le second faisait même du *Voyage* un de ses « polars fétiches ». Faire de ce roman-là un polar: voilà qui correspond au trouble Céline. Celui dont l'héritage se retrouve dans un genre qu'il n'a jamais pratiqué. Génie, et styliste influent. ■

**Hubert Artus**

## CENT NUANCES DE NUIT

Si l'ombre domine dans *Voyage au bout de la nuit,* ce n'est pas seulement en raison de la noirceur du propos, mais parce que le roman est parsemé de splendides images nocturnes. La nuit, chez Céline, représente bien des choses, notamment l'atroce lucidité manifestée par son narrateur *(« On s'enfonce, on s'épouvante d'abord dans la nuit, mais on veut comprendre quand même »).* Ou bien simplement l'horreur calaminée des banlieues peuplées d'ivrognes *(« La nuit était chez elle »*, écrit Céline, après avoir décrit une famille en rade dont le père, ivre mort, *« bute d'un trottoir l'autre », « n'en finissant pas d'uriner »).* Les nuits servent aussi à caractériser les lieux. La *« nuit des Flandres »* dévastées par la guerre. L'Afrique où *« La vie ne devient guère tolérable qu'à la tombée de la nuit ».* Ou encore les nuits américaines, et leurs séances de cinéma *(« Alors les rêves montent dans la nuit pour aller s'embraser au mirage de la lumière qui bouge »).* En ce sens, le *Voyage* est bien un roman noir…

**Alexis Brocas**

LOUIS MONIER. ALL RIGHTS RESERVED 2022 / BRIDGEMAN IMAGES

## Nouvelle publication inédite

# COMME UN POISSON DANS LONDRES

**_Londres_, le second roman retrouvé de Céline, nous entraîne parmi les voyous français expatriés dans la capitale britannique pendant la Première Guerre mondiale, et nous offre une vue imprenable sur le stade initial de sa création.**

Après *Guerre*, voilà donc *Londres*, second texte de Louis-Ferdinand Céline transmis au journaliste Jean-Pierre Thibaudat[1] par la famille du résistant Yvon Morandat. Comme le précédent, il ne s'agit pas d'un ensemble préparé par l'auteur en vue d'une publication jamais advenue, mais d'un premier jet corrigé : on y trouve quelques pages dignes du *Voyage*, et pour le reste, une prose inspirée, rapide et pleine de moments de grâce, mais que Céline aurait sans doute largement transformée s'il l'avait retravaillée. La « petite musique » s'entend bien, mais à l'état brut. Cette parution sonne aussi le deuxième round du débat sur la nature de ces textes. Sont-ils des romans indépendants écrits vers 1934 comme le soutiennent les éditions Gallimard, ou proviennent-ils des 80 000 feuillets noircis par Céline avant 1932 pour le *Voyage*, comme le pense le chercheur italien Pierluigi Pellini ? La question reste ouverte : si l'inédit précédent, *Guerre*, aurait pu trouver place dans le *Voyage*, entre la guerre et le départ pour les colonies, *Londres*, qui lui fait suite, ressemble bien davantage à un roman indépendant, par sa tonalité comme par son ampleur (près de 500 pages).

Au bout de *Guerre*, on quittait un Ferdinand blessé devenu un apprenti proxénète de circonstance. Dans *Londres*, on le retrouve à 22 ans avec Angèle *(sa « régulière »)*, Purcell (principal et riche client de celle-ci, qui s'obsédera bientôt pour les masques à gaz), et surtout une compagnie de souteneurs, de héros décorés et de déserteurs alcooliques (fonctions souvent cumulables). Rassemblés dans une pension de la capitale anglaise *« où le brouillard est traître et fait durer les rhumes »*, ils s'adonnent à leurs vices et trafics sous la surveillance de plus en plus resserrée de la police.

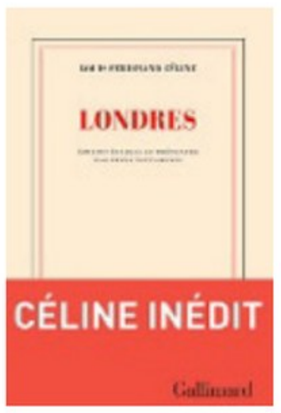
### HUMOUR GAULOIS ET JOYEUSE PORNOGRAPHIE

Surprise : Ferdinand semble comme un poisson dans l'eau parmi prostituées et maquereaux. Autre surprise : on retrouve le mélange d'atrocité, de compassion et d'humour propre à Céline mais c'est le rire qui domine, souvent dans sa version gauloise. Bref, ce Ferdinand-là apparaît très différent du spectateur effaré du *Voyage*. Et de même le monde autour de lui, qui se développe en scènes d'ivrognerie, d'orgie, de sévices, d'hallucinations, de mariage, d'errance, souvent joyeusement pornographiques et toujours pleines d'allant, qu'il y ait mort d'homme ou pas. Ainsi cette virée dans un bar des docks où Bijou, un des affreux de la bande, se lance dans une démonstration de danse qui finit en bagarre au couteau durant laquelle Ferdinand se voit assommé par un fromage de Hollande. Après un trajet en charrette (avec halte auprès d'une prostituée), les compères sont soignés et hébergé par Yugenbitz, médecin juif et sorte de saint homme qui initie Ferdinand à son métier et deviendra, quelques pages plus loin, l'avorteur officiel de ces dames – même s'il n'est pas très doué pour l'opération…

Comme l'écrit Régis Tettamanzi en préface, Londres est un texte que *« tout oppose à l'esprit de notre temps »*. En effet : Céline n'y manifeste pas d'antisémitisme mais fourbit toute de même des aphorismes pour proxénètes *(« Y a un monstre dans chacun de nous, surtout dans chacune »)*, tourne en farce les châtiments corporels que ceux-ci infligent à leurs ouailles… L'ensemble paraît croqué sur le vif, au point qu'un doute pourrait prendre le lecteur, mais non : si les activités de Céline durant ses séjours londoniens sont mal connues, celui-ci n'appartenait pas à la pègre dont il retranscrit les voix. Il a en revanche fréquenté des voyous pour s'informer et des prostituées pour son plaisir. Près de cent ans plus tard, cette publication fait en tout cas le nôtre. ■ **Alexis Brocas**

> UNE PROSE INSPIRÉE, RAPIDE ET PLEINE DE MOMENTS DE GRÂCE, MAIS QUE CÉLINE AURAIT SANS DOUTE LARGEMENT TRANSFORMÉE S'IL L'AVAIT RETRAVAILLÉE

1. Jean-Pierre Thibaudat, *Louis-Ferdinand Céline, le trésor retrouvé*, Allia (à paraître le 20 octobre).




★★★★☆
***LONDRES***
**LOUIS-FERDINAND CÉLINE**
560 P., GALLIMARD, 24 €.
EN LIBRAIRIES LE 13 OCTOBRE.

{BnF | Bibliothèque nationale de France

site Richelieu

# MOLIÈRE

## le jeu du vrai et du faux

Exposition

27 sept. 2022

15 janv. 2023

© Stéphane Lavoué et Christian Lacroix, 2018 – coll. Comédie-Française/ BnF | 2022, délégation à la Communication

MINISTÈRE DE LA CULTURE
*Liberté*
*Égalité*
*Fraternité*

**Galerie Mansart - Galerie Pigott**
5, rue Vivienne, Paris 2e
**bnf.fr** #ExpoMoliereBnF

COMÉDIE FRANÇAISE

Le Monde | LiRE magazine littéraire | arte

**Dix ans après le succès de *Congo*, somme inclassable sur cette ancienne colonie belge, l'historien, archéologue, écrivain et militant politique flamand récidive avec le stupéfiant *Revolusi* consacré à l'Indonésie. Écouter l'autre, lui donner un espace d'expression : voilà ce qui anime ce travailleur touche-à-tout, très organisé et parfaitement zen.**

# David Van Reybrouck
# LE DIVAN DU MONDE

Sur une table en bois, il a disposé symétriquement deux tasses, deux verres, une théière et un petit bol empli de rochers coco. David Van Reybrouck nous attend, avec l'air serein de celui qui est réveillé depuis longtemps. Il est 9 heures du matin à Bruxelles. Une chaude lumière de septembre traverse les grandes fenêtres ouvertes de son atelier situé dans une ancienne bonneterie, non loin de la gare. Elle illumine la silhouette longiligne de l'auteur qui s'élance à travers la vaste pièce en direction des bibliothèques. « *Mes livres sont le résultat d'un travail qui consiste à écouter les gens et lire les ouvrages* », dit-il avec une surprenante humilité.

De retour à table, il propose le tutoiement. « *Nous, les Belges, on tutoie facilement, parfois on tutoie et on vouvoie dans une seule phrase, on peut dire "Papa, peux-tu me passer votre beurre ?"* », explique-t-il, hilare, en exagérant son accent flamand. Plus tôt, David Van Reybrouck – avec une majuscule à « Van », car il n'a pas d'ascendance aristocratique – a fait son yoga, puis a traversé la ville à vélo pour se mettre au travail dans cette pièce dépourvue de connexion Internet par souci de concentration. Une étroite banquette recouverte d'un tissu indien invite à la rêverie, ou à la confidence. Dans ce havre de paix, il a passé un an et demi pour écrire *Congo*.

## ÉCRIRE L'HISTOIRE DES AUTRES

D'un tiroir, il sort une pile impressionnante de carnets. « *Je m'étais promis de faire moins pour* Revolusi, *c'est raté* », confie-t-il en éclatant de rire. Son ouvrage, sous-titré *L'Indonésie et la naissance du monde moderne,* lui a demandé deux ans d'écriture, avec les acteurs et témoins des événements qui ont conduit à l'indépendance de cet immense territoire qui fut une colonie des Pays-Bas de 1800 à la Seconde Guerre mondiale. L'auteur d'une dizaine d'ouvrages littéraires et historiques avoue que *Revolusi* est « *son livre le plus difficile, car il devait raconter des actions simultanées, déployées sur plusieurs continents* ». Comment a-t-il trouvé son chemin dans cette histoire méconnue ? « *On le voit dans mon bureau : tout est rangé, trié, cela me permet d'organiser ma pensée. Dans* Congo *et* Revolusi, *j'ai opté pour une structure chronologique qui permet de mieux comprendre le développement des événements* », ajoute-t-il. Les cartes lui permettent aussi d'affiner son regard. Sur les murs de son bureau, un planisphère représente les 17 000 îles de l'archipel indonésien reléguées dans un tout petit espace en bas à droite : « *Notre cartographie mentale est eurocentrée. J'ai lu récemment que la religion jaïniste repose sur deux principes : la non-violence et la nécessité de voir une chose sous différents angles.* »

Il se rassoit, sert le thé noir et répond à nos questions sur le succès de *Congo,* récompensé par plusieurs prix, dont le Médicis de l'essai et le prix Mahogany. « *La récompense était une œuvre d'art et un après-midi à Paris avec des intellectuels africains,* se souvient-il. *C'était fantastique ! Cela faisait du bien, cette possibilité de dialogue et d'échange, qui devient à l'heure actuelle presque impossible avec la radicalisation des mouvements woke, cette idée qu'on ne peut pas s'inspirer de l'histoire des autres.* » Pour l'écrivain, la question de la légitimité paraît se régler simplement. Ce n'est pas lui qui choisit ses sujets, ce sont eux qui le choisissent. Pour *Revolusi,* tout a commencé en République démocratique du Congo, à Boma. Un vieux monsieur l'approche. Il se présente comme « *un libraire sans librairie* ». De sa boutique ne lui restent que 400 livres donnés par la bibliothèque flamande, l'auteur peut se servir. « *C'était du* brol, *comme on dit en flamand* », se souvient-il. Soit un mélange des genres : des romans sentimentaux, un vieux Dostoïevski et le roman *Max Havelaar* de Multatuli, le pseudonyme de l'écrivain néerlandais Eduard Douwes Dekker, qui dénonce dans ce texte majeur l'injustice économique du système colonial hollandais. Le voilà aimanté.

## UN MILITANT DE LA PREMIÈRE HEURE

« *Mon désir de regarder le monde sous une autre perspective remonte à l'enfance* », commence David Van Reybrouck. Puis il prend une grande inspiration avant d'y replonger. Un village dans la campagne flamande, près de Bruges. Son père, un ingénieur des chemins de fer qui a travaillé au Congo, et sa mère, enseignante, ne vont pas à l'église mais l'élèvent dans un contexte de post-catholicisme progressiste. L'engagement est aussi présent à l'école, où les élèves se répartissent en groupes de travail. Au sein du groupe « Social », le jeune David mène des projets sur le Cameroun, la Bolivie, l'Ouganda. Il a collé le poster *Touche pas à mon pote* au-dessus de son lit. « *J'étais outré par le racisme et l'extrême-droite* ●●●

David Van Reybrouck dans son atelier bruxellois, en septembre 2022.

## FAIRE PARLER LE PASSÉ

**Entre exposé scientifique et reportage à la première personne, l'auteur de *Revolusi* raconte la captivante émancipation d'un *« géant silencieux »*, l'Indonésie.**

Dix ans après *Congo*, prix Médicis de l'essai, David Van Reybrouck raconte une nouvelle histoire de décolonisation, celle de l'Indonésie, l'un des premiers pays à accéder à l'indépendance en 1945, après trois siècles de présence néerlandaise et trois ans d'occupation japonaise. Il applique la même recette, mélange d'érudition livresque et de témoignages recueillis sur place au cours des séjours qu'il effectue entre 2015 et 2019 : un an de présence cumulée en Asie, 185 interviews de survivants ou descendants d'acteurs de l'époque *(« je suis un chaud partisan de l'histoire orale »)* ! Ce travail de titan débouche sur un récit dense, touffu, complet comme une somme universitaire mais vif comme une enquête de journaliste. Il faut parfois s'accrocher mais, comme disent les Néerlandais, « *het leest als een trein* » (« ça se lit comme un train »). Avec *Congo*, *Revolusi* forme un diptyque. La colonisation belge du Congo et la colonisation néerlandaise de l'Indonésie présentent plusieurs points communs, à commencer par la différence de taille entre colonisateur et colonisé – un rapport de 1 à 50 pour les Pays-Bas, 1 à 80 pour la Belgique.

Elles présentent aussi des différences, notamment sur le plan de la mémoire. Là où les Belges ont entrepris une relecture critique de leur histoire coloniale, les Néerlandais ont longtemps gardé de la leur une image positive, au point que la moitié des habitants confesse une vague nostalgie de l'empire… Un état de choses surprenant, découvert par Van Reybrouck lors des conférences sur *Congo* prononcées aux Pays-Bas, et qui l'a poussé à s'emparer du dossier. Dossier d'autant plus captivant à ses yeux que l'Indonésie, quatrième pays le plus peuplé du monde, premier pays musulman, première économie de l'Asie du Sud-Est, véritable *« géant silencieux »*, reste étrangement mal connu du grand public occidental.

**Bernard Quiriny**

★★★★☆

***REVOLUSI (ID.). L'INDONÉSIE ET LA NAISSANCE DU MONDE MODERNE***
**DAVID VAN REYBROUCK**
TRADUIT DU FLAMAND (BELGIQUE) PAR PHILIPPE NOBLE ET ISABELLE ROSSELIN, 628 P., ACTES SUD, 29 €

**Révolutionnaires indonésiens pendant le conflit colonial contre les Hollandais.**

*qui montaient*, se remémore-t-il. *Mon esprit critique a aussi été forgé par les grandes manifestations contre l'installation des armes nucléaires américaines en Belgique, auxquelles j'ai participé à 12 ans.* »

À l'université, il s'oriente vers l'archéologie, fasciné par le passé des sociétés humaines. La psychiatrie le tente, sa mère le décourage – un fils psychologue dans la famille, cela suffit ! Qu'à cela ne tienne, l'étudiant part en stop en Bretagne voir les mégalithes de Carnac. « *L'archéologie me paraissait une petite discipline extrêmement hétéroclite – l'ethnographie y croise la biologie, l'histoire, l'anthropologie et la géographie* », remarque-t-il. Ce locuteur de huit langues, qui connaît aussi le lingala et l'indonésien, a « *toujours eu une curiosité pathologique* », à laquelle il a laissé libre cours en quittant l'université il y a quinze ans maintenant.

### VERTIGE DE LA VIOLENCE

Ce décloisonnement des disciplines s'associe chez l'auteur à une combinaison des genres : des ouvrages comme *Congo* ou *Revolusi* relèvent autant du reportage, où il se met souvent en scène, que de l'essai du document historique. David Van Reybrouck a imposé ce style dès son premier livre, *Le Fléau*, paru en 2008 à une époque où la non-fiction littéraire n'était pas encore à la mode en Europe. Dépasser les frontières érigées entre les champs d'étude lui permet de repérer des dynamiques globales dans la colonisation – « *il n'y a pas que les Pays-Bas qui ont joué un rôle en Indonésie*, rappelle-t-il. *Gandhi, les Philippines, le Japon et la Corée aussi.* »

Pour *Revolusi*, le journaliste a interrogé les acteurs, victimes et bourreaux de cette tragédie qui commence avec la construction d'un fort à Ambon en 1605 pour le commerce des épices. La suite est pavée de violences – massacres, viols, répressions et camps d'internement. « *À un moment, j'ai calculé le nombre de personnes qui meurent de causes non naturelles*, se souvient-il. *J'ai dépassé les 5 millions. J'ai interviewé des gens qui ont vu ou commis des atrocités incroyables. J'en ai eu le vertige.* »

Il ne conçoit pas ses livres comme des tribunaux mais comme des espaces de dialogue. « *C'est important de permettre aux gens de s'exprimer, sans faire de comparaison. J'ai fait presque 200 interviews pour ce livre. Personne n'a refusé de me parler. Le besoin de témoigner est immense.* » Nous revient en mémoire sa vocation de

RIJKSMUSEUM/AMSTERDAM

## FAIRE PARLER LE PASSÉ

**Entre exposé scientifique et reportage à la première personne, l'auteur de *Revolusi* raconte la captivante émancipation d'un *« géant silencieux »*, l'Indonésie.**

Dix ans après *Congo*, prix Médicis de l'essai, David Van Reybrouck raconte une nouvelle histoire de décolonisation, celle de l'Indonésie, l'un des premiers pays à accéder à l'indépendance en 1945, après trois siècles de présence néerlandaise et trois ans d'occupation japonaise. Il applique la même recette, mélange d'érudition livresque et de témoignages recueillis sur place au cours des séjours qu'il effectue entre 2015 et 2019 : un an de présence cumulée en Asie, 185 interviews de survivants ou descendants d'acteurs de l'époque *(« je suis un chaud partisan de l'histoire orale »)* ! Ce travail de titan débouche sur un récit dense, touffu, complet comme une somme universitaire mais vif comme une enquête de journaliste. Il faut parfois s'accrocher mais, comme disent les Néerlandais, « *het leest als een trein* » (« ça se lit comme un train »). Avec *Congo, Revolusi* forme un diptyque. La colonisation belge du Congo et la colonisation néerlandaise de l'Indonésie présentent plusieurs points communs, à commencer par la différence de taille entre colonisateur et colonisé – un rapport de 1 à 50 pour les Pays-Bas, 1 à 80 pour la Belgique. Elles présentent aussi des différences, notamment sur le plan de la mémoire. Là où les Belges ont entrepris une relecture critique de leur histoire coloniale, les Néerlandais ont longtemps gardé de la leur une image positive, au point que la moitié des habitants confesse une vague nostalgie de l'empire… Un état de choses surprenant, découvert par Van Reybrouck lors des conférences sur *Congo* prononcées aux Pays-Bas, et qui l'a poussé à s'emparer du dossier. Dossier d'autant plus captivant à ses yeux que l'Indonésie, quatrième pays le plus peuplé du monde, premier pays musulman, première économie de l'Asie du Sud-Est, véritable *« géant silencieux »*, reste étrangement mal connu du grand public occidental.

**Bernard Quiriny**

★★★★☆

***REVOLUSI (ID.). L'INDONÉSIE ET LA NAISSANCE DU MONDE MODERNE***
**DAVID VAN REYBROUCK**
TRADUIT DU FLAMAND (BELGIQUE) PAR PHILIPPE NOBLE ET ISABELLE ROSSELIN, 628 P., ACTES SUD, 29 €

**Révolutionnaires indonésiens pendant le conflit colonial contre les Hollandais.**

*qui montaient,* se remémore-t-il. *Mon esprit critique a aussi été forgé par les grandes manifestations contre l'installation des armes nucléaires américaines en Belgique, auxquelles j'ai participé à 12 ans. »*

À l'université, il s'oriente vers l'archéologie, fasciné par le passé des sociétés humaines. La psychiatrie le tente, sa mère le décourage – un fils psychologue dans la famille, cela suffit ! Qu'à cela ne tienne, l'étudiant part en stop en Bretagne voir les mégalithes de Carnac. *« L'archéologie me paraissait une petite discipline extrêmement hétéroclite – l'ethnographie y croise la biologie, l'histoire, l'anthropologie et la géographie »*, remarque-t-il. Ce locuteur de huit langues, qui connaît aussi le lingala et l'indonésien, a *« toujours eu une curiosité pathologique »*, à laquelle il a laissé libre cours en quittant l'université il y a quinze ans maintenant.

### VERTIGE DE LA VIOLENCE

Ce décloisonnement des disciplines s'associe chez l'auteur à une combinaison des genres : des ouvrages comme *Congo* ou *Revolusi* relèvent autant du reportage, où il se met souvent en scène, que de l'essai du document historique. David Van Reybrouck a imposé ce style dès son premier livre, *Le Fléau*, paru en 2008 à une époque où la non-fiction littéraire n'était pas encore à la mode en Europe. Dépasser les frontières érigées entre les champs d'étude lui permet de repérer des dynamiques globales dans la colonisation – *« il n'y a pas que les Pays-Bas qui ont joué un rôle en Indonésie,* rappelle-t-il. *Gandhi, les Philippines, le Japon et la Corée aussi. »*

Pour *Revolusi*, le journaliste a interrogé les acteurs, victimes et bourreaux de cette tragédie qui commence avec la construction d'un fort à Ambon en 1605 pour le commerce des épices. La suite est pavée de violences – massacres, viols, répressions et camps d'internement. *« À un moment, j'ai calculé le nombre de personnes qui meurent de causes non naturelles,* se souvient-il. *J'ai dépassé les 5 millions. J'ai interviewé des gens qui ont vu ou commis des atrocités incroyables. J'en ai eu le vertige. »*

Il ne conçoit pas ses livres comme des tribunaux mais comme des espaces de dialogue. *« C'est important de permettre aux gens de s'exprimer, sans faire de comparaison. J'ai fait presque 200 interviews pour ce livre. Personne n'a refusé de me parler. Le besoin de témoigner est immense. »* Nous revient en mémoire sa vocation de

RIJKSMUSEUM/AMSTERDAM

DANS LES PILES

PATRICIA REZNIKOV

# Chantres du désenchantement

Le muguet rouge existe, il est la fleur du cœur. Il est le visage de Dora Diamant qui donna à Kafka son viatique pour l'éternité. Il est ce cheval blanc à la robe de mariée ou ces petits veaux qui vont à l'abattoir comme des saints. Il est la braise d'une cigarette entre deux amoureux ou la violoncelliste Jacqueline du Pré. Il est le sourire incompréhensible du père disparu, le café des Libellules où l'on dit des poèmes. Il est l'irradiation des vers d'Anna Akhmatova et la poussière de chaque note rendue visible sur son violon par David Oïstrakh. Il est Nerval et Novalis, et surtout Pascal. Il est ce qui a disparu et ce qui disparaîtra, l'argent papier, les mendiants, les visages ouverts à la rencontre. Tout, dans ce texte, témoigne du regard de Christian Bobin, de son travail d'abeille et de poète. Il s'inquiète de notre société qui bascule dans la laideur. Peu à peu, son émerveillement fait place au désenchantement, au chagrin devant le gâchis de notre monde plein de ses écrans à la « *terrible amitié* ». Dès le petit matin pourtant, il entre dans notre « *torrent d'éternelles disgrâces* », tâchant tout de même de glaner ces petits cailloux de granit rose qui étincellent timidement, comme autant de signes de la promesse d'un monde transcendant.

> LÀ OÙ L'UN EST CHERCHEUR DE GRÂCE, L'AUTRE SE VAUTRE À CORPS PERDU DANS LES SOUS-BOIS

Outre la parution du *Muguet rouge,* ceux qui cheminent avec lui vont pouvoir désormais le retrouver dans un Quarto intitulé *Les Différentes Régions du ciel* qui inaugure, chez Gallimard, une prestigieuse nouvelle collection d'auteurs contemporains. Ils y trouveront de beaux textes inédits, des photos, des documents personnels ainsi que tous ses textes dont les magnifiques *Le Très-Bas* ou *La plus que vive.*

Et puis il y a Claudie Hunzinger. Là où l'un est chercheur de grâce, l'autre se vautre à corps perdu dans les sous-bois musqués, gardienne païenne de la montagne farouche où elle et son vieux compagnon berger se sont retirés. Telle une druidesse œuvrant à la beauté tellurique du monde, Claudie-Sophie ausculte la nature et y déniche une constante source de réflexion, de jubilation. Aux Bois-Bannis, Sophie et Grieg vivent l'amour dans l'éternité, l'écriture, la lecture, la pensée, pratiquant une retraite choisie et obstinée. La maison est comme un radeau dans la tempête qui affronte les jours, la vieillesse, les désillusions. Sophie aime parler à son ânesse et parcourir la montagne au crépuscule ou à l'aube, traquant le plus intime souffle des plantes, prenant aussi le pouls de l'humanité. Un jour vient à eux une petite chienne blessée. Le couple et l'animal forment alors un trio charnel, au cœur battant à l'unisson. Peu à peu, la chienne devient la gardienne de l'écriture de la femme qui, en retour, la protège des prédateurs embusqués. De fulgurances poétiques – les nuages sont « *des crânes échappés d'un ossuaire un jour de grande crue* » – en réflexions engagées – « *les livres à venir n'auront peut-être plus aucune curiosité, plus aucun regret* » –, de visions de peintre en questionnements humanistes, *Un chien à ma table* nous happe comme l'eau d'une rivière puissante, nous envoûte et ne nous lâche plus. Un récit où Giono serait chez lui, où les oiseaux, les fougères, la brume participent d'un mystère qui nous échappe. Claudie Hunzinger nous parle ici de l'amour et de l'âge, de joie, d'extase et de colère.

Bobin et Hunzinger, chacun à sa fenêtre, ont déjà désespéré du monde moderne. Tous deux déchantent et résistent, chacun avec son art si singulier, laissant entrer un grand vent de pure poésie. ◆

★★★★☆
***LE MUGUET ROUGE***
**CHRISTIAN BOBIN**
96 P., GALLIMARD/NRF, 12,50 €. EN LIBRAIRIES LE 6 OCTOBRE.

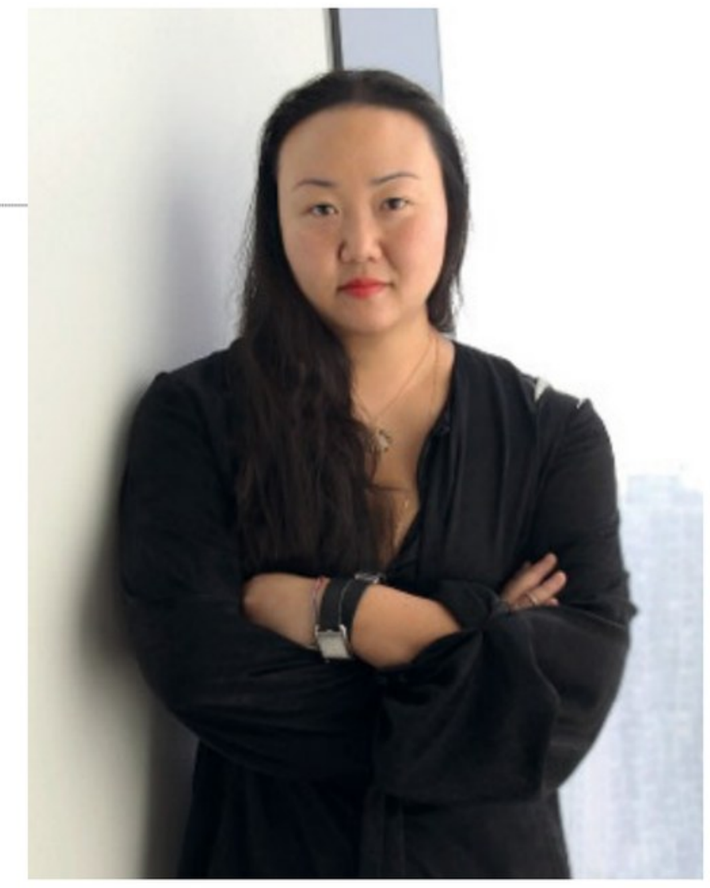
★★★☆☆
***LES DIFFÉRENTES RÉGIONS DU CIEL***
**CHRISTIAN BOBIN**
1 024 P., GALLIMARD/QUARTO, 26 €

★★★★☆
***UN CHIEN À MA TABLE***
**CLAUDIE HUNZINGER**
288 P., GRASSET, 20,90 €

AUDREY SOVIGNET

**78**

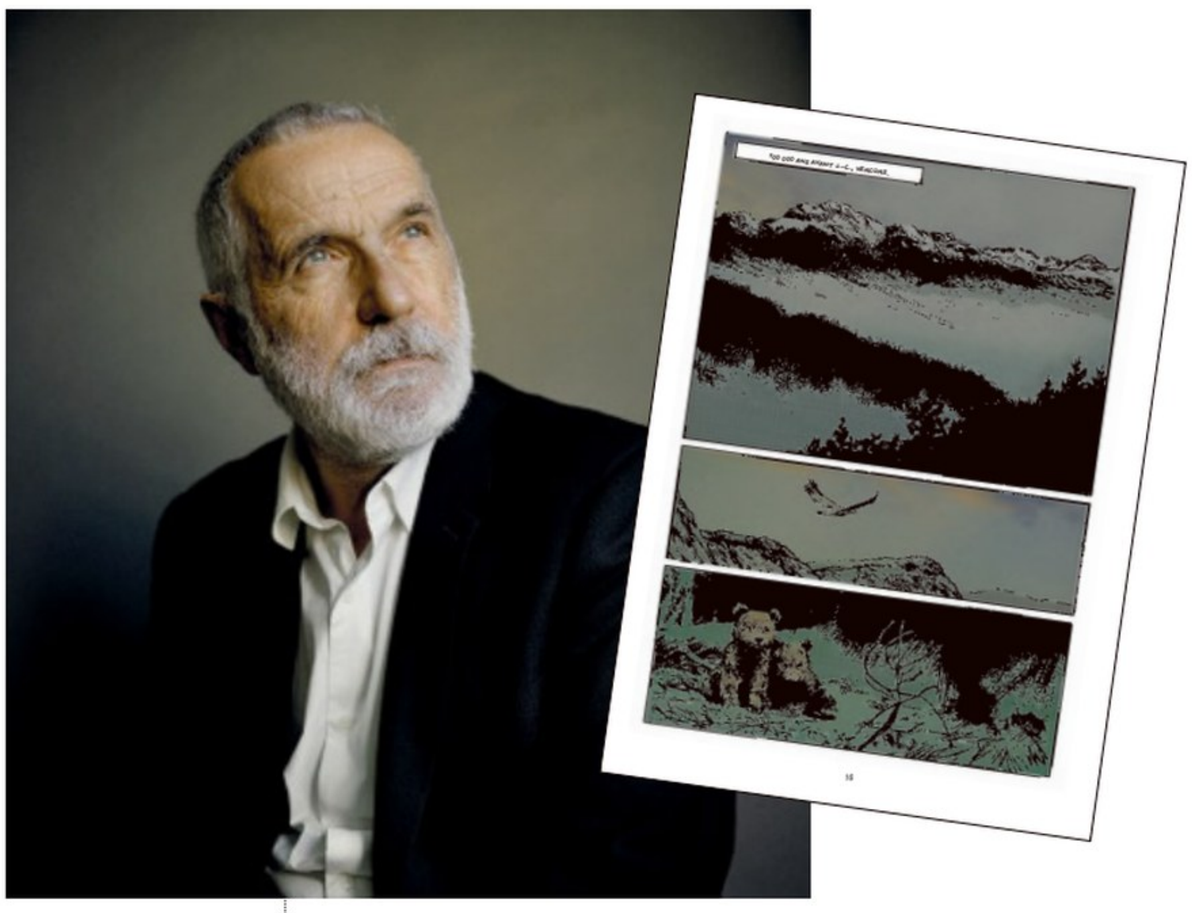
L'AUTRE AMÉRIQUE DE **HANYA YANAGIHARA**



**70**

TOUT SCHUSS AVEC **SYLVAIN TESSON**

# LE CAHIER CRITIQUE



**96**

QUAND **PATRICK BOUCHERON** PREND DATE AVEC L'HISTOIRE

**Incendie de la résidence d'été de l'empereur chinois, en 1860.**

**90**

**JEAN-MARC ROCHETTE,** HAUTEUR DESSINATEUR

FRANCESCA MANTOVANI/GALLIMARD - JENNY WESTERHOFF/GRASSET - MATHIEU ZAZZO/CASTERMAN - JEAN-MARC ROCHETTE/CASTERMAN 2022 - GALLICA BNF

JONATHAN FRANZEN

# Humains, trop humains

**La famille: inépuisable réservoir à dysfonctions et à histoires. Au sein de l'Amérique confuse des années 1970, l'auteur des *Corrections* ausculte avec une précision maniaque un petit clan en voie d'implosion.**

Au centre de ce copieux roman, qui commence, à la veille de Noël 1971, à New Prospect, banlieue fictive de Chicago : Russ Hildebrandt, un pasteur entre deux âges. Une femme, trois grands enfants, et autant de problèmes. Clem, l'aîné, se rebelle : « *J'arrête la fac. J'ai déjà écrit au conseil d'incorporation. Je vais au Vietnam.* » Becky, la lycéenne populaire, découvre pêle-mêle le Christ *(« J'ai senti Dieu en moi… j'ai senti Jésus. Il était là. »),* le sexe, le rock et *tutti quanti*. Perry, surdoué tourmenté, toxicomane, cherche un brevet de bonne conduite. « *Ce que je voudrais savoir,* demande-t-il à un rabbin, *c'est si on peut vraiment échapper à son égoïsme.* »

Mais Russ, ces jours-ci, a peu de temps à consacrer aux autres. Le voici, pense-t-il, à un carrefour de son existence. Trois ans plus tôt, il s'est vu évincer de Crossroads, le groupe de jeunes de l'Église qu'il avait contribué à fonder. Le nouveau directeur ? Rick Ambrose, « *l'homme aux fins cheveux bruns et à la luisante moustache* », plus jeune, plus cool – plus tout. Ces derniers temps, comme si le destin lui devait une revanche, Russ s'est amourachée d'une accorte paroissienne, la veuve Frances Cottrell. Le pasteur s'en veut, et il aime s'en vouloir. Le flirt, peu à peu, tourne à l'obsession. Au fiasco ? « *Il était assez faible pour convoiter une autre femme que la sienne, mais même dans la faiblesse il était nul.* »

Et puis il y a Marion, la bouleversante épouse délaissée qui a grossi et « *perdu de son allant* », Marion dont le mariage est basé sur un mensonge, qui sent que son époux lui échappe et qui voit une psy en cachette pour essayer de se défaire d'une culpabilité réflexe. « *Je pense qu'être mauvais est la condition fondamentale de l'humanité. Si j'aimais vraiment Russ, ne devrais-je pas me réjouir de le voir à nouveau heureux ?* »

## DANS LA BOUE TRAGIQUE ET GRANDIOSE DU RÉEL

*Crossroads* : une affaire de croisements, donc, de trajectoires et de choix douloureux. Les personnages de Franzen, auxquels il se consacre tour à tour avec force flash-back et passages introspectifs, traversent tous une crise. Russ, qui voit son image pâlir auprès de ses enfants, feint de tenir sa femme pour responsable de son mal-être. Becky se débat maladroitement entre ses hautes aspirations morales et ses ardents désirs de jeune amoureuse. Marion s'inquiète pour la santé mentale de Perry et, considérant ses propres défaillances, s'interroge sur la sienne. Clem veut servir son pays, mais ignore apparemment pourquoi.

Quelques mois plus tard, à Pâques, au cœur de l'Arizona, le récit, qui entre dans son dernier tiers, prend un tournant radical, façon « jeu de la vérité » : c'est le temps de l'action, des grandes manœuvres ; celui des drames, aussi et, peut-être, de la réconciliation. S'il n'épargne rien aux lecteurs de leurs turpitudes ni de leurs bassesses, l'auteur traite ses protagonistes avec une étonnante mansuétude. Comment vieillir quand le monde refuse d'attendre, comment grandir quand il vous ignore ? Les nobles aspirations du dogme sont-elles solubles dans la rudesse du quotidien ? La religion, de l'aveu même de Franzen, est

JANET FINE/L'OLIVIER

surtout abordée comme une expérience émotionnelle. « *Ce n'était pas conscient de ma part,* confesse-t-il dans une interview donnée à *Vulture, mais je crois que j'ai écrit un livre dépourvu de contenu théologique.* […] *Il est question de la façon dont les gens vivent. Il est question d'une certaine forme d'humilité et de contemplation, d'un désengagement du monde plutôt que d'une liste de choses spécifiques que nous devrions faire ou ne pas faire. Les questions qui m'intéressent seraient plutôt : suis-je une bonne personne ? Que puis-je faire pour en devenir une meilleure ?* »

Le sixième roman de l'Américain se présente comme l'ouverture d'une trilogie qui s'étendra sur trois générations et s'intéressera à la « *vie intérieure* » de notre culture, à la façon dont nos contemporains se déprennent des grandes structures métaphysiques pour s'abîmer dans la boue tragique et grandiose du réel. C'est au cours de l'écriture de ce premier tome, a-t-il déclaré, qu'il s'est pleinement assumé comme un romancier dédié aux personnages et à leur psychologie, et non au formalisme ou au commentaire social. De fait, s'il aborde les thèmes rebattus du paternalisme défaillant, de la place de la religion dans notre société ou de l'aspiration à un « bien » illusoire, *Crossroads* vaut avant tout pour ses dialogues pétillants, ses atermoiements pathétiques et ses questions sans réponse. L'auteur délaisse les belles phrases et les théories ronflantes pour les joies âpres de l'arène, comme s'il laissait à ses héros bien peu héroïques le soin de dire le monde, fût-ce en pleurnichant ou en s'aboyant dessus. « *En tant que romancier,* affirme-t-il, *j'ai envie de m'amuser. C'est quand deux personnages désirent salement deux choses différentes que la situation devient intéressante.* » Les gens, donc, les hommes déchus et les femmes en colère. Ce que nous sommes, avons été, serons. « *La meilleure personne que vous puissiez rencontrer, en termes d'inspiration, c'est quelqu'un avec qui vous avez passé très peu de temps, que vous aimez d'instinct, et que vous ne reverrez jamais.* » ■ **Fabrice Colin**

*Crossroads* vaut avant tout pour ses dialogues pétillants, ses atermoiements pathétiques et ses questions sans réponse

★★★★☆
***CROSSROADS (ID.)***
**JONATHAN FRANZEN**
TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS) PAR OLIVIER DEPARIS, 704 P., L'OLIVIER, 26 €

# Jusqu'au dernier souffle

**Au moment où l'adaptation événement de *Blonde* sort sur Netflix, coup d'œil sur le dernier roman traduit de la si prolifique JOYCE CAROL OATES. Avant le Nobel ?**

Gerard et Michaela sont installés pour quelques mois à Santa Tierra, petite ville non loin d'Albuquerque, au Nouveau-Mexique. Pendant que Gerard poursuit ses travaux sur le cerveau au sein d'un institut de recherche local, Michaela a trouvé un job de professeure d'écriture créative à l'université. Seulement voilà : peu après leur installation au Nouveau-Mexique, Gerard commence à tousser, plus que d'habitude. On lui diagnostique bientôt une pneumonie bactérienne, puis un caillot dans le poumon, puis des tumeurs au rein, puis une autre à l'urètre, inopérable… Michaela assiste impuissante au déclin de son mari, transféré au centre de cancérologie, puis en soins palliatifs. Sans relâche, elle le veille et répète, moitié pour lui, moitié pour elle-même : « *Respire…* » Gerard finit par s'éteindre ; Michaela, dépassée par l'émotion, déraille alors plus ou moins…

Le nouveau roman de Joyce Carol Oates – dont Philippe Rey publie simultanément

DUSTIN COHEN/PHILIPPE REY

un recueil de nouvelles, *Un (autre) toi* – est dédié à Charles Gross, son second mari, mort en 2019. Comme Gerard, Charles était un célèbre chercheur, spécialiste renommé du cerveau. En 2011, Oates avait déjà publié *J'ai réussi à rester en vie,* le journal qu'elle avait tenu après la mort de son premier mari, Raymond Smith, traitant sur un mode autobiographique du même sujet qu'elle aborde ici sur un mode romanesque : la douleur du veuvage, les tâches de la vie quotidienne devenues insurmontables, le déni et même la perte de contrôle, jusqu'aux hallucinations – aspect que l'autrice nourrit de subtiles références à la spiritualité des Indiens et d'emprunts discrets à l'atmosphère du genre gothique, qu'elle a souvent pratiqué. L'histoire de *Respire…*, linéaire, est dépourvue d'enjeu romanesque, mais Oates joue sur tout son clavier – alternance des rythmes, recours aux italiques, parenthèses et exclamations, phrases nominales, narration à la deuxième personne – pour lui donner un relief et une urgence inattendus. ■

**Bernard Quiriny**

★★★☆☆
***RESPIRE… (BREATHE)***
**JOYCE CAROL OATES**
TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS) PAR CLAUDE SEBAN, 400 P., PHILIPPE REY, 24 €.
EN LIBRAIRIES LE 6 OCTOBRE.

# Claudie Gallay
# Victor

Lorsqu'un écrivain voit le jour dans une famille où l'on a tendance à être terre à terre, ses parents peuvent se demander de qui il tient. Dans cet émouvant roman, le plus autobiographique de l'autrice, Claudie Gallay se voit poser cette question par ceux qu'elle appelle affectueusement *« mes paysans magnifiques, mes prolos, mes délicieux bouseux ».* La piste de son arrière-grand-père, le fameux Victor, est séduisante. Régisseur dans le cinéma, *« artiste »* selon son acte de décès, il abandonne le grand-père de la narratrice à la naissance. Bien que le sujet soit tabou, elle interroge ce dernier, entreprend une enquête au cours de laquelle sa vocation se fait acte : *« À partir de Victor, j'ai commencé le premier roman de ma vie. »* La mise en abîme est très inspirée : roman dans le roman, ces écrits passés qui rythment le récit inspirent à l'écrivaine une réflexion sur le processus créatif, alors que le Victor réel – qui donne son titre au livre – reprend le dessus sur son double, à mesure qu'elle mène l'investigation. Claudie Gallay montre sans concession cette famille dans ce qu'elle a de plus *« férocement patriarcal ».* Si l'abandon est pardonné à Victor, ce n'est pas le cas de l'arrière-grand-mère, car *« ce sont les femmes qui abandonnent ».* D'une écriture à la simplicité apparente, l'autrice iséroise se livre en de nombreux autres points autobiographiques ; comme sur l'enseignement, qu'elle a pratiqué pendant des années *« pour rattraper les rêveurs ».* En tout cas, cette enquête familiale aux multiples temporalités est un enseignement précieux sur la vocation d'écrivain. ■

**Simon Bentolila**

***VICTOR***
**CLAUDIE GALLAY**
160 P., 21,50 €. COPYRIGHT ACTES SUD.
EN LIBRAIRIES LE 5 OCTOBRE.

## BIO EXPRESS

### 1961
Naissance à 1961 à Saint-Savin dans l'Isère, dans une famille d'agriculteurs. Elle commence à écrire à 15 ans, mais ne trouve pas d'éditeur pour ses premiers manuscrits. Elle devient institutrice, à plein temps puis à mi-temps.

### 2001
*L'Office des vivants* est retenu par l'éditrice Sylvie Gracia, au Rouergue. Ce premier roman publié raconte, dans un hameau montagnard, le destin d'une famille d'agriculteurs, marquée par la misère, la violence et l'alcoolisme.

### 2008
*Les Déferlantes* rencontrent un grand succès public et obtiennent de nombreuses distinctions, comme le Grand Prix des lectrices de *Elle,* lui permettant de se consacrer à l'écriture. Un succès confirmé deux ans plus tard avec *L'amour est une île*.

PHILIPPE MATSAS/LEEXTRA/ACTES-SUD

80 % de ce que nous sommes vient de nos gènes, le reste c'est de la liberté. Je venais d'entendre ça. Et aussi qu'il ne faut pas se croire plus fort que les autres, parce qu'on finit tous par tomber dans le ravin, c'est seulement la façon de tomber qui change. Ça, je ne l'ai pas lu, c'est moi qui le dis.

20 %, c'est peu. Peu ne veut pas dire rien. Une marge de liberté étroite donc, mais si on utilise bien ces 20 %, c'est déjà pas mal. C'est même beaucoup.

Le problème, c'est l'utilisation.

Il en découle qu'on ne vient pas au monde tout seul, on est porté par quelques autres, les vivants d'avant, des disparus qu'on se choisit, à tort ou à raison, dans la généalogie funèbre, pour se sentir moins seuls, moins tristes, et qui nous font poursuivre ce qu'ils n'ont pas pu faire, ou pas achevé, par manque de temps, par manque de force, par lassitude aussi.

Et nous devons les continuer sans trop les trahir.

Je me souviens, quand j'énervais ma mère, souvent elle me demandait, Mais de qui tu peux bien tenir ? Ou bien d'où tu sors ? Parfois, quand j'exagérais, que je l'exaspérais elle se désespérait, de ses mains écartées, Mais bon sang, de qui, ma pauvre fille… De qui ?

Elle ne me demandait pas cela directement, c'était plus une interrogation de démunie, qu'elle adressait à elle-même, ou bien au ciel, comme si je pouvais venir d'ailleurs, d'une autre planète, ou d'un mystère.

Devant son désarroi, je me sentais alors comme un voyageur qui débarque, sa petite valise à la main, avec à l'intérieur les habits de quelqu'un d'autre. Et qui s'étonne.

Sa question cruciale résonnait dans mon crâne. Alors, à force, je me le suis demandé aussi. De qui je viens ? De quoi je suis faite ?

Il y a trente ans, en 1990, j'avais déjà tenté d'y voir clair. J'étais allée rendre visite à mon grand-père souvent, cet automne-là, celui de la branche maternelle. Parce qu'il était différent, quand je lui apportais des livres, il les lisait. Et il m'en demandait d'autres. Il prenait du plaisir à ça, presque aveugle à la fin, à la loupe, penché.

On parlait de ce qu'il lisait. On parlait d'avant. De son temps. De son temps à lui, et du temps de Victor bien sûr, quand j'ai su l'histoire.

Je viens d'un paradis. Je me souviens de tous les animaux de la ferme, les chiens, les chevaux, les vaches. Les vaches surtout, parce qu'elles partageaient mon quotidien, du lever au coucher du soleil, et qu'elles étaient chaudes et douces. L'hiver, il m'arrivait de dormir avec les veaux.

Le paradis, je dis.

Je n'ai rien su, rien appris du monde au sens large. Mon village était le centre. L'école se résumait à lire et à écrire, et les petites opérations. Dès que je sortais, je courais. J'étais comme un jeune chien pour qui il n'y a pas de territoire autre que celui sur lequel il vit. Mais ce territoire bref, par ses sens, ce chien le connaît dans tous ses appuis.

Pour le reste, j'entendais des choses. Des demi-secrets donnés à mi-voix, dans des atmosphères moites, et sans plus de précisions, et qui faisaient mon éducation.

Le pépé n'a pas de mère, c'est ma mère qui a lâché cela, un jour, à table.

Le pépé, c'est son père.

— On a tous une mère, j'ai dit.

— Non, pas lui.

Je suis restée quelques instants avec cette stupéfiante idée qu'on pouvait naître seulement d'un père.

Qu'on peut vivre sans mère. Moi, la mienne, quand je la vois, j'ai envie de me mettre à genoux et de pleurer.

Elle avait dû sentir mon désarroi, et que ce serait dangereux de me laisser toute seule avec du tronqué, que ça ne mènerait à rien de bon, alors elle avait développé.

— Il a été abandonné à la naissance.

— Abandonné ?

— Abandonné.

J'avais souri. M'étais soudain sentie propulsée dans *Sans famille,* Rémi, Vitalis, Capi, Joli-Coeur !

J'avais lu Cosette. Lu François le Champi. Et Sambo le petit Camerounais. Tout ce qui était miséreux me plaisait. Je voulais qu'elle me raconte, qu'elle développe, si j'étais issue d'un conte je devais absolument le savoir. Il fallait qu'elle me dise tout. Mais elle ne savait rien. Ou si peu. N'avait rien demandé. J'avais voulu aller voir grand-père à la suite de cet aveu, le blouson, les chaussures, mais ma mère m'avait retenue par le bras, une poigne de fer, les doigts glacés, Surtout tu ne lui parles JAMAIS de ça, tu m'entends, JAMAIS.

Et elle avait ajouté, Ça lui ferait trop de peine.

Chaque fois que j'ai eu envie de questionner grand-père, j'ai senti cette poigne de froid sur mon bras.

**SI J'ÉTAIS ISSUE D'UN CONTE JE DEVAIS ABSOLUMENT LE SAVOIR**

Dans ma famille, j'avais des paysans, mais aussi un jardinier, des tailleurs d'habits, des ouvriers en soierie, pas des gens banals, ceux de la terre étaient des fortes gueules, des forçats qui stoppaient le travail au couchant du soleil et picolaient un peu pour oublier la fatigue, distancer l'absurde. Ceux-là savaient planter, élever, se nourrir, se bâtir, se suffire.

Je ne sais rien faire de mes mains. Je me suis quand même cherchée en eux. Lequel m'avait marquée de son empreinte ? J'ai eu beau les observer, je n'ai trouvé personne de ressemblant. Personne dans mes vivants, pour répondre à la question lancinante de ma mère, *De qui, ma pauvre fille ?*

Aujourd'hui, mars 2020, le pays est à l'arrêt. Depuis hier, on nous tient dans un confinement strict. Je ne suis pas un être de groupe, j'ai besoin de m'abstraire et ce silence me va. Je me souviens, l'année du bac, sujet de dissertation, si vous étiez un autre, qui seriez-vous ? Un *autre,* sous-entendu *humain*, je n'avais pas compris, j'avais choisi •••

l'albatros pour le côté lourd, lent, emprunté au sol.

Sous cloche donc.

Atmosphère bizarre. Pour le moment, cela ne me pèse pas plus que ça. J'ai attaqué sérieusement le jardin, avec une furieuse envie de planter. Le soir, je lis. Le matin, je range. Je tente de coudre des masques.

Dans cette ambiance particulière, après quelques-uns de ces jours sans personne, je commence à tourner en rond. Je téléphone. Avec ce repli forcé, je repense à tout ça. Je me surprends devant l'écran, à creuser les noms anciens, les crânes, les os, la poussière. Toute la nécropole familiale. Je cherche lentement quelqu'un. Comme en 1990. Grand-père n'est plus là, il y a Internet. Impossible d'aller au cimetière, la visite aux morts n'est pas un déplacement essentiel, un décret est affiché, l'entrée interdite, la grille fermée.

Une recherche sans bouger du bureau, dans les archives du Net. Est-ce d'être enfermée ? J'ai envie d'y plonger encore, comme on donne rendez-vous à ses fantômes, le faire une bonne fois pour toutes, plonger non plus dans le regard clair de grand-père, mais dans cette nébuleuse labyrinthique, fichiers d'archives, naissances, reconnaissances, mariages, décès.

De là, répondre à mes propres questions, d'où je viens, et quelles sont mes briques fondamentales.

Et tout ça pour répondre à ma mère. Pour répondre à sa question, De qui, ma pauvre fille ? De qui tu peux bien tenir ? Parce que si je ne lui réponds pas, la question restera. Après, je promets, ça sera fini, derrière moi, je me détournerai, j'arrêterai de penser à ça, je m'oublierai pour passer à autre chose.

La mémoire n'est pas une part commune. Avec mon frère et ma sœur, nous n'avons pas les mêmes souvenirs. Et sur le même vécu, nous ne racontons pas les mêmes choses. On ne décrit pas la même enfance.

Avant, j'aimais le passé, les vieux objets, les vieilles maisons dans les vieux hameaux. Aujourd'hui, je préfère les bateaux, les ports, les marins, tout ce qui s'en va.

Mais pour voir ce qui vient, j'ai besoin de regarder derrière. Un coup d'œil dans le rétroviseur, je rembobine la bande. Et si ça se trouve, je ne suis pas si différente, peut-être une imposture ? Mais qu'est-ce que tu crois, pour qui tu te prends ? Cela aussi je l'entendais.

Ce qui me faisait douter de moi.

Grand-père avait les yeux très bleus et les cheveux très blancs. Et je l'aimais infiniment. Quand j'allais le voir, il sortait une boîte. Une boîte en fer qui contenait des photos.

Un jour de cet automne 1990, il en a retiré une, un portrait en médaillon, pris en studio, le visage d'un homme aux traits anguleux, la peau est tirée sur les pommettes, l'homme regarde loin. De l'élégance. La cinquantaine.

— Le grand-père de Nice…

Tout a commencé par cette photo, un cliché en noir et blanc, mêlé aux autres dans la boîte. L'homme pose, chemise blanche, cravate, veste d'hiver et gilet.

J'ai tout de suite associé, Nice, c'est la mer, le bleu, l'échappée, c'est le soleil, l'horizon, les bateaux, les oiseaux, les départs.

Il a précisé :

— C'est mon vieux, quoi…

Son vieux, son père ? Je l'ai regardé. Je le croyais abandonné ! Rémi, Capi ! On m'avait donc menti ? Je me suis sentie arrachée du conte.

On était chez lui, dans la cuisine de la petite maison en bord de route.

J'ai questionné prudemment.

— Mais… c'est ton *vrai* père ?

— Oui. Il s'appelait Victor. Victor Bertholon. Mais on l'appelait le grand-père de Nice.

Il avait eu un père. Un père qui s'appelait Victor, qui avait vécu à Nice. Et dont il avait une photo.

— Il faisait quoi ?

— Tout et rien.

Un silence. Et puis :

— C'était un artiste.

Le ton, ironique.

Je lui avais pris la photo des mains, j'avais regardé le visage de près. J'avais vraiment décollé, tout de suite, m'étais embarquée pour cet homme que je voulais merveilleux, sûrement un voyageur, évidemment un voyageur ! Il suffisait de regarder le portrait, le profil, il avait de l'étoffe, de la tenue. Adieu mes gueux, mes paysans, mes ouvriers ! Je tenais un artiste ! Prise en flagrant délit d'orgueil.

C'était de lui que je venais, toutes mes failles, mes forces. Un fil nous reliait, j'allais le dévider.

## L'INFO EN PLUS

**En 2013, *Les Déferlantes* ont fait l'objet d'une adaptation pour le petit écran, signée Éléonore Faucher. On y retrouve l'ambiance de lenteur automnale, le ciel changeant, les silences et les paysages du Cotentin, dans un village où les secrets se déroulent peu à peu. Une ornithologue fraîchement débarquée dans la région y rencontre un homme mystérieux, un jour de tempête. Avec, à l'affiche, Sylvie Testud et Bruno Todeschini.**

Écoutez

CEUX QUI AIMENT PIQUER VOTRE CURIOSITÉ

PHILIPPE VANDEL

9H - 11H

CULTURE MÉDIAS

Europe 1

© CapaPictures / Europe 1

SYLVAIN TESSON

# L'immaculée ascension

**De 2018 à 2021, l'auteur globe-trotter de *La Panthère des neiges* est allé skier chaque année entre la France, la Suisse et l'Italie. Il en a tiré *Blanc*, sorte de slalom géant aux accents stendhaliens. Nouveau succès en perspective ?**

La montagne aurait pu être fatale à Sylvain Tesson. Dans la nuit du 20 au 21 août 2014, il fête à Chamonix la remise du manuscrit de *Berezina* aux éditions Guérin. Après un dîner que l'on imagine arrosé, il rentre au chalet voisin de son ami Jean-Christophe Rufin. Là, il se met à en escalader la façade et chute de plus de 10 mètres. Victime d'un traumatisme crânien, il passera près de deux semaines dans le coma avant de revenir parmi les vivants. Si l'aventurier préféré des lecteurs du *Figaro Magazine* en a gardé des séquelles et a dû renoncer à l'alcool, il a vécu depuis une véritable renaissance. En 2019, *La Panthère des neiges* décroche le prix Renaudot et se vend à plus de 500 000 exemplaires en grand format, soit deux fois plus que *Dans les forêts de Sibérie*, qui avait déjà été un énorme succès. Tesson est devenu un Luchini des lettres : quoi qu'il fasse, le public est au rendez-vous. *Un été avec Homère* s'approche des 200 000 exemplaires. Quant à son dernier titre en date, *Noir,* il a déjà dépassé les 10 000 exemplaires alors qu'il s'agit d'un recueil grinçant de croquis d'hommes qui se suicident – pas très fédérateur a priori. Après ce sombre *Noir,* il ne pouvait y avoir qu'un lumineux *Blanc*, qui devrait ravir les fans du casse-cou en attendant l'ouverture de la saison de ski.

F. MANTOVANI/GALLIMARD

## « VIENS ET SUIS-MOI »

Dès l'ouverture de *Blanc* on retrouve l'humour espiègle de Tesson : « *J'en connaissais moi aussi des phrases pour les départs. De Rimbaud : "Je vais m'acheter un cheval et m'en aller." De Montaigne : "Il faut être toujours botté et prêt à partir." De Mme Despentes : "On se lève, on se casse." De Gide : "Une des grandes règles de l'art : ne pas s'attarder." Et la plus belle, du Christ, dans l'Évangile selon Matthieu : "Viens et suis-moi."* » On est en 2018 quand Tesson et l'un de ses amis, Daniel du Lac,

font de la citation de Mme Despentes parole d'Évangile : ils se lèvent et se cassent – mais avec leurs skis. Leur projet ? En plusieurs sessions étalées sur quatre saisons, partir de Menton et rejoindre Venise ou Trieste en passant par le Mercantour, le Tessin, l'Engadine, le Tyrol, les Dolomites, d'autres montagnes et d'autres vallées. Trois pays (la France, la Suisse et l'Italie), ou plutôt quatre si l'on compte un bref passage par les Alpes juliennes de Slovénie avant d'arriver à Duino, qui sera le vrai point final de leur périple. En chemin, ils sympathiseront avec un troisième larron, Philippe Removille, un consultant du Boston Consulting Group qui délaissera ses présentations PowerPoint pour se laisser glisser à leurs côtés.

**Le cascadeur se fait philosophe expliquant que le Blanc – avec un grand B – est « la couleur du temps retrouvé »**

De Ludovic Escande *(L'Ascension du mont Blanc)* à Pascal Bruckner *(Dans l'amitié d'une montagne)* ou Jean-Christophe Rufin *(Montagnes humaines)*, de nombreux auteurs sont allés voir la neige ces dernières années. Comment Tesson se démarque-t-il ? En faisant du Tesson, c'est-à-dire en mettant en scène son sympathique personnage mi-Cendrars mi-Tintin, en louant la nature avec lyrisme et en prenant ses distances avec une modernité qui lui déplaît vivement – n'oublions pas qu'il était très proche de Jean Raspail. On retrouve ici sa poésie, son art de l'aphorisme et son goût pour les citations dont il a tendance à abuser. Dans *Blanc*, on ramasse ainsi des bouts de Mallarmé, Proust, Chateaubriand, Pessoa, Byron, Valéry, etc. Tesson a plus de culture générale que Luc Alphand, c'est tout à son honneur, mais cela donne parfois l'impression de lire le livre qu'aurait écrit Philippe Sollers si Jean d'Ormesson l'avait invité en vacances dans ses stations de prédilection, Val d'Isère et Courchevel. Il y a un passage obscur où le cascadeur de chez Gallimard se fait philosophe et explique que le Blanc (qu'il orthographie toujours avec un grand B) est « *la couleur du temps retrouvé* », et qu'il est régi par quatre principes : substance, patience, tempérance et alternance. Même Hegel en égarerait ses bâtons. Tesson est meilleur quand il suit tout schuss la trace de Stendhal et s'abandonne à son énergie vagabonde faite d'égotisme, de légèreté, de vitesse, d'esprit français et d'amour du beau…

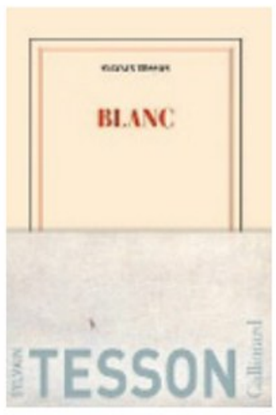
Les débutants qui n'en sont qu'aux pistes bleues et ceux qui ont le vertige dans les œufs risquent de tomber de leur tire-fesses en lisant *Blanc*. Le terrible accident dont il fut victime n'a pas vacciné Tesson contre le risque. Ses compères et lui arpentent les glaciers, évoluent parmi les avalanches, flirtent avec les crevasses et dévalent à vive allure les montagnes magiques qu'ils traversent. Ils s'arrêtent dans des bourgs douteux (Isola 2000) ou charmants (Zermatt). À Sils-Maria, ils visitent la maison de Nietzsche. Le blanc appelle à l'éternel retour…

### UN RÉCIT PROMIS AU SOMMET

« *Que devient la blancheur quand la neige a fondu ?* », se demandait Shakespeare dont le nom apparaît lui aussi dans *Blanc*, où les plus grands sont décidément tous appelés à skier. Après la lecture du livre, il reste le souvenir d'un récit vif, riche en images marquantes, telle celle-ci, alors que le trio a quitté le refuge degli Angeli pour rejoindre La Thuile : « *Puis ce furent les grandes courbes sur des versants de satin, vers l'Italie. En bas, l'ombre des forêts et les veinures du chemin de fer. Dans le ciel, le plus fier des corps de garde : Cervin, mont Blanc, Jorasses et Capucin. Un paysage de boîte de chocolat suisse au-dessus d'un décor de train électrique.* » Entre son auteur, son sujet et son style, aucun doute que *Blanc* gagnera la médaille d'or dans les prochains classements des meilleures ventes. ■

**Louis-Henri de la Rochefoucauld**

AUDREY SOVIGNET




★★★☆☆
***BLANC***
SYLVAIN TESSON
235 P., GALLIMARD, 19,50 €

## MARQUE-PAGE

**par Baptiste Liger**

### Déboires d'outre-Tombe

**Un saut dans le vide. Voilà comment l'on pourrait présenter le nouveau roman, insaisissable et impressionnant, de Makenzy Orcel. Cette plongée, c'est celle de l'héroïne et narratrice qui, un jour, choisit d'en finir et se jette sous les rails d'un métro. Un adieu, un passage dans l'au-delà consigné dans un cahier, tenu par cette vie devenue voix. Pour celle-ci, *« l'autobiographie c'est comme une pute qui montre ses nichons et ça n'étonne personne, ou si, au contraire, à tel point qu'on la traîne au bûcher au nom de la bonne morale ».* C'est ainsi un flux quasi ininterrompu qui nous fait découvrir l'histoire de cette femme revenant sur ses jeunes années au village – ce *« tas de tombes au milieu de rien »* et son *« Drôle de Curé ».* Elle évoque son quotidien avec ses géniteurs *« défaillants et autocentrés »,* entre propos tendancieux et rituel des apéros, et un oncle raciste, *« animal venimeux »* qui voit en elle de la *« chair fraîche »…* Paris et son milieu culturel deviendront une échappatoire (gare aux illusions…) pour cette jeune fille, qui rencontrera entre autres deux hommes – Orcel, au destin tragique, et *« l'infernal Makenzy »* qui fit de sa vie un cauchemar… Poursuivant une entreprise littéraire entamée avec *L'Ombre animale, Une somme humaine* n'a rien d'une simple odyssée sacrificielle trop attendue. L'auteur haïtien livre ici une œuvre monstre, aussi insaisissable que son style flamboyant. Du portrait individuel, cet ambitieux roman passe naturellement à celui de la France contemporaine, au pamphlet sur la condition féminine, à l'étude sur le racisme, à la réflexion sur la mort ou au grand poème urbain. Avec un sidérant art de la rupture (stylistique comme narrative) et des fulgurances (ah, *« l'Enfant-Cheval »*…), prouvant qu'on trouve parfois dans un certain onirisme la meilleure expression du réalisme.**

★★★★☆
***UNE SOMME HUMAINE***
**MAKENZY ORCEL**
624 P., RIVAGES, 22 €

## 3 LIVRES EN PLUS

★★★☆☆
***LA PETITE MENTEUSE***
**PASCALE ROBERT-DIARD**
288 P., L'ICONOCLASTE, 20 €

**Des années après avoir accusé un ouvrier de l'avoir violée, Lisa avoue à sa nouvelle avocate, Alice, qu'elle a inventé cette histoire pour échapper au harcèlement scolaire dont elle fut victime. D'une écriture fluide et intense, Pascale Robert-Diard nous fait pénétrer dans les interrogations intimes de ces personnages. Chroniqueuse judiciaire au *Monde,* elle prouve sa profonde connaissance du fonctionnement de la justice et de la psychologie, loin des idées préconçues.** **Simon Bentolila**

★★★☆☆
***DIS-MOI POUR QUI J'EXISTE ?***
**ABDOURAHMAN A.WABERI**
272 P., JC LATTÈS, 20,90 €

**Quand Aden apprend que sa fille est malade, c'est brutal. Elle est à Paris, lui à Washington mais il porte avec ferveur l'espoir de sa guérison en lui racontant chaque jour son enfance à Djibouti tout en se remémorant ses blessures. *Dis-moi pour qui j'existe ?* est une question à laquelle l'écrivain djiboutien Abdourahman A. Waberi répond par l'amour intangible d'un père pour son enfant. Un roman émouvant.** **Marie Jouvin**

★★★★☆
***NOTRE SI CHÈRE VIEILLE DAME AUTEUR***
**ANNE SERRE**
128 P., MERCURE DE FRANCE, 14 €

**Un réalisateur, un cameraman et son assistante décident d'interroger une autrice mourante afin de reconstituer les bribes de son roman. Mais les curieux personnages qu'elle porte en elle donneront à la fine équipe de quoi se perdre dans les abysses de l'écriture romanesque. Anne Serre livre ici une captivante exploration du réel et de sa relativité.** **M. J.**

**GAËLLE JOSSE**

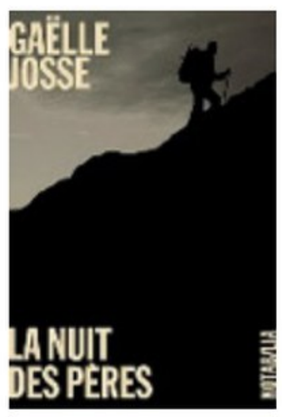
# Par monts et par aveux

**La figure paternelle est au cœur de ce récit narrant les retrouvailles dans un village des Alpes d'une femme et de son père malade. L'occasion ultime de dénouer le fil de leur relation.**

Rien n'a jamais été simple entre Isabelle et son père. Un homme brutal et taiseux, qui sortait rarement de son silence sauf pour lui crier dessus : « *Tu ne seras jamais aimée de personne* », « *Tu vas rater ta vie* ». Isabelle a fui le plus loin possible, trouvant l'amour et la confiance qu'elle n'a jamais reçus dans les bras de Vincent, son compagnon et le cameraman des documentaires sur les fonds marins qu'elle rêvait de réaliser depuis l'adolescence. Pas son frère, Olivier. Devenu kinésithérapeute, cet homme doux et solitaire est resté dans leur village des Alpes, veillant sur ce père dont la santé décline à présent. Appelée par Olivier, la narratrice accepte de les rejoindre, la peur au ventre de ce qu'elle va retrouver.

L'écrivaine Gaëlle Josse portait depuis longtemps ce texte, qui n'est pas autobiographique. Désireuse de creuser la figure paternelle, l'autrice du *Dernier Gardien d'Ellis Island* et de *L'Ombre de nos nuits* renoue patiemment les liens brisés entre une fille et son père, une sœur et son frère. Car si Olivier et Isabelle ne sont pas fâchés, ils n'ont pas connu le même père – la dernière partie du livre racontée par le frère montre un tout autre visage de ce guide de montagne, qui partait tôt le matin à l'assaut des sommets comme aimanté par ce lieu ambivalent, à la fois désirable et dangereux.

La montagne s'impose comme un des personnages du livre, le miroir de ce père mystérieux qui un jour a emmené son fils dans son royaume haut perché pour partager l'émerveillement du vol des aigles. Le récit de son expérience traumatisante de la guerre d'Algérie qu'il leur livre soudain, après toutes ces années, permettra à Isabelle de comprendre pourquoi cet homme n'arrivait plus à aimer, à supporter la fragilité ou la frivolité des autres, ou qu'on ait besoin de lui. « Nous étions des enfants », le titre du chapitre raconté par le père, résume avec une grande justesse la tragédie qui fut celle des appelés, envoyés de l'autre côté de la Méditerranée défendre les intérêts de la France et témoins de tant d'horreurs. Il permet d'éclaircir le mystère de cet « *homme détruit* », devenu « *un inconnu, oublié de lui-même* ». ■ **Gladys Marivat**




★★★☆☆
***LA NUIT DES PÈRES***
**GAËLLE JOSSE**
192 P., NOTABILIA, 16 €

JAMES WESTON/NOTABILIA

# Écouter le silence

Le 18 août 2021, Lola Lafon passait la nuit dans l'Annexe de la Maison Anne Frank, où, quatre-vingts ans plus tôt, une jeune fille de 13 ans allait vivre recluse avant d'être arrêtée, le 4 août 1944, puis déportée à Auschwitz, et assassinée à Bergen-Belsen. Son visage, connu dans le monde entier, deviendrait celui d'une sainte. Son journal, un « *message d'espoir* ». Dans l'appartement vide, pillé par les nazis, et laissé en l'état sur la volonté d'Otto Frank, le père d'Anne, Lola Lafon devient le témoin d'un vide, scrute « *ce qui jamais ne sera comblé* », pas même par la force du mythe ou du symbole. Dans le silence de la nuit, l'écrivaine découvre celle « *qui désirait être lue, pas vénérée* ». Dans les 40 mètres carrés du plus vide des musées, elle rencontre une autrice qui, défiant l'enfermement et le danger constant, a dû se battre pour écrire. Pas une diariste. Surgissent alors les échos d'un passé familial marqué par les pogroms et les ghettos de Russie et de Pologne. Assise sur son lit de camp, Lola Lafon consigne les absences dans un texte aussi juste que bouleversant. « *Ainsi, en sortant, on ne pourra pas dire : dans l'Annexe, je n'ai rien vu. On dira : dans l'Annexe, il y a* rien *et ce* rien, *je l'ai vu.* » ■

**Laëtitia Favro**

★★★★☆
***QUAND TU ÉCOUTERAS CETTE CHANSON***
**LOLA LAFON**
180 P., STOCK/MA NUIT AU MUSÉE, 19,50 €

# Nostalgie heureuse

Une maison de famille en Bretagne. Le souvenir des ciels gris, des après-midi pluvieuses, mais aussi des trouées de soleil et des rires. La ribambelle d'oncles, de tantes et de cousins qui passent et repartent, autour de la vieille grand-mère immobile, charmée par tant d'agitation. Le regard mélancolique et dessillé d'un enfant devenu jeune homme, qui repense aux vacances de sa jeunesse, au temps béni de l'innocence, et se revoit en miroir dans un petit-cousin candide qu'il prend alors sous son aile… Tel est le sujet à la fois minuscule et grandiose de *Que reviennent ceux qui sont loin*, magnifique roman en forme de chronique du temps qui passe, de la succession des âges de la vie, de l'attachement aux objets quotidiens, de la conscience douloureuse que toute chose s'efface et disparaît. Le titre, tiré du *Métier de vivre* de Pavese, exprime bien l'attraction nostalgique qu'exerce sur chacun d'entre nous la maison de famille, le décor de l'enfance, lieu des étés enfuis et des bonheurs naïfs. Pierre Adrian, qui dans le civil se passionne pour le sport à *L'Équipe*, a reçu pour ses précédents romans des prix distingués, le Roger-Nimier, le François-Mauriac. Son beau style tenu, classique, élégant, fait honneur à ces prestigieux patronages. ■

**Jean Hurtin**

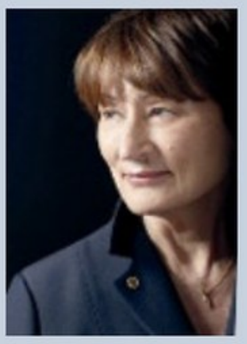
★★★★☆
***QUE REVIENNENT CEUX QUI SONT LOIN***
**PIERRE ADRIAN**
192 P., GALLIMARD, 20 €

LYNN S.K./STOCK - FRANCESCA MANTOVANI/GALLIMARD - PASCAL ITO/FLAMMARION

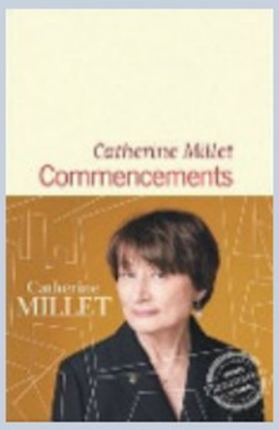
## QUE VAUT ?

### LE NOUVEAU
### CATHERINE MILLET

**Que sont les débuts d'une vie ? Un chemin qui s'extirpe de l'enfance, une voie inventée pour soi-même. Catherine Millet, fille de l'après-guerre, est de ceux qui ont dû réenchanter le réel. Élevée à Bois-Colombes, elle sait qu'elle ne ressemblera pas à ses parents. Dans un café, elle remarque quatre garçons, élèves au lycée Paul-Lapie de Courbevoie. Comme dans un film de la Nouvelle Vague, ils lui apparaissent auréolés de mystère. Ces quatre-là créeront la revue *Strophes*. Parmi eux Daniel Templon. Dans une démarche de candeur, la jeune fille se lance dans la découverte de l'art. Premiers poèmes, premières expériences sexuelles, premières rencontres d'artistes, première galerie rue Bonaparte. En 1968, Catherine a 20 ans. Bientôt, elle donne ses premières critiques aux *Lettres françaises*, revue dirigée par Aragon. Sa force, dit-elle, c'est de n'avoir eu aucune formation esthétique, aucun à priori. Comme cette génération d'artistes abstraits, nouveaux réalistes, pop ou figuratifs, des « *opportunistes* » qui se nourrissent d'irrévérence et d'audace. Celle qui sera un temps l'amante de César fondera en 1972 l'iconique *Art Press*, devenant la papesse de la critique d'art. Mais retrouvons ici la jeune femme à ses *Commencements*, quand l'aventure de l'art contemporain est à inventer de toutes pièces, en toute liberté. Une formidable chronique sur la vie artistique de la seconde moitié du XXe siècle !**



**Patricia Reznikov**




★★★☆☆
***COMMENCEMENTS***
**CATHERINE MILLET**
320 P., FLAMMARION, 20 €

## MARIA LARREA

# À coucher sur le papier

**Avec ce récit puissant au style audacieux, l'autrice née en Espagne dynamite un genre en vogue, celui du roman des origines.**

Avant d'être un livre, cette folle histoire vraie aurait pu être un film. Après tout, Maria Larrea, passée par la prestigieuse Fémis, s'est toujours rêvée en réalisatrice et scénariste. Mais les mots parviennent parfois mieux que les images à reconstituer le puzzle de nos existences morcelées. Pour son premier livre, la jeune autrice d'origine basque nous plonge dans une quête familiale aux allures de roman picaresque qui commence dans l'Espagne des années 1940, celle de Franco, par deux naissances et deux abandons. Julian, fils de Josefa, une prostituée obèse de Bilbao, a été recueilli par La Misericordia, un orphelinat de la ville. Victoria, elle, a été confiée par sa mère à un couvent de Galice. Ces deux enfants de misère sont les parents de la romancière. Ils seront le vibrant matériel d'une fiction en puissance, le récit presque chevaleresque de petites gens devenues des héros d'un conte pour (grands) enfants.

À la manière d'un film d'Almodóvar, dans un roman éclatant de couleurs pour mieux masquer les drames intimes et leur noirceur, Maria Larrea retrace l'adolescence de ses parents et leur rencontre, belle et sauvage. Puis, elle s'immisce sur la photo de famille et démêle son enfance déroutante à Paris, dans la minuscule loge du théâtre de la Michodière, coincé entre son père gardien des lieux, ivrogne notoire et mari violent, et une mère femme de ménage qui balaye sous le tapis les problèmes de la vie. Elle raconte surtout l'événement décisif qui l'a poussé à nous livrer ce récit. Un simple après-midi et un tarot lu par Alejandro Jodorowsky qui allait faire éclater tous les secrets de sa vie.

Le roman des origines est devenu, plus que jamais, dans une société riche et métissée, où les nouvelles générations ne cherchent plus à simplement se fondre dans le moule français, un genre fort, vivant, pourvoyeur de très grands livres. Mais rarement auparavant avait-on pu lire quelque chose d'aussi remuant. Le titre, *Les gens de Bilbao naissent où ils veulent*, affirme, revendique. Sublime, provocateur, il est le symbole d'un style audacieux, qui mélange cynisme et burlesque, humour et drame. Chaque phrase est une bourrasque qui désarçonne. « *Romantique. C'était surtout un éjaculateur précoce. Il n'avait pas franchi le col qu'il dégringolait déjà, guerrier frustré.* » Les mots cinglent, amusent en même temps qu'ils écorchent. Ils déploient une poésie brute qui fait mouche et touche en plein cœur. En se cherchant, Maria Larrea nous a trouvés ou peut-être l'inverse, qui sait. ■

**Léonard Desbrières**

★★★★☆
***LES GENS DE BILBAO NAISSENT OÙ ILS VEULENT***
**MARIA LARREA**
224 P., GRASSET, 20 €

# À la chaîne

**CLAIRE BAGLIN publie un premier roman coup de poing contre la productivité effrénée et l'aliénation qui en découle.**

Ses camarades en parlent avec des étoiles dans les yeux. Alors, quand la voiture de ses parents se gare devant l'enseigne rêvée, son cœur est à la fête, et le jour à marquer d'une pierre blanche. Aujourd'hui, on mange au fast-food. Un rêve d'enfant enveloppé dans du papier gras, entre un burger, des frites et un jouet. Vingt ans plus tard, la voici « *en salle* », au poste dont personne ne veut, employée par ce même fast-food pour un job d'été, à enchaîner des tâches aussi aliénantes que répétitives. Un ballet réglé pour une productivité maximale. À l'aune de ses souvenirs d'enfance, la narratrice de ce premier roman parfaitement maîtrisé dépeint l'envers d'un décor relevant de l'esclavage moderne bien plus que du rêve. Avec une distance ironique, *En salle* raconte ce fossé, la répétition des mêmes gestes, le corps mis à l'épreuve comme le fut en son temps celui de son père ouvrier. Unissant leur trajectoire, Claire Baglin montre comment le fast-food a remplacé l'usine, comment les contremaîtres sont devenus des managers, et comment rien n'a vraiment changé, malgré une réalité enrobée d'anglicismes. ■

**Laëtitia Favro**

★★★☆☆
***EN SALLE***
**CLAIRE BAGLIN**
160 P., MINUIT, 16 €

JF PAGA/GRASSET

# Je est une autre

À l'instar des précédents livres de Carole Fives *(Térébenthine, Tenir jusqu'à l'aube),* on retrouve dans *Quelque chose à te dire* un zeste de fiction autobiographique, un portrait générationnel et une bonne dose de subversion. Mais de manière plus diabolique, comme son héroïne : Elsa Feuillet, jeune maman et romancière lyonnaise fascinée par l'œuvre de Béatrice Blandy, écrivaine iconique qui vient de décéder. Dans son nouveau roman, Elsa a placé une citation de son modèle en exergue, ce qui lui vaut d'être contactée et sollicitée par le veuf de Béatrice. Très vite, la rencontre devient une idylle. En peu de temps, Elsa s'incruste, s'insère, puis s'impose dans l'appartement où vivait son autrice fétiche. Elle va pouvoir fouiller… Mais voilà : ce jeu de miroirs entre deux écrivaines est aussi un jeu de dupes. Sur fond de suspense, Carole Fives intègre ses thématiques personnelles – le statut social des auteurs, la différence d'âge dans le couple. On aurait aimé une analyse plus profonde de l'admiration obsessionnelle d'Elsa envers son idole, mais on salue tout de même ce récit de manipulation qui va au-delà du simple récit d'usurpation d'identité. ■

**Hubert Artus**

# En pleine montée

Ce n'est pas rien, quand on publie un livre pour la première fois, d'être adoubé par l'autrice la plus attendue de la rentrée littéraire. Surtout si cette marraine s'appelle Virginie Despentes et qu'elle maîtrise un peu votre sujet. Mais Matthieu Seel, qui revient sur son parcours, de sa naissance sous X à son addiction au crack jusqu'à son sevrage – et ce neuf ans après son témoignage dans la série documentaire *Crackopolis* d'Arte Radio –, peut aussi compter sur son authenticité frontale et sans apitoiement. Sur son recul et son sens de la formule : « *Est-ce qu'on a plus peur de vivre que de mourir ?* » Et sur un style uppercut, apte à rendre l'urgence de cette vie brûlée par les deux bouts : « *Tout ça puait la mort pourtant je suis vivant, j'y suis arrivé. Est-ce bien mérité ? Il est parfois temps de se reposer la question.* » Sans équivalent en France, ce récit intitulé *Rien ne dure vraiment longtemps* mérite d'être largement lu et notamment – puisque Seel a déjà accompli l'impossible – par ces pouvoirs publics qui repoussent au-delà du périphérique les consommateurs… loin des yeux mais pas du haut-le-cœur. ■

**Camille Thomine**

★★☆☆☆
***QUELQUE CHOSE À TE DIRE***
**CAROLE FIVES**
176 P., GALLIMARD, 18 €

★★★☆☆
***RIEN NE DURE VRAIMENT LONGTEMPS***
**MATTHIEU SEEL**
208 P., HARPER COLLINS, 18 €

FRANCESCA MANTOVANI/GALLIMARD - MELANIA AVANZATO/HARPERCOLLINS

## ET AUSSI…

★★★☆☆
***UNE BRÈVE LIBÉRATION***
**FÉLICITÉ HERZOG**
350 P., STOCK, 20,90 €

**Cette histoire vraie aurait fait rêver Proust. D'un côté, une jeune fille, Marie-Pierre de Cossé-Brissac, issue de la fine fleur de l'aristocratie française. De l'autre, un jeune homme, Simon Nora, qui vient de l'élite juive. La guerre leur tombe dessus. La mère de Marie-Pierre, la terrible May, fraie avec le gratin de la collaboration – elle est la grande amie de la fille de Laval et la maîtresse de Morand. De son côté, Simon rejoint le maquis. Tout les oppose. Entre Simon et Marie-Pierre naîtra pourtant une passion que leurs familles n'arriveront pas à briser. Félicité Herzog est la fille de Marie-Pierre. Dans *Une brève libération,* elle parvient à faire de la vie de sa mère un roman. Un monde englouti remonte à la surface. À la recherche de l'Occupation perdue…**

**Louis-Henri de La Rochefoucauld**

★★★★☆
***GPS***
**LUCIE RICO**
224 P., P.O.L, 19 €

**Partager sa localisation avec son Smartphone. Voilà un geste si banal que plus personne ne songe à le questionner. Heureusement, il y a Lucie Rico qui, dans *GPS,* imagine la première fiction située dans ce système de positionnement par satellites. Ariane, la narratrice, doit retrouver Sandrine à son mariage. Cette dernière lui partage la position de la fête. Ariane les rejoint, s'ennuie, et finit par perdre la trace de son amie. Le petit point rouge indiquant sa position continue de se déplacer sur son Smartphone. Il s'arrête un temps près d'un lac, où un corps calciné est retrouvé le lendemain. Ariane pleure son amie alors que le point rouge continue sa course. L'écriture blanche, relevée d'un humour pince-sans-rire, accompagne habilement le basculement de ce drôle de polar dans une autre réalité : ce monde virtuel où quelque chose de Sandrine continue d'exister. Épatant.**

**Gladys Marivat**

## 3 POCHES EN PLUS

★★★★☆
***DICTIONNAIRE AMOUREUX DES ÉCRIVAINS ET DE LA LITTÉRATURE***
**PIERRE ASSOULINE**
912 P., PLON/L'ABEILLE, 10 €

**Dans son avant-propos, Pierre Assouline signale que *« le dictionnaire est un roman avec tous les mots dans le bon ordre »*. C'est l'idée de cette collection : explorer un thème et raconter des histoires d'une plume subjective. L'auteur alterne (excellentes) bios littéraires d'écrivains et entrées éclectiques. Il allume Umberto Eco, applaudit Duras ou Chandler, griffe les critiques et donne la fiche de lecture de Jean Paulhan consacrée à *L'Étranger* : « *C'est un roman de grande classe qui commence comme Sartre et finit comme Ponson du Terrail.* » Un régal.** **E. L.**

★★★★☆
***LE PETIT POLÉMISTE***
**ILAN DURAN COHEN**
304 P., ACTES SUD/BABEL, 9 €

**L'histoire se passe en 2031. Alain Conlag est un polémiste officiel avec carte professionnelle délivrée par un gouvernement qui régit tout. La nourriture, les loisirs, la parole… Lors d'un dîner, Conlag balance une remarque sexiste. Peut-être drôle. Mais pas sûr. Il est chassé par la police, son univers s'écroule, son procès se prépare. Et Ilan Duran Cohen livre une farce où tout ce qui existe aujourd'hui est poussé jusqu'à ses extrémités. Réjouissant, ironique et flippant.** **E. L.**

★★★☆☆
***KÉROZÈNE***
**ADELINE DIEUDONNÉ**
200 P., L'ICONOCLASTE/PROCHE, 7,90 €

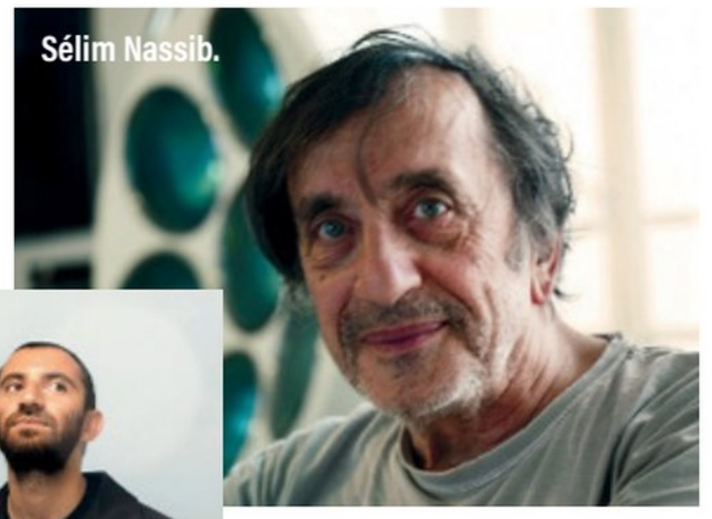
**Quatorze personnages se retrouvent à 23 h 12 dans une station-service d'autoroute. Dont un cheval. Des vies différentes mais un même hasard qui les regroupe ici jusqu'au moment où tout bascule. Ou pas… Un exercice de style autant qu'une façon de brosser une époque, un temps suspendu, des angoisses, des envies, des existences disparates mais qui disent le monde actuel dans sa banalité et sa singularité.** **E. L.**

## SÉLIM NASSIB - SABYL GHOUSSOUB

# Liban, ici et ailleurs

**Les deux auteurs d'origine libanaise immergent le lecteur dans leurs histoires personnelles et celle de leur pays, l'un évoquant son enfance, l'autre le parcours de ses parents.**

Rares sont les chapitres du XXe siècle plus complexes à restituer que l'implosion du Liban entre la crise de Suez et l'invasion israélienne de 1982. Sélim Nassib y parvient sans manichéisme ni rien sacrifier du souffle romanesque de cette œuvre largement autobiographique. Juif francophone, Youssef grandit à Beyrouth, formidable terrain d'apprentissage de la sensualité mais aussi mélange tonnant de dix-huit communautés « *qui s'allient et se déchirent* ». Nassérisme et conflit israélo-palestinien favorisent les replis identitaires et la guerre civile alors que Youssef, devenu étudiant, rêve d'un socialisme laïque et unitaire. Journaliste installé à Paris, il revient couvrir le siège de Beyrouth-Ouest, qui consacre la fin de ses illusions politiques et la subsistance d'une irréductible pulsion de vie dans la ville dévastée. Derrière la fresque historique, *Le Tumulte* livre une réflexion subtile sur l'appartenance et « *l'inadéquation entre soi et soi* » qu'est la judéité.

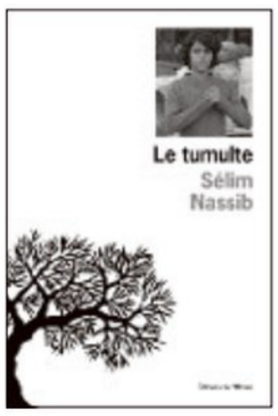

Sélim Nassib.

Sabyl Ghoussoub.

### ENQUÊTE FAMILIALE

Mais le Liban est parfois hors de ses frontières. Ainsi, Beyrouth-sur-Seine fut le surnom donné à Paris dans les années 1980, tant la vie intellectuelle et mondaine arabe y fut riche, raconte le père de l'écrivain. Après avoir fui son identité libanaise avant qu'elle ne le rattrape dans *Beyrouth entre parenthèses,* Sabyl Ghoussoub tend un micro à ses parents pour mener une enquête familiale foisonnante. Comme dans *Le Nez juif,* son premier roman, l'humour absurde est à son comble. Mais dans ces portraits de famille, l'auteur rit toujours avec ses proches, jamais à leurs dépens. Arrivé en France en 1975, son père, fin lettré au look de « *chanteur communiste turc* », se fait virer de son poste à la Sorbonne pour sa critique virulente des religions. Pour son oncle, fervent communiste et propalestinien, « *l'amour, c'est bourgeois* ». Enfin, si elles surchargent un brin certains chapitres de *Beyrouth-sur-Seine,* les métaphores n'en sont pas moins évocatrices. ■

**Antoine Faure et Simon Bentolila**




★★★★☆
***LE TUMULTE***
**SÉLIM NASSIB**
416 P., L'OLIVIER, 21,50 €

★★☆☆☆
***BEYROUTH-SUR-SEINE***
**SABYL GHOUSSOUB**
200 P., STOCK, 20,50 €

DR/L'OLIVIER - PATRICE NORMAND/STOCK

# La faucille et le râteau

Une lapalissade : le roman noir se frotte à la réalité du monde sous l'angle social et politique. C'est la définition du genre et c'est presque tout le temps le cas. Mais peu de romans comme celui de Thomas Bronnec sont à ce point dans le moment présent. Vu les délais d'écriture et de fabrication d'un livre, il est même étonnant de constater à quel point *Collapsus* tombe pile après un été caniculaire, une agitation politique autour du climat et une prise en compte de la nécessité d'un changement énergétique. *Collapsus* se situe dans quelques années juste après l'élection de Pierre Savidan à la présidence de la République, gourou écolo à tendance dictatoriale. Sa politique est servie par une nécessité climatique autant que par des pulsions personnelles autoritaires. Aucun état d'âme. Ici, le pays se résigne, là il se révolte. Thomas Bronnec, auteur et journaliste *(Ouest-France)*, raconte avec précision les coulisses d'un pouvoir politique… qui pourrait advenir. S'y mêlent sexe, ambition, lâcheté, utopie. L'effet de réalité est saisissant et l'auteur a suffisamment le sens du romanesque et l'écriture sèche pour provoquer un sacré coup de chaud. ■

**Éric Libiot**

# Tueur à pages

Billy Summers aime Émile Zola, *« version cauchemardesque de Charles Dickens »*, et imaginer des sujets d'essais universitaires. Pour vivre, il a toujours tué, tireur d'élite dans les Marines puis auprès du crime organisé, et accepte un très lucratif dernier contrat. La cible est un *« méchant »*, comme il l'exige, et sera jugée dans une petite ville du sud. En l'attendant sur place, Billy passe pour un écrivain, le métier dont il rêve, et entame son autobiographie pour habiter le rôle. Lui qui a toujours dissimulé sa culture se plaît dans l'exercice, même si son passé traumatique remonte à la surface. Alors que Billy intègre la communauté de Red Bluff, la première partie du livre rappelle le nouveau départ grisant du héros de *22/11/63*.

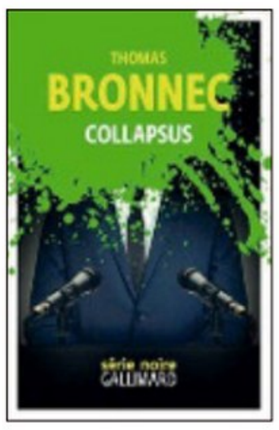
Stephen King aime son personnage, dont il donne à apprécier la méticulosité de tueur chevronné et les tâtonnements d'auteur débutant sans recourir au surnaturel. À moins que l'écriture elle-même ne relève de la magie, tantôt dangereuse, tantôt capable de ressusciter les disparus… Avec *Billy Summers*, l'auteur de *Shining* nous offre un très bon cru. ■

**A. F.**

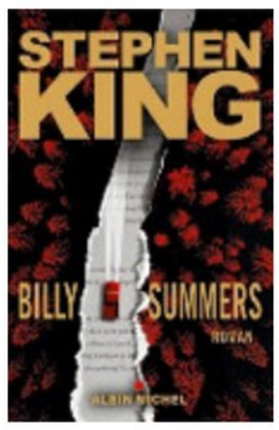
## QUE VAUT ?

### LE NOUVEAU OLIVIER TRUC

**C'était il y a dix ans exactement : nous découvrions Olivier Truc en romancier. Déjà connu comme journaliste et documentariste, il offrait avec *Le Dernier Lapon* la première des quatre (remarquables) enquêtes de sa « Police des rennes ». Il change radicalement de braquet ici : *Les Sentiers obscurs de Karachi* évoque l'attentat de 2002 qui tua dans cette ville pakistanaise quatorze personnes, dont onze employés français de la Direction des constructions navales (DCN) de Cherbourg, présents sur place. Chez nous, le drame a donné son nom à une affaire politico-financière, allant de la vente de matériel naval au financement de la campagne présidentielle d'Édouard Balladur en 1995. Le tout est encore sujet à débats, et justement : Truc le rouvre. Étayé par des témoignages (dont celui d'un ancien Premier ministre) récoltés par l'auteur et par des rapports d'enquêtes, le roman débute à Cherbourg en avril 2022. Fils d'un des rescapés de l'attentat revenu en France, le jeune Jef Kerral est journaliste localier. Si son père fait comme il peut pour oublier la tragédie, ce n'est pas le cas d'un autre père de famille, de qui le journaliste s'est rapproché : ce père-là voudrait bien faire la lumière sur l'affaire. Alors Kerral prend les devants, et met les bouts : direction Karachi. La suite du reportage constitue la trame de l'intrigue – qui devient plurielle –, pour une fiction qui pointe le stylo dans le nid de vipères : guerre indo-pakistanaise, querelles de services des renseignements locaux, islamistes radicaux. Sans exonérer les responsabilités françaises. Du vrai bon polar en immersion.** **Hubert Artus**




★★★☆☆
***COLLAPSUS***
**THOMAS BRONNEC**
480 P., GALLIMARD/SÉRIE NOIRE, 20 €




★★★★☆
***BILLY SUMMERS (ID.)***
**STEPHEN KING**
TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS) PAR JEAN ESCH, 560 P., ALBIN MICHEL, 24,90 €

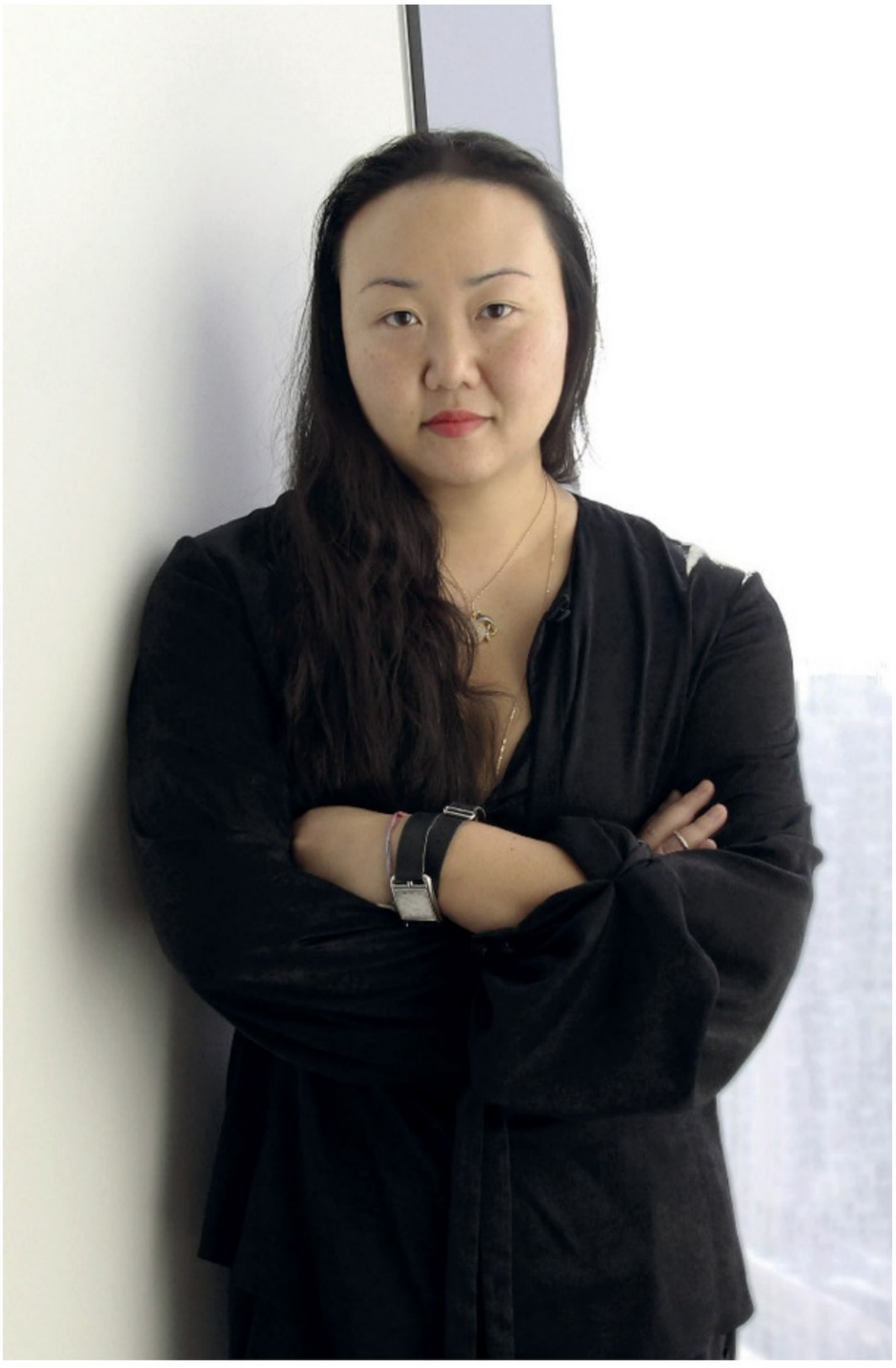
★★★☆☆
***LES SENTIERS OBSCURS DE KARACHI***
**OLIVIER TRUC**
272 P., MÉTAILIÉ, 22 €.
EN LIBRAIRIES LE 7 OCTOBRE.

FRANCESCA MANTOVANI/GALLIMARD - SHANE LEONARD/ALBIN MICHEL

## HANYA YANAGIHARA

# Des illusions perdues

**Cette voix atypique des lettres anglo-saxonnes imagine en trois récits ancrés dans une Amérique passée, présente et future, ce que notre monde aurait pu être et pourrait devenir. Un récit fascinant oscillant entre le roman réaliste et la dystopie.**



JENNY WESTERHOFF/GRASSET

Une maison sur Washington Square, défiant le passage du temps. En 1893, David Bingham, l'héritier d'un empire financier, l'occupe avec son grand-père, qui entend marier son petit-fils au meilleur parti. L'élégant et respectable Charles Griffiths arrive en tête de liste, mais David s'éprend bientôt d'Edward, un jeune professeur de musique sans le sou. En cette fin de XIXe siècle, New York fait alors partie des États-Libres qui, dans cette Amérique recréée, ont fait sécession du reste des États-Unis. Le mariage entre personnes du même sexe y est légal et près de la moitié des citoyens l'ont adopté. Mais malgré sa fortune, l'ombre de la maladie plane au-dessus de David, qui hésite entre demeurer dans les États-Libres, ou voyager vers l'ouest et vers cette Californie que l'on compare au paradis.

En 1993, alors que sévit une épidémie qui tait son nom (mais que l'on devine être le sida), l'opulente maison de Washington Square est occupée par un autre Charles Griffiths, patron richissime entretenant une liaison avec l'un de ses employés, un jeune Hawaïen nommé lui aussi David Bingham. Issu de l'une des plus anciennes familles d'Hawaï, David est l'héritier d'un trône qui n'existe plus et la victime collatérale de l'annexion par les États-Unis de ce paradis terrestre évanoui.

### DÉCLINS ET RENAISSANCES

En 2093, le monde vit au rythme des pandémies et sous le joug de régimes totalitaires. La maison de Washington Square est divisée en appartements dont l'un est occupé par Charlie, la petite-fille d'un éminent scientifique nommé Charles Griffiths. Affectée dès l'enfance par une maladie infectieuse, Charlie tente de recoller les morceaux d'un mariage sans amour avec Edward qui, fasciné par un certain David, déserte le domicile conjugal. Ponctué des lettres adressées par Charles

Griffiths à un collègue scientifique, le récit retrace, sur toute la seconde moitié du XXIe siècle, la dérive autoritaire de sociétés paralysées par la crainte de nouveaux virus. Dans ce futur cauchemardesque, le terme même de « paradis » semble appartenir à une langue morte.

Roman réaliste évoluant vers la dystopie, *Vers le paradis* entrelace sur trois siècles les destins de ses personnages homonymes, dans une Amérique fantasmée faisant pourtant écho de façon troublante à celle que nous connaissons. Inspiré du *Washington Square* de Henry James et du *Livre des jours* de Michael Cunningham, l'ouvrage se déploie comme une saga familiale plurigénérationnelle abordant des sujets aussi divers que la sexualité, les liens du sang, le racisme, le colonialisme et la quête du paradis perdu. Interrogeant avec force les notions de progrès et d'utopie, Hanya Yanagihara immerge son lecteur dans une

*Vers le paradis* jette une lumière crue sur nos sociétés contemporaines, leurs craintes et leurs dérives

réalité alternative qui met en évidence les innombrables variables entrant en ligne de compte dans l'établissement d'un ordre social et politique. S'il obéit à la logique d'une histoire cyclique faite de périodes de déclin et de renaissances, le récit semble malgré tout s'acheminer irrémédiablement vers le désastre, et nous alerte sur le péril que représente l'aveuglement des hommes.

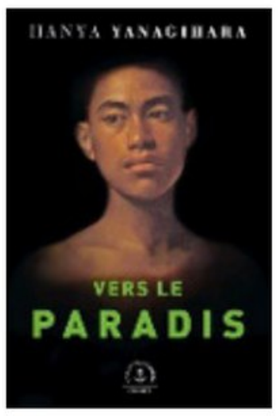
« *Le monde était à feu et à sang* », lit-on ainsi dès les premières pages, alors que, dans les années 1890, les empires coloniaux se divisent les continents comme des parts de gâteau. « *Les Allemands s'avançaient toujours plus loin en Afrique, les Français continuaient à se tailler la part du lion en Indochine, et plus proches d'eux, les Colonies étaient en proie à la terreur : on tuait, pendait, maltraitait, immolait – des événements trop terribles pour être regardés en face, et pourtant à leur porte – mais rien de tout cela* […] *n'avait droit de percer le nuage des dîners du Grand-Père, où tout n'était que douceur.* […] *Mais il était tout de même difficile, et toujours davantage, de ne pas laisser le monde extérieur faire intrusion, et au moment du dessert – un sabayon au vin de gingembre fouetté jusqu'à devenir aussi aérien que de la mousse de lait –, David se demanda si les autres songeaient, comme lui, à cette précieuse racine de gingembre, trouvée et déterrée dans les Colonies avant d'être rapportée ici dans les États-Libres et achetée à grand prix par Cook. Qui avait-on forcé à creuser et à récolter les racines ? À quelles mains avaient-elles été arrachées ?* »

## LA VOIX DES VAINCUS DE L'HISTOIRE

Si le propre de la littérature n'est pas de délivrer des messages, *Vers le paradis* jette une lumière crue sur nos sociétés contemporaines, leurs craintes, leurs dérives. Difficile, à l'aune du contexte sanitaire et géopolitique actuel, de ne pas lire dans cette fiction l'éventualité d'un avenir où, dans un monde déchiré par le réchauffement climatique et par les conflits nés de l'accès aux ressources naturelles, les libertés se réduiraient comme peaux de chagrin. En encourageant son lecteur à modifier sa perception des choses pour envisager d'autres scénarios possibles, Hanya Yanagihara lui permet d'entrer en empathie avec les vaincus de l'Histoire, et non plus simplement d'adopter le point de vue des vainqueurs.

Figure atypique des lettres américaines, l'écrivaine, née en 1974 à Los Angeles, se distingue par une approche émotionnelle déjà au cœur de son précédent roman, *Une vie comme les autres* (2018), qui, à l'instar de *Vers le paradis,* avait divisé la critique. Parce qu'ils dépeignent sans fard les multiples tableaux de la souffrance humaine, ses ouvrages permettent une expérience de lecture qui bouleverse et dessille. En trois romans, Hanya Yanagihara a su s'imposer sur la scène internationale comme une voix puissamment originale, qui mérite de traverser l'Atlantique. ■ **Laëtitia Favro**

AUDREY SOVIGNET




★★★★★
***VERS LE PARADIS (TO PARADISE)***
**HANYA YANAGIHARA**
TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS) PAR MARC AMFREVILLE, 816 P., GRASSET, 29 €

# MARQUE-PAGE

**par Alexis Brocas**

## Royaume désuni

**Non, l'Angleterre n'en est pas à son premier Brexit ! Cinq cents ans avant Boris Johnson, le roi Henri VIII rompait avec l'Église romaine qui refusait d'invalider ses deux premiers mariages (sur cinq). L'artisan de cette manœuvre à la fois conjugale, politique et religieuse s'appelait Thomas Cromwell, fils de forgeron qui, par la force de son intellect, sut se hisser jusqu'au sommet du pouvoir – et surtout s'y maintenir, malgré le mépris de la haute noblesse. Pour retranscrire les stratégies tous azimuts de Cromwell, il fallait un cerveau à la hauteur du sien. Comme celui de la romancière britannique Hilary Mantel, double lauréate du Booker Prize, qui a déjà démontré son talent pour ressusciter l'histoire sans attenter à sa complexité.**
***Le Miroir et la Lumière*, dernier tome de sa trilogie consacrée aux Tudors, commence juste après la décapitation d'Anne Boleyn (deuxième épouse d'Henri), raconte le parcours de la troisième (la fade Jane Seymour), s'intéresse aux tenants du papisme, aux révoltes populaires, aux menées des grandes familles… Apparaît un monde où la raison d'État n'épargne personne. Ainsi la malheureuse Marie, (première fille d'Henri VIII), qui, pour sauver sa tête, doit désavouer sa foi, son titre de princesse et le mariage de ses propres parents ! Apparaît aussi, derrière la figure de Cromwell, celle d'une romancière qui ne s'égare jamais dans sa foule de factions et d'intrigues – au contraire, elle s'y ébat avec la familiarité que confère une connaissance totale des personnages et des enjeux. Certes, la rejoindre dans ses joies érudites réclame un peu de concentration, mais rares sont les livres qui vous élèvent à ce point.**

★★★★★
***LE MIROIR ET LA LUMIÈRE (THE MIRROR AND THE LIGHT)***
**HILARY MANTEL**
TRADUIT DE L'ANGLAIS (ROYAUME-UNI) PAR FABRICE POINTEAU, 1 006 P., SONATINE, 25 €

## QUE VAUT ?

### LE NOUVEAU JULIAN BARNES

**Alors qu'il était âgé d'une trentaine d'années, Neil a suivi les cours d'une certaine Elizabeth Finch. Élégante, provocante, intrigante, cette quinquagénaire enseignait l'histoire culturelle aux adultes, avec un brio tel qu'il n'a pas tardé à tomber amoureux. Vingt ans plus tard, à la mort d'Elizabeth, Neil hérite de ses papiers. Un legs qui le pousse à rassembler ses souvenirs et à mener l'enquête à son sujet, car elle reste énigmatique à ses yeux… C'est peu dire qu'*Elizabeth Finch* se présente sous des dehors peu engageants : les souvenirs de Neil sont largement composés d'extraits des cours d'Elizabeth, qu'on a tendance à sauter ; quant à la deuxième partie, sur les trois qui composent l'ouvrage, elle consiste en un essai de cinquante pages sur Julien l'Apostat, livré tel quel. On a l'impression, face à ce récit spéculatif et abstrait, que la fiction n'y a été ajoutée qu'après coup, tant il manque de romanesque. Les deux personnages, du reste, demeurent impénétrables. Neil, le narrateur, ne dit rien de lui, au motif que *« ceci n'est pas* [son] *histoire »*. Quant à Elizabeth, l'héroïne, elle est une étrangère pour Neil – et pour le lecteur –, lequel ne la définit qu'en négatif, par énumération de ce qu'elle n'était pas : elle n'était pas un personnage public, elle n'avait pas de tic de langage, etc. Fort bien, mais elle était quoi, alors ? On referme ce livre austère et ambigu avec le sentiment que, sans avoir rien dévoilé, il a tourné sans fin autour d'un mystère inviolé.**

**Bernard Quiriny**

★★☆☆☆
***ELIZABETH FINCH (ID.)***
**JULIAN BARNES**
TRADUIT DE L'ANGLAIS (ROYAUME-UNI) PAR JEAN-PIERRE AOUSTIN,
208 P., MERCURE DE FRANCE, 19 €

# Une vie à soi

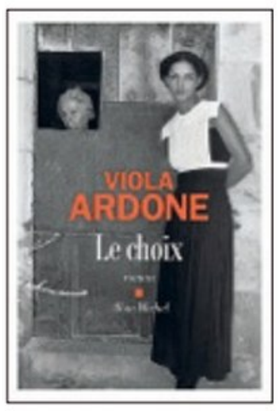
**L'autrice italienne publie *Le Choix*, un roman sensible et puissant déroulant le parcours et les rêves de liberté d'une jeune Sicilienne.**

L'affaire est lancée par une des premières phrases marquantes de cette rentrée littéraire : « *Une fille, c'est comme une carafe : qui la casse la ramasse, dit toujours ma mère.* » Ces mots-là, la jeune Oliva Denaro les entend depuis son enfance. Comme toutes les filles de sa génération, elle n'a nulle voix au chapitre quant à son avenir : nous sommes ici dans les années 1960, dans une Italie encore sous la coupe de la morale chrétienne et d'un système législatif patriarcal. Mais ces mots résonneront dans sa vie pour toujours. De sorte qu'à la différence de bien des autres, elle parviendra à s'extraire du sort qui lui est promis. C'est ce parcours, entre fatalité et liberté, que raconte *Le choix*.

Direction Martorana, un petit village sicilien reculé, où tout le monde épie plus ou moins tout le monde. Oliva a 15 ans. Elle découpe les photos de stars de cinéma dans les magazines, elle aime aussi étudier le latin, et apprécie découvrir des mots rares dans le dictionnaire : tout cela l'aide à formuler ses pensées. Et quand ses parents cèdent à la tradition pour la marier de force avec un noble du coin, cela l'aidera aussi à dire « non ». Jusque-là, le livre était un récit d'adolescence et post-adolescence d'une jeune fille qui passe de l'acceptation aux règles imposées. Après un drame ayant occasionné ce « non », il raconte le parcours d'une affirmation.

Par une langue qui alterne réalisme cru et verve engagée, *Le Choix* vaut aussi pour la qualité de ses personnages secondaires, qu'ils soient ancrés dans la tradition ou défenseur du féminisme. En France, nous avions découvert la Napolitaine Viola Ardone quand fut publié son troisième roman, *Le Train des enfants*, traduit dans près de trente langues et envisagé en série télé de l'autre côté des Alpes. Le suivant (son deuxième chez nous) confirme que la quadragénaire est une plume de toute première importance. ■

**Hubert Artus**




★★★★☆
***LE CHOIX (OLIVA DENARO)***
**VIOLA ARDONE**
TRADUIT DE L'ITALIEN PAR LAURA BRIGNON,
400 P., ALBIN MICHEL, 22,90 €

ROBERTO FRANKENBERG/ALBIN MICHEL

# La horde sauvage

Depuis des années déjà, les écrivains nord-américains alertent contre le danger qui vient. La pionnière Margaret Atwood, Jodi Picoult ou plus récemment Douglas Kennedy livrent tous le récit d'une Amérique à rebours de l'Histoire, replongée dans un patriarcat et un puritanisme coupable. Avec *Hors-la-loi*, Anna North s'inscrit dans cette digne lignée. Et quoi de mieux pour pointer du doigt les errances de son pays que de frapper en plein cœur d'un genre mythique. Elle détourne les codes du western pour façonner une œuvre féministe, libre et furieuse, comme un cri de rage en écho à l'actualité. Dans une uchronie haletante, elle réécrit l'histoire du far west et imagine, à la veille du XIXe siècle, un pays obligé de repartir de zéro après une terrible épidémie. Elle raconte le destin d'Ada, mise au ban d'une communauté de survivants pour le simple fait qu'elle ne parvient pas à tomber enceinte. Menacée, forcée de fuir, elle trouve refuge au sein d'un groupe de femmes hors-la-loi. Menées par un Sundance Kid métamorphosé, elles tiendront leur revanche. Parce que chez Anna North, pas de John Wayne pour voler au secours des prisonnières du désert, les femmes se sauvent toutes seules, les armes à la main. ■

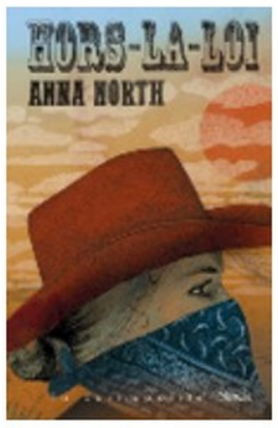
**Léonard Desbrières**

# Ma mère, ma bataille

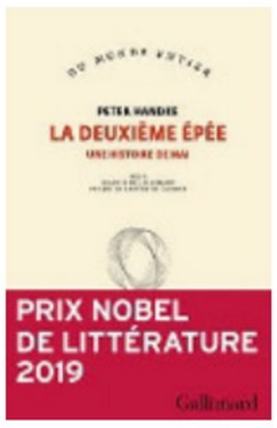
*N'observe pas. N'examine pas, mais reste prêt pour les signes* », décrétait Peter Handke dans son discours de réception du Nobel, en 2019. Ce mot d'ordre, le narrateur de *La Deuxième Épée* l'applique à la lettre. Un beau matin il se découvre dans le miroir un visage de « *vengeur* ». Sans plus attendre, il se met en route, poussé par la nécessité soudaine de laver une très ancienne calomnie visant, par voie de presse, sa « *sainte* » mère. Sous ses dehors implacables, l'expédition punitive, resserrée comme tout dénouement tragique en une seule journée, mue peu à peu en l'une de ces flâneries solitaires et salutaires, dont l'écrivain tire depuis toujours son miel. Épousant le rythme versatile de la marche et du débat intérieur, le texte rôde et bifurque, s'arrêtant ici sur le grès « *rouge-gris-jaune* » des maisons de banlieue parisienne, là sur la « *technè* » prodigieuse d'une station de tram. À la fois hommage de l'Autrichien à ses Yvelines d'adoption et pied de nez anticipé à ses détracteurs journalistes, cette « épée » à double tranchant se révèle surtout une parabole ironique quant à l'ascendant de la littérature sur toute contingence. Ou comment donner l'illusion de la vengeance pour mieux venger l'illusionniste… ■

**Camille Thomine**

SETH POMERANTZ - FRANCESCA MANTOVANI/GALLIMARD




★★★☆☆
***HORS-LA-LOI (OUTLAWED)***
**ANNA NORTH**
TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS) PAR JEAN ESCH, 384 P., STOCK/LA COSMOPOLITE, 23 €




★★★★☆
***LA DEUXIÈME ÉPÉE (DAS ZWEITE SCHWERT)***
**PETER HANDKE**
TRADUIT DE L'ALLEMAND (ALLEMAGNE) PAR JULIEN LAPEYRE DE CABANES
128 P., GALLIMARD/DU MONDE ENTIER, 14,50 €. EN LIBRAIRIES LE 6 OCTOBRE.

## 3 LIVRES EN PLUS

★★★☆☆
***LÉOPARD NOIR, LOUP ROUGE***
**MARLON JAMES**
704 P, ALBIN MICHEL, 24,90 €

**Nous avions connu Marlon James par son troisième roman, *Brève histoire de sept meurtres*, lauréat du Man Booker Prize 2015. Dans le quatrième, l'auteur jamaïcain aborde le genre de la fantasy. Contant les pérégrinations d'un jeune homme nommé Pisteur, mercenaire et justicier, James s'empare des imaginaires de la guerre, de la maltraitance, de la sexualité transgenre, dans une fresque sous l'influence de contes africains et de réalisme magique.** **H.A.**

★★★☆☆
***L'OREILLE DE KIEV***
**ANDREÏ KOURKOV**
368 P., LIANA LEVI, 22 €

**À Kiev en 1919, les bolchéviques réquisitionnent à tour de bras pour bâtir leur administration. *L'Oreille de Kiev* retrace cette transition révolutionnaire avec une drôlerie saisissante. Ainsi, Samson doit partager son appartement avec deux soldats véreux, et céder son bureau. Enfermée dans l'un des tiroirs, une curiosité fantastique rappelle le Gogol du *Portrait*: son oreille tranchée par des Cosaques entend toujours, l'informe de manigances. Engagé dans une milice, deviendrait-il rouge ou préparerait-il un plat qui se mange froid ?**

**Simon Bentolila**

★★★☆☆
***ACTRICE***
**ANNE ENRIGHT**
352 P., ACTES SUD, 23,50 €.
EN LIBRAIRIES LE 5 OCTOBRE.

**Norah retourne sur les lieux de vie de sa mère pour écrire un livre sur l'icône qu'elle incarnait dans l'Irlande des années 1970. Des soirées mondaines et délurées à ses relations avec l'IRA, une femme complexe se dresse, animée par cette célébrité qui lui brûle petit à petit les ailes jusqu'au drame. Anne Enright oppose l'intimité et la gloire tout en faisant d'*Actrice* une délicieuse intrigue sur le rapport mère-fille.**

**Marie Jouvin**

# 3 POCHES EN PLUS

★★★☆☆
***LA SPLENDEUR ET L'INFAMIE***
**ERIK LARSON**
864 P., LE LIVRE DE POCHE, 9,90 €

**De courts chapitres bien rythmés, des anecdotes drôles faisant corps avec l'Histoire : cette imposante biographie de Churchill se lit comme un *page turner* romanesque. L'auteur dépeint sa première année à la tête du gouvernement entre mai 1940 et mai 1941, alors qu'Hitler bombarde les villes anglaises. On découvre le Lion dans l'intimité de sa famille : sa fille continuant à danser sous les bombes et son fils dilapidant son argent au jeu, il avait de quoi s'étouffer avec son cigare !**

**Simon Bentolila**

★★★★☆
***APPRENDRE À SE NOYER***
**JEREMY ROBERT JOHNSON**
144 P., 10/18, 6,60 €

**Ce conte initiatique dans une mystérieuse jungle raconte l'histoire d'un père qui, en pleine partie de pêche avec son fils, perd la trace de ce dernier. Fou de douleur, il se lance à sa quête, son cheminement intérieur nous entraînant dans un tourbillon de sensations extrêmes. Ses rencontres le conduisent à l'expérimentation de rites, et c'est un envoûtement qui opère sur le lecteur. La résilience de ce père trouvera-t-elle ses limites ?** **S.B.**

★★★☆☆
***L'ANNÉE DU SINGE***
**PATTI SMITH**
192 P., FOLIO, 7,80 €.
EN LIBRAIRIES LE 13 OCTOBRE.

**Après avoir exploré son rapport obsessionnel à la création dans *Dévotion,* la grande dame du rock and roll et des lettres revient dans *L'Année du singe* sur l'année de ses 70 ans, ses errances, son addiction au… café, les fantômes du passé qui ressurgissent, ses influences, de Marc Aurèle à William S. Burroughs en passant par Lewis Carroll. Sous cette plume immédiatement identifiable, la fantasmagorie du rêve se confond avec la réalité d'une Amérique rurale où elle parvient à passer incognito.** **S.B.**

**GABRIELA GARCIA**

# Lignées d'exilées

**L'autrice d'origine cubaine livre un premier roman puissant et sans détour sur la condition féminine.**

« *Il n'y a pas de règles tangibles qui expliquent pourquoi certains naissent dans le chaos tandis que d'autres ne connaîtront pas une seule journée où il leur paraîtra déraisonnable d'espérer vivre la suivante.* » C'est là un premier roman d'une juste, frontal, qui ne cache rien des tristes réalités de ce monde et de sa brutalité. Une brutalité bien souvent exercée par les hommes à l'encontre des femmes, comme une arme leur évitant d'affronter leurs faiblesses, et Gabriela Garcia de décliner nombre des formes qu'elle peut prendre.

Depuis Cuba, le Mexique et le sud-est des États-Unis, depuis 1866, 2006 ou 2019, sa narration nous ancre dans les confins malheureux de l'existence de femmes, qui, toutes, ont tenté de s'arracher à un passé marqué par les drames familiaux et les instabilités politiques. Ainsi Gabriela Garcia réunit-elle le parcours d'exilées, de Gloria

et sa petite Ana, venues du Salvador, et une partie de l'histoire trouble de la famille de Jeanette, que composent cinq générations de mères et de filles d'origine cubaine.

Il y a la difficulté de tenir son rôle de mère lorsque tout autour menace ; il y a la croyance que seul le silence peut effacer les douleurs ; il y a l'impossibilité de trouver sa place et de savoir d'où l'on vient. Puits de ressentis dont toute la prégnance nous parvient, *De femmes et de sel* place la force au centre. À opposer au chaos, aux regrets et aux manques. Pour qu'un jour se construise « *un avenir, quel qu'il soit, qui soit différent de ce présent-là* ». ■

**Juliette Savard**

★★★★☆
***DE FEMMES ET DE SEL (OF WOMEN AND SALT)***
**GABRIELA GARCIA**
TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS) PAR VALÉRIE BOURGEOIS, 304 P., PRESSES DE LA CITÉ, 22 €

# Dealers au grand cœur

**Le primo-romancier JOSÉ FALERO réussit lui aussi son coup d'essai avec ce livre au style truculent sis dans une favela, et devenu best-seller au Brésil.**

« *La vie est un sauve-qui-peut : nous en train de détaler, et la poisse sur nos talons.* » Habitants des favelas de Porto Alegre, rayonnistes dans un supermarché, Pedro et Marques rêvent d'un avenir meilleur. Un matin, le premier, dont les discours empreints de marxisme se sont étoffés, a un plan : « *Je vais dealer de la beuh dans ma favela.* » Et c'est un plan solide. Pedro semble en effet capable d'anticiper la moindre embrouille. À mesure que s'amassent les billets, il a l'intelligence de penser qu'il ne faudrait pas être trop gourmand. Au risque de se faire rattraper par la poisse… Arrivé à l'écriture par la petite porte, José Falero signe avec *Supermarché* un premier roman bluffant, dont le picaresque moderne, l'énergie électrique et l'humour bien senti entraînent inévitablement. ■ **J.S.**

★★★★☆
***SUPERMARCHÉ (OS SUPRIDORES)***
**JOSÉ FALERO**
TRADUIT DU PORTUGAIS (BRÉSIL) PAR HUBERT TÉZENAS, 304 P., MÉTAILIÉ, 22 €

ANDRIA LO/PRESSES DE LA CITÉ

## ANTHONY DOERR

# Aux confins de l'imaginaire

**Mêlant science-fiction, philosophie et fiction historique, cet étourdissant récit mosaïque célèbre les pouvoirs du rêve et de l'enchantement.**

À l'instar de plusieurs titres de David Mitchell ou du récent *Rocher Blanc* d'Anna Hope, le nouveau roman d'Anthony Doerr, dont on avait déjà pu mesurer les impressionnants talents de conteur dans *Toute la lumière que nous ne pouvons voir*, fait partie de ces récits mosaïques construits autour d'un symbole, d'un être ou d'un objet. Cinq personnages, donc, trois âges (le XVe siècle, l'Amérique contemporaine, le futur proche), des flash-back en pagaille et, au cœur de cet étourdissant maelstrom, le manuscrit éponyme d'Antoine Diogène – un texte antique (et fictif) dont il ne reste que vingt-quatre feuillets rongés par les vers, narrant les aventures du berger Aethon en quête d'une mystérieuse « *cité dans les nuages* ».

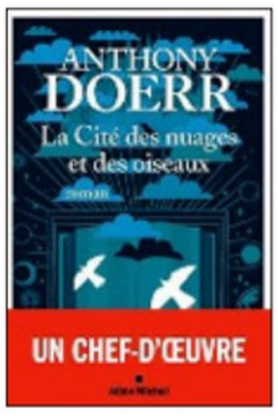
Autour de cet *axis mundi* ? Konstance, 14 ans, embarquée sur l'Argos, vaisseau interstellaire filant vers une planète lointaine ; Anna, orpheline de Constantinople avide de savoir, qui travaille dans un atelier de broderie ; Omeir, jeune éleveur bulgare à la lèvre fendue, qui se retrouve aux portes de la même cité tandis que gronde la rumeur de la guerre ; Seymour, garçon diablement tourmenté, sur le point de faire sauter une bibliothèque ; et Zeno, enfant de l'Idaho qui, dans les années 1950, a grandi en dissimulant son homosexualité et, devenu vieil homme, s'apprête à enrôler cinq gamins dans une représentation théâtrale de *La Cité des nuages et des oiseaux*.

La façon dont ces cinq récits s'imbriquent et convergent n'est pas la moindre prouesse de ce roman gargantuesque (divisé en vingt-quatre sections – le nombre de lettres de l'alphabet grec), célébrant comme peu d'autres les pouvoirs de l'imagination. Chaque personnage, d'une façon ou d'une autre, est lié au monde des livres. « *Grâce* [aux Grecs], *déclare une bibliothécaire, tu peux t'envoler et faire le tour de la Terre pour atterrir dans un lieu plein de lumière.* » Dont acte.

ULF ANDERSEN/ALBIN MICHEL

Comment un récit peut-il sauver une vie, ou infléchir un destin ? Existe-t-il une limite aux rêves des hommes ? Entre deux extraits du codex, l'auteur tend les fils de sa toile, tissant sous nos yeux un canevas enchanteur. Chaque histoire pourrait constituer un livre en soi – on va de l'aventure à la science-fiction en passant par le roman philosophique et la fiction historique – mais cette *Cité…*, on s'en rend compte une fois la dernière page tournée, vaut plus encore que la somme de ses parties. ■

**Fabrice Colin**




★★★★★
***LA CITÉ DES NUAGES ET DES OISEAUX (CLOUD CUCKOO LAND)***
**ANTHONY DOERR**
TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS) PAR MARINA BORASO, 704 P., ALBIN MICHEL/TERRES D'AMÉRIQUE, 24,90 €

## ET AUSSI…

★★★☆☆
***JUSQUE DANS LA TERRE***
**SUE RAINSFORD**
224 P., AUX FORGES DE VULCAIN, 20 €

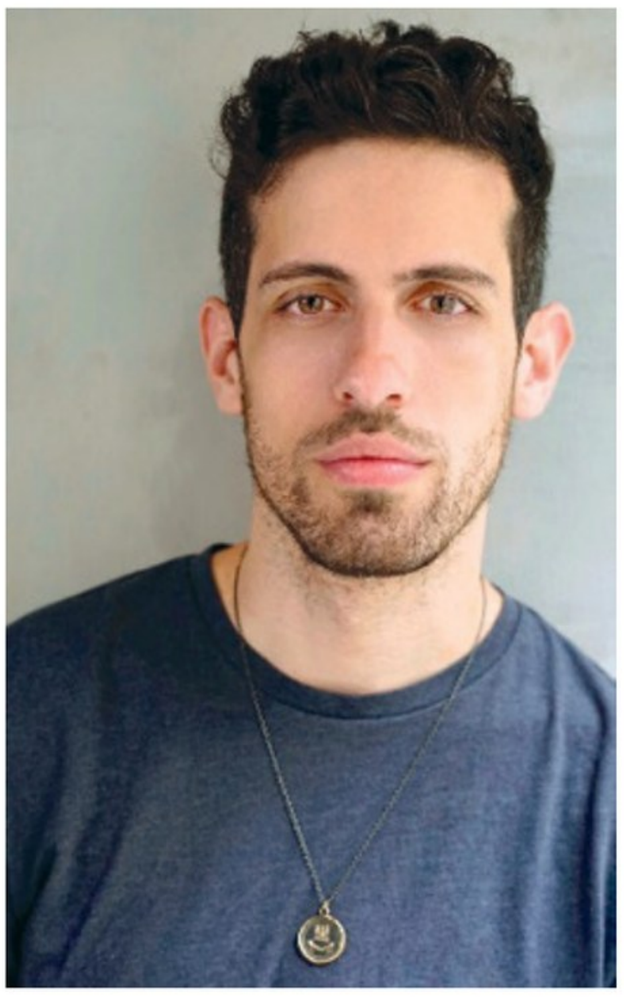
**Ada et son père vivent à la lisière de la forêt et partagent un don de guérisseur. Ils viennent en aide aux habitants de la petite bourgade voisine sans jamais faire partie de cette communauté effrayée par leur étrange pouvoir. Un jour pourtant, Ada va désobéir à son père et s'éprendre de Samson, un jeune villageois. Au risque de faire vaciller leur périlleux équilibre et de dévoiler leur monstruosité, au risque surtout de se frotter à la noirceur de l'âme humaine. Pour ses débuts, Sue Rainsford fait preuve d'une épatante maestria littéraire et façonne un drôle de conte horrifique. Le récit, tentaculaire et vénéneux, dérive lentement et magnifiquement vers un réalisme magique touchant, il prend les traits d'une puissante fable féministe qui questionne notre rapport au corps, il se métamorphose en ode à la différence.** **Léonard Desbrières**

★★★★☆
***LA FORÊT POURPRE***
**ALGERNON BLACKWOOD**
200 P., L'ARBRE VENGEUR, 22 €

**Pour l'étranger attiré par les étendues sauvages du grand nord canadien, les forêts primaires recèlent des périls terrifiants. Quand il sous-estime les mises en garde des autochtones sur les esprits des bois, il risque de succomber à l'étrange griserie née d'un environnement qui bouleverse les sens et les certitudes. Ces cinq nouvelles illustrées d'Algernon Blackwood, inédites en français et réunies sous le titre *La Forêt pourpre*, jouent sur la frontière ténue entre perception et illusion pour susciter l'inquiétude du lecteur, jamais certain de la réalité du drame en cours. Tout en appréciant la précision et la poésie des descriptions, il comprendra sans peine en quoi l'œuvre de l'auteur put inspirer H.P. Lovecraft.** **Antoine Faure**

## Adam Silvera

# Le premier qui meurt à la fin



ELIOT KNIGHT/ROBERT LAFFONT

Après le vif succès de son roman *Et ils meurent tous les deux à la fin* (en cours d'adaptation en série télévisée), dans lequel nous pouvions suivre le parcours de deux héros vivant leur dernière journée d'existence, Adam Silvera propose une préquelle. Où l'on retrouve quelques personnages déjà découverts dans le best-seller. Avec *Le premier qui meurt à la fin*, l'auteur new-yorkais passe du romantisme à la dystopie en un claquement de doigts et laisse au lecteur le plaisir d'explorer les prémices d'une sombre avancée technologique dont les humains se seraient probablement passés. À l'été 2010, Death-Cast fait une entrée macabre mais fracassante sur le marché des entreprises. Leur but est simple : prédire la mort de quelqu'un contre une somme onéreuse. À ce prix, le malheureux est appelé par téléphone, et on lui annonce la mauvaise nouvelle tout en lui suggérant de profiter pleinement de ses derniers instants. Orion et Valentino se rencontrent ainsi en plein Time Square, aux interstices de la vie et de la mort. L'un est atteint d'une pathologie cardiaque grave pouvant provoquer un arrêt du cœur à tout moment, l'autre a manqué de perdre sa sœur jumelle dans un grave accident de la route et en reste traumatisé. Chacun souhaite savoir ce que lui réserve l'avenir sans vivre sous une épée de Damoclès. Ils osent donc franchir le pas mais la réponse n'est pas celle escomptée… Dans ce nouveau roman, Adam Silvera ausculte les poumons d'une société prête à tout pour se sentir libre, mais qui reste piégée dans un fatalisme anxiogène. ■

**Marie Jouvin**

***LE PREMIER QUI MEURT À LA FIN (THE FIRST TO DIE AT THE END)***
**ADAM SILVERA**
TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS) PAR CONSTANCE DE MASCUREAU, 600 P., 17,90 € (DÈS 12 ANS). COPYRIGHT ROBERT LAFFONT/R. EN LIBRAIRIES LE 27 OCTOBRE.

## BIO EXPRESS

**1990**
Né à New York d'une mère portoricaine, Adam Silvera grandit dans le quartier sud de l'arrondissement du Bronx. Il commence à écrire ses premiers textes vers l'âge de 10 ans en découvrant la fanfiction avant de se tourner vers la littérature pour adolescents.

**2015**
Attaché à ses lecteurs, il organise une rencontre avec eux au Bronx Library Center pour la sortie de son premier roman *Plus heureux que jamais* afin de les inciter à se lancer dans l'écriture malgré un quotidien qui ne favorise pas cela.

**2020**
Son roman *Et ils meurent tous les deux à la fin* se hisse dans les meilleures ventes selon le *New York Times*. Il connaît par la suite une double ascension grâce au réseau social TikTok où l'auteur cumule 100 900 abonnés.

## PREMIÈRE PARTIE

### *Soirée de lancement de Death-Cast*

Tout le monde veut savoir comment nous prédisons la mort. Mais est-ce que vous demandez aux pilotes de vous expliquer le principe de l'aérodynamisme avant de monter à bord d'un avion ou bien est-ce que vous vous contentez de voyager jusqu'à votre destination ? Je vous exhorte à ne pas chercher à comprendre comment nous savons que vous allez mourir et à vous concentrer plutôt sur votre manière de mener à bien votre existence. Il se peut que votre destination finale soit plus proche que vous ne le pensiez.

— Joaquin Rosa, créateur de Death-Cast

**30 juillet 2010**
**ORION PAGAN**
**22 h 10**

Death-Cast pourrait appeler à minuit, ce serait pas la première fois que quelqu'un m'annonce que je vais mourir.

Ça faisait des années que je me battais pour rester en vie à cause d'une grave maladie cardiaque, des années à être carrément flippé de tomber raide mort si je vivais trop fort. Puis soudain une organisation appelée Death-Cast est sortie de nulle part, en prétendant être capable de prédire non seulement si, mais *quand* on était sur le point de mourir. Ça ressemblait pas mal au début d'une nouvelle que j'aurais pu écrire, la vraie vie m'a jamais fait de cadeaux comme ça. Tout est pourtant devenu réel de chez réel en très peu de temps, quand le président des États-Unis a tenu une conférence de presse où il a présenté le créateur de Death-Cast et confirmé le fait qu'ils pouvaient bel et bien prédire nos destinées.

CE QUE DEATH-CAST A À VENDRE, C'EST LE TEMPS LUI-MÊME

Le soir même, je m'inscrivais à Death-Cast.

Maintenant, j'espère juste que je ferai pas partie des premiers à recevoir le coup de fil m'annonçant qu'aujourd'hui est mon Jour Final.

Si c'est le cas, au moins je saurai que c'est game over pour moi.

D'ici là, je vais en profiter à fond.

Et je vais commencer en assistant à un événement unique : la première de Death-Cast.

Ils organisent tout un tas de fêtes à travers le pays, j'imagine que c'est pour remonter le moral des gens, histoire qu'ils s'enthousiasment un minimum pour ce programme qui va tout de même changer la vie et la mort telles que nous les connaissions. La fête bat déjà son plein dans pas mal d'endroits : sur la jetée de Santa Monica en Californie, au Millenium Park de Chicago, au Musée national de l'armée de l'air américaine dans l'Ohio ou encore dans le quartier de Sixth Street d'Austin. Bien sûr, moi j'assiste à la meilleure d'entre toutes : celle sur Times Square, au cœur de New York où ont ouvert les premiers bureaux de Death-Cast. J'adore ma ville, mais jamais vous me trouverez sur Times Square le soir du Nouvel An : il fait beaucoup trop froid. En revanche, par une chaude soirée d'été comme ce soir, ça me gêne pas du tout d'être dehors, surtout pour un événement historique de ce genre.

C'est dingue le fric que Death-Cast claque à travers tout le pays. Rien qu'à Times Square, ça doit déjà chiffrer. Les immenses écrans qui dominent la place font d'habitude la pub d'un million de produits à la fois, sodas, émissions de télé, nouveaux sites Web…, mais pas ce soir. Chaque écran affiche le même sablier numérique noir sur fond blanc ultrabrillant. Le bas du sablier est quasi plein, pour signifier que les appels vont bientôt débuter, à minuit. J'ai pourtant la sensation que c'est encore plus immense que ça. L'impression que ça donne, c'est que ce que Death-Cast a à vendre, c'est le temps lui-même. Et tout ce marketing fonctionne à en croire les files d'attente aux guichets d'information, aussi longues que pour acheter l'iPhone dernier cri, tout ça pour parler à l'un des chargés de clientèle de Death-Cast.

— Imagine bosser pour Death-Cast, je dis.

— Jamais je pourrais, me répond Dalma, ma meilleure amie, en levant les yeux de son téléphone.

— Non mais vraiment. Imagine. C'est genre comme si chaque appel sauvait une vie, sauf que pas vraiment. Comment dormir la nuit en sachant que tous les gens que tu as appelés pendant la journée sont morts ?

— Je sais que la mort te trotte toujours dans un coin de la cervelle, Orion, mais là tu me tues.

— Techniquement, la mort me trotte plutôt dans le cœur.

— Mon Dieu, comme je te déteste. Je vais me dégotter un poste chez Death-Cast rien que pour pouvoir t'appeler.

— Tu parles, tu peux pas vivre sans moi.

Je me retiens d'ajouter qu'il faudra bien pourtant qu'elle le fasse à un moment ou à un autre. Personne ne mise un kopek sur le fait que j'ai encore dix-huit ans devant moi. Même Dalma, bien qu'elle ne l'admettra jamais, et qu'elle préfère parler de tous ces trucs qu'on va faire ensemble dans la vie. Genre son rêve d'être à mes côtés lors de ma première dédicace, dès que je me serai suffisamment mis à l'écriture pour faire publier mes nouvelles ou le roman que j'aimerais écrire si je pensais vivre assez longtemps pour pouvoir le terminer. Ou la manière dont je l'encouragerais haut et fort quand elle parviendrait au sommet du monde de la tech. Sans parler de comment on se charrierait à chaque fois qu'on ramènerait quelqu'un à la maison – ce qui ne m'a jamais paru crédible, vu qu'aucun de nous deux n'aura jamais le courage de dire ne serait-ce que bonjour à la fille ou au mec qu'on trouverait mignons ou intéressants. Si j'avais pas ce cœur tout pourri, on pourrait partager ces moments et bien plus encore.

À moi, il m'a juste été donné la chance d'être là ici et maintenant. J'ai beau ne pas avoir d'avenir, je peux tout de même vivre dans le présent.

Ça reste malgré tout difficile de se sortir la mort de la tête – ouais, la tête, pas le cœur cette fois – quand un mec d'une quarantaine d'années passe à côté de nous en brandissant une pancarte où il est écrit « Death-Cast va causer la fin du monde ». OK, on a compris, c'est clairement pas un grand fan de Death-Cast, mais de là à proclamer qu'ils vont causer l'apocalypse, il y a un sacré pas. En même temps, il est loin d'être le seul à penser ça. Depuis que l'existence de Death-Cast a été révélée au début du mois, ils sont nombreux à avoir prophétisé océans bouillants, tempêtes cataclysmiques, tremblements de terre et villes en flammes. Je veux bien que les dystopies et les romans postapocalyptiques aient la cote en ce moment, mais il faut se calmer.

C'est vraiment pas une vie de flipper de la mort à chaque instant, et pourtant c'est fou le monde qui passe sa vie à ça.

On pourrait croire que c'est vraiment l'apocalypse.

Ces derniers jours, il y a eu un nombre record de pillages de supermarchés, les gens font des stocks : conserves, packs d'eau, papier toilette… Il y a aussi eu plein de fusillades, parce que les condamnations à perpétuité ne seront pas bien longues si la fin du monde arrive aussi vite que ce qu'on nous annonce. Mais rien ne sape autant le moral que tous ces gens qui se sont suicidés par crainte de l'avenir.

Toutes ces histoires m'ont mis hors de moi.

Comment les gens de Death-Cast pouvaient-ils avoir accès à ces infos et ne pas empêcher ces meurtres, ou intervenir pour éviter ces suicides ? Apparemment, ça n'a jamais été au programme. Death-Cast affirme n'avoir aucun moyen de connaître la cause d'un décès, tout ce qu'ils savent c'est quand ça va se produire pour pouvoir prévenir la personne que son « Jour Final » est arrivé afin de l'y préparer. Et malheureusement, une fois que le nom d'une personne apparaît dans leur mystérieux système, son sort est gravé dans le marbre – avant de l'être sur sa pierre tombale.

Death-Cast a beau ne pas être omniscient, ils feront des merveilles pour mes angoisses. Chaque jour sans recevoir d'appel, je pourrai le vivre à fond au lieu de me demander si chacun de mes mouvements risque de contrarier mon cœur et de déclencher une crise cardiaque. Je serai aussi plus jamais pris au dépourvu par la mort d'un de mes proches. Comme quand j'avais neuf ans et que mes parents sont morts après qu'un avion a percuté la tour sud du World Trade Center. C'est sûr qu'ils avaient pas Death-Cast, mais je reste hanté par l'idée qu'ils ont forcément eu conscience à un moment qu'ils n'en réchapperaient pas.

Je renvoie ces vilaines pensées-là d'où elles viennent d'une pichenette mentale.

Grâce à Death-Cast, je ne serai plus jamais privé d'adieux.

En tout cas de la possibilité de faire mes adieux.

Je sais que je n'ai pas le temps, je le ressens jusque dans mon cœur.

Il faut que je vive mes premières fois – et peut-être même mes dernières – tant que c'est encore possible.

**VALENTINO PRINCE**
**22 h 22**

Death-Cast ne peut pas m'appeler car je ne fais pas partie de son fichier clients. De toute façon, ça ne risque pas d'arriver parce que ma vie ne fait que commencer.

Aujourd'hui, j'ai plutôt l'impression de renaître.

La renaissance, ça semble approprié pour quelqu'un qui a grandi à Phoenix, en Arizona. L'heure est venue pour moi de repartir à zéro à New York, rien de moins. De la vallée du Soleil à la Big Apple ! Ça fait tellement longtemps que je rêve de cette ville que juste après avoir imprimé ma carte d'embarquement, à l'aéroport, quand j'ai lu PHX–LGA, j'ai chialé comme une madeleine. Cet aller simple, ça signifiait que je n'aurais plus jamais à revoir mes parents. Que je pouvais tout recommencer, ailleurs, avec ma sœur jumelle.

C'était pas une super idée de réserver un siège côté hublot. L'avion a dévalé la piste et s'est envolé vers les cieux. Sous mes yeux, les immeubles, les routes et les montagnes ont peu à peu rétréci. J'ai fait de mon mieux pour ne pas craquer. Mais apparemment « mon mieux » est nul. On n'avait pas atteint les nuages que déjà je pleurais. Mon voisin m'a regardé de travers. Ça m'a fait regretter davantage encore la présence de ma sœur. Si elle n'avait pas décroché un job de dernière minute, c'est elle qui aurait dû être assise à côté de moi. Heureusement, elle prendra le premier vol de nuit pour me rejoindre dans notre nouvel appartement.

Cinq heures plus tard, quand New York m'est apparue, je me suis senti tout de suite en confiance, même si je n'avais jamais mis les pieds parmi tous ces gratte-ciel et ces parcs. Et puis, on a atterri et je me suis faufilé avec ma valise à roulettes jusqu'à la file des taxis, où tout le monde patientait en faisant la tronche. Quant à moi, j'étais surexcité à l'idée de monter enfin dans un de ces taxis jaunes légendaires que j'avais vus à la télé et dans des pubs de magazine.

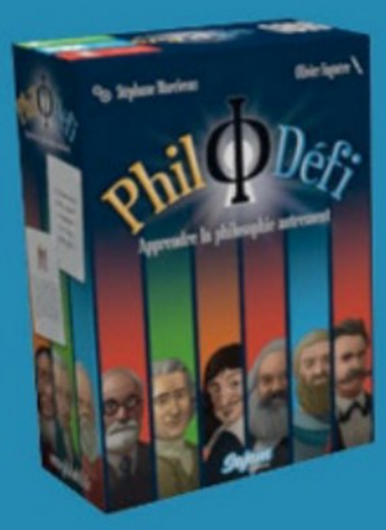
## L'INFO EN PLUS

Mettant en scène de nombreux personnages homosexuels, les romans d'Adam Silvera restent controversés dans certaines régions des États-Unis. En 2021, au Texas, un lycée a retiré de ses salles de classe et de sa bibliothèque des livres de l'auteur contestés par les parents d'élèves afin de les analyser en profondeur. *Plus heureux que jamais* a ainsi été retiré du programme tout en gardant la possibilité d'être lu individuellement.

# OFFRE SPÉCIALE

**TOUS VOS PRODUITS PRÉFÉRÉS SONT DISPONIBLES SUR WWW.LIRE.FR**

Ateliers LiRE magazine littéraire



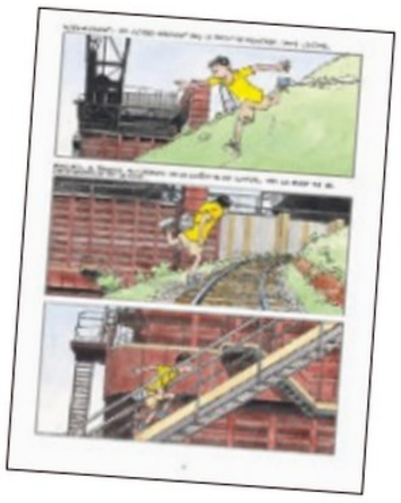
BARU/FUTUROPOLIS 2022

BARU

# Forza la famille

**_Bella ciao (tre)_ clôt la trilogie d'un auteur qui raconte à la fois la mémoire collective ouvrière, le bistrot lorrain du coin et le goûter chez les grands-parents.**

Ça va mieux en l'écrivant : Baru possède l'un des meilleurs crayons de la bande dessinée (il faut rester un peu flou pour ne pas attrister les unes et les autres). Son trait est en mouvement permanent, formidablement expressif, jamais réaliste mais tout le temps incarné. Le dessin est bienveillant, parfois moqueur, souvent souriant, aussi émouvant. Le coup de poing frappe fort, la mobylette bleue pétarade, les bistrots sont animés et les hauts-fourneaux rougeoient. Baru vit et travaille dans l'Est, région qu'il a souvent croquée, notamment dans *Quéquette Blues* – pas de meilleur titre pour évoquer une bande de potes un peu branleurs. Il est parfois parti en voyage *(Le Chemin de l'Amérique, L'Autoroute du soleil)* mais il revient toujours à ses racines d'enfant du bitume lorrain arrosé par toute sa famille italienne venue alimenter la sidérurgie locale au cours du XX^e^ siècle.



Baru est un auteur pour qui le décor social et politique a son importance. Et dans la série *Bella ciao* plus que jamais. Voilà le troisième et dernier tome – qui peut se lire indépendamment mais quiconque tombe dans Baru reste dans Baru. Teo, le narrateur au nez ressemblant à celui de l'auteur, raconte ses souvenirs, sa famille, l'immigration italienne, la solidarité, les morts et les vivants. Des chapitres plus ou moins longs qui bâtissent la mémoire collective d'une région, d'un pays, d'une culture, d'une résistance aux temps sombres qui trop souvent se répètent. La trace que laissent les hommes et les femmes, et qu'il faut sans cesse raconter, est aussi celle d'un crayon sur une feuille qui tout à coup prend des couleurs. ■

**Éric Libiot**

★★★★☆
***BELLA CIAO (TRE)***
**BARU**
136 P., FUTUROPOLIS, 20 €.
EN LIBRAIRIES LE 5 OCTOBRE.

## 3 ALBUMS EN PLUS

★★★★☆
***KEEPING TWO***
**JORDAN CRANE**
320 P., ÇÀ ET LÀ/L'EMPLOYÉ DU MOI, 24 €

**Six cases par page, trait léger, noir et blanc, fond vert de bout en bout pour un album déroutant et impressionnant : l'histoire d'un couple rentré chez lui ; il reste faire la vaisselle, elle part faire les courses mais ne rentre pas… Jordan Crane maîtrise à la perfection un récit qui alterne sans crier gare passé, présent, réalité, fantasmes, flirte avec la paranoïa et le fantastique… *Keeping Two* explore la fragilité de l'amour, des sentiments, et crée petit à petit une incroyable tension.** **E.L.**

★★★☆☆
***JOURNAL INQUIET D'ISTANBUL***
**ERSIN KARABULUT**
152 P., DARGAUD, 23 €

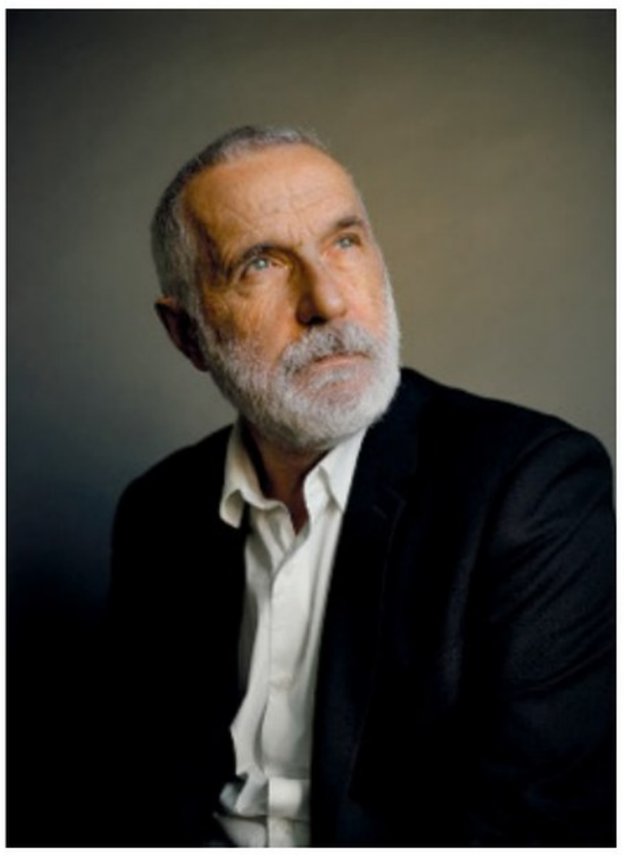
**Être dessinateur-caricaturiste à Istanbul au temps d'Erdogan n'est pas de tout repos. Ersin Karabulut le sait mieux que personne. D'ailleurs il raconte son enfance, ses premiers pas dans la presse, son chemin de croix, sa célébrité. Il se met en scène avec brio et, derrière l'humour qui affleure, il donne à voir la montée en puissance de l'autocratique président. *Journal inquiet d'Istanbul* est un autoportrait réussi qui mêle l'intimité et le politique. C'est effrayant et drôle.** **E.L.**

★★★★☆
***LES PIZZLYS***
**JÉRÉMIE MOREAU**
200 P., DELCOURT, 29,95 €. EN LIBRAIRIES LE 5 OCTOBRE.

**Nathan élève seul son frère et sa sœur. Le burn out se profile. Un accident, une rencontre avec Annie en partance pour l'Alaska et voilà la fratrie partie vivre au pays des ours et des grizzlys. Fini Internet et la ville. Bonjour les grands espaces. Que croyez-vous qu'il arrive ? Si les Parisiens découvrent une autre vie, rien n'est commun dans ce que propose Jérémie Moreau. Couleurs vives, dessin très simple, belle mise en page, et scénario qui prend des chemins de traverse. Réjouissant.** **E.L.**

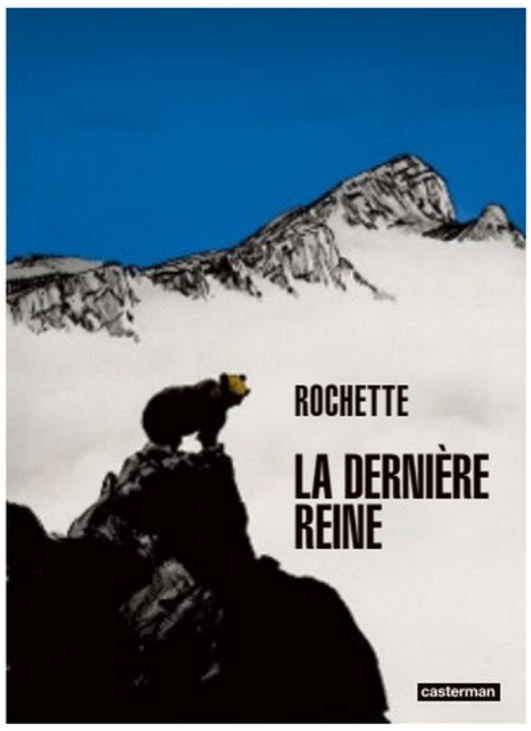
## Jean-Marc Rochette

# La Dernière Reine



C'est une histoire qui raconte la beauté de la nature. Sa force. Sa majesté. Sa grandeur. Également la façon dont la société fait peu cas de ce qui nous entoure. Notamment la montagne. Ici, le massif du Vercors où a toujours vécu Édouard Roux, dans le silence, dans le ciel, près des ours et des loups. Les lieux poussent à l'humilité. Au respect du monde. Lui est sans cesse moqué par les gens de la vallée. Le voilà bientôt appelé à combattre pendant la Grande Guerre. Simple soldat. Dans la boue des tranchées. Il revient la gueule cassée et rencontre Jeanne Sauvage, une sculptrice qui lui façonne un nouveau visage. L'amour fait son chemin. Le couple voyage de Paris au Vercors, de l'effervescence de la capitale, alors éclairée par les artistes, Picasso, Soutine ou Cocteau, au monde secret des hauts sommets. Où se cache une grotte qui révèle à Jeanne ce qu'elle n'osait imaginer… Jean-Marc Rochette est fidèle à lui-même : c'est un conteur hors pair dont le crayon parvient toujours à incarner des personnages ordinaires pris dans des histoires qui les dépassent parce qu'ils racontent la condition humaine. *La Dernière Reine* est un album magnifique, au trait puissant, ombrageux, romanesque. Les dessins de Rochette sont là pour l'éternité. Ils dévoilent la petitesse humaine et la grandeur de l'amour. Ce n'est pas si facile d'aimer. Ça demande courage et abnégation. Édouard et Jeanne sont les enfants d'un paradis perdu. La montagne est si petite pour ceux qui s'aiment d'un si grand amour.

**Éric Libiot**




***LA DERNIÈRE REINE***
**JEAN-MARC ROCHETTE**
240 P., 30 €. COPYRIGHT CASTERMAN.
EN LIBRAIRIES LE 5 OCTOBRE 2022.

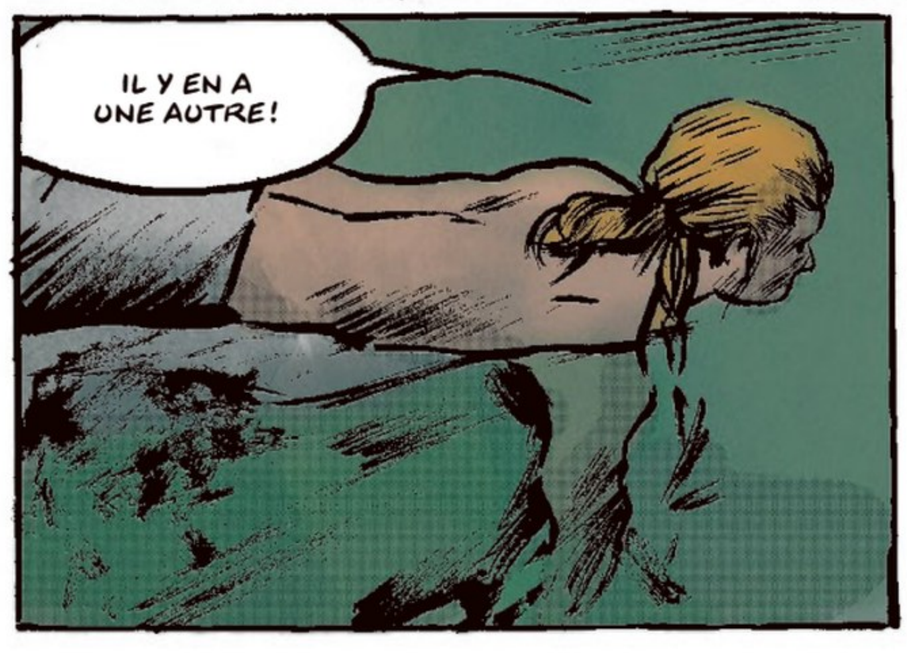
## BIO EXPRESS

**1956**
Jean-Marc Rochette naît en Allemagne, à Baden-Baden, et grandit à Grenoble au pied des Alpes. Il se destine à être guide de montagne mais un accident le pousse vers le dessin. Il racontera cette partie de sa vie dans *Ailefroide. Altitude 3954*, coécrit avec Olivier Bocquet (2018).

**1979**
Il dessine pour *Actuel*, puis publie dans *L'Écho des savanes* la série *Edmond le cochon*, scénarisée par Martin Veyron. Mais c'est avec *Le Transperceneige* qu'il connaît le succès : quatre tomes parus entre 1984 et 2015, scénarisés par Jacques Lob, Benjamin Legrand ou Olivier Bocquet.

**2019**
Après le succès d'*Ailefroide. Altitude 3954*, qui le libère, il devient le scénariste de ses albums et publie notamment *Le Loup*, traduit dans plus de dix langues. Il est aujourd'hui installé dans la vallée du Vénéon, dans le massif des Écrins.

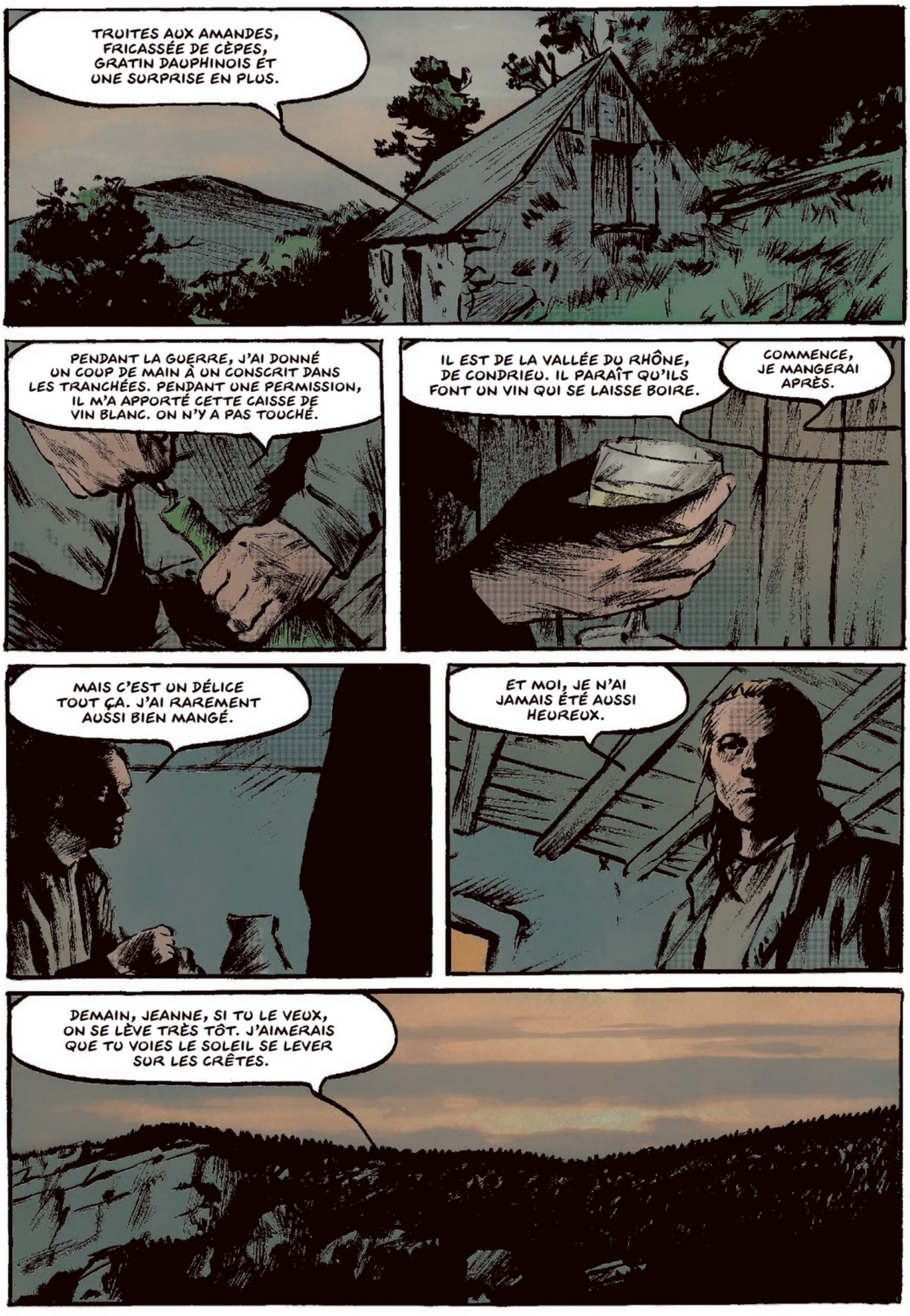
MATHIEU ZAZZO/CASTERMAN



JEAN-MARC ROCHETTE/CASTERMAN 2022

95

JEAN-MARC ROCHETTE/CASTERMAN 2022




JEAN-MARC ROCHETTE/CASTERMAN 2022

## 3 RAISONS DE REDÉCOUVRIR

### Charlotte Brontë

**Il y a un après-Jane Eyre**

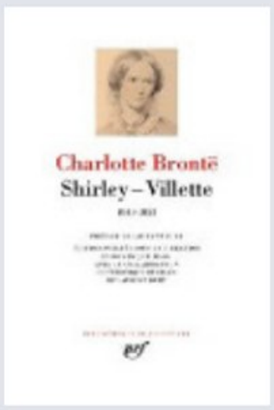
On ignore souvent que l'œuvre de Charlotte Brontë se poursuit après l'immense succès de *Jane Eyre*. En 1849 paraît *Shirley*. Il s'en détache de merveilleux portraits de femmes qui cherchent leur place dans une société anglaise en pleine mécanisation. Dans *Villette*, publié en 1853, Lucy Snowe, avatar de l'autrice, confesse ses amours, échos de la passion éprouvée par Charlotte à l'égard de Constantin Heger, professeur de rhétorique du pensionnat bruxellois où elle enseigna. Ces deux romans n'avaient pas été retraduits en français depuis plus de soixante ans.

**Femmes et ouvriers, même combat !**

Un des personnages de *Shirley* est un directeur d'usine, ce qui pouvait sembler provocateur pour la bonne société anglaise de l'époque. Comment un auteur, qui plus est une femme, pouvait-il s'intéresser au milieu des travailleurs ? Autre provocation, Charlotte défendait le droit à la révolte des ouvriers et des femmes, deux catégories sociales liées, selon elle, par leur situation inique. Un comble !

**Des préoccupations littéraires d'actualité**

Des faits réels, comme le soulèvement des ouvriers lorsque furent introduites de nouvelles machines dans les filatures, servent de cadre à *Shirley*. Le réalisme est en train de naître. *Villette*, livre en partie autobiographique, introduit un autre élément clé de la littérature à venir. Le ton adopté par Lucy Snowe, émaillé de rêves, d'omissions, de dissimulations, rend sa confession suspecte, insaisissable. On parlera plus tard de « mentir-vrai ». Charlotte Brontë est définitivement une écrivaine actuelle. **Serge Sanchez**




★★★★★
***SHIRLEY-VILLETTE (1849-1853)***
**CHALOTTE BRONTË**
TTRADUIT DE L'ANGLAIS PAR DOMINIQUE JEAN, 1392 P., GALLIMARD/LA PLÉIADE, 65 €

### JEAN ECHENOZ

# Un auteur à hauteur

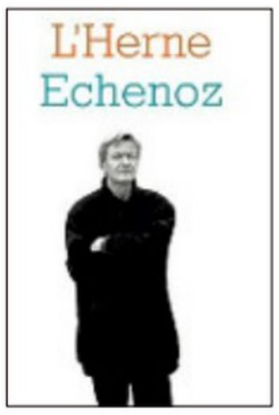
**Le Prix Médicis 1983 et Prix Goncourt 1999 est mis à l'honneur par les Cahiers de l'Herne. L'occasion d'analyses pertinentes, avec le sentiment que l'écrivain s'adresse à l'intimité des lecteurs. Passionnant.**

Heureuse nouvelle en cette rentrée : la parution d'un Cahier de l'Herne consacré à Jean Echenoz, le meilleur écrivain français – on le constatera encore à la lecture de son dernier roman, *Vie de Gérard Fulmard* (2020) paru en poche et réjouissant de bout en bout. Johan Faerber, éditeur, universitaire et patron de ce numéro, se colle avec brio (exercice pas facile) à l'expertise de l'œuvre d'Echenoz, en liant les romans en quatre « méridiens » à travers une géographie dramatique et formelle – mais ce n'est pas l'essentiel. Il y a aussi les (précieux) documents portés par Echenoz lui-même, parfois inédits, textes écrits ou manuscrits, passionnants brouillons, archives ou plans souvent illisibles en forme de pattes de mouche – mais ce n'est pas l'essentiel.

Il y a évidemment les études d'universitaires ou chercheurs qui glosent esthétique, narratologie, poétique ou métaphysique. C'est brillant et, les uns comme les autres, dessinent à juste titre un Echenoz inventeur de formes et styliste émérite – mais là n'est pas l'essentiel d'autant qu'il manque tout de même une étude frontale sur le comique échenozien, puisque cet auteur est un drôle d'écrivain qui ne s'ignore pas alors que la plupart, justement, l'ignorent. Ce qui est essentiel dans ce fort beau Cahier (il faut le souligner bien sûr), ce sont les textes d'écrivains, sans doute amis, en tout cas largement bienveillants et parfois admiratifs. Ainsi de Julia Deck, Florence Delay, Patrick Deville, Maylis de Kerangal, Laurent Mauvignier, Tanguy Viel, Olivier Rolin… Ces contributions prennent des formes différentes (souvenirs, lettres, nouvelles, élucubrations…) et ont la légèreté pertinente.

À y voir de plus près, l'importance de l'auteur de *Cherokee* dans le paysage littéraire se cache dans ces écrits : on a tous

une approche personnelle du romancier. La lecture de *Lac, Je m'en vais, Un an, Ravel* ou *Courir* réveille mille sentiments qui touchent au cœur ou à la raison, qui alimente le plaisir physique de s'investir dans un univers singulier ou qui pousse à regarder le monde alentour autrement. Si l'œuvre de Jean Echenoz mérite qu'on l'analyse et qu'on la partage (c'est le cas ici), elle révèle surtout une part de notre intimité. ■ **Éric Libiot**




★★★★☆
***CAHIER JEAN ECHENOZ***
**JOHAN FAERBER (DIR.)**
240 P., L'HERNE, 33 €

LEONARDO CENDAMO/BRIDGEMAN IMAGES

# Passion Sontag

Elle était la conscience morale de l'Amérique. Célèbre pour ses essais novateurs, Susan Sontag fut à la jonction des bouleversements culturels, politiques, sexuels et artistiques de la seconde moitié du XXe siècle, jusqu'à devenir un modèle pour toute une génération. Chroniqueuse engagée de son époque, elle nous invite, près de vingt ans après sa mort, à repenser la manière dont nous percevons le monde. Son œuvre éclectique, foisonnante, est le reflet d'une personnalité complexe qui, toute sa vie, s'est ingéniée à construire sa propre mythologie. Adulée, conspuée, Sontag divise aujourd'hui encore, s'affirmant résolument moins icône qu'iconoclaste. Récompensée en 2020 par le prix Pulitzer, la biographie de Benjamin Moser lève élégamment le voile sur son génie. Lecteur idéal mais sans complaisance, l'auteur a su faire tomber un à un les masques d'une égérie qui aura pourtant tout fait pour dissimuler ses fragilités – une enfance blessée, une maternité précoce, des liaisons orageuses, une homosexualité inapaisée. Lire Sontag aujourd'hui, c'est découvrir un magnifique portrait de femme qui infuse, à travers la plume de son exégète, des idées d'une radicale liberté. ■

**Laëtitia Favro**

# Les escrocs des mots

Romans plagiés, témoignages inventés, récits falsifiés et autres canulars, l'histoire de la littérature regorge d'affaires plus ou moins retentissantes, relevant pour les unes de l'humour ou de la désinvolture, pour les autres de l'escroquerie pure et simple. Philippe Di Folco en a recensé des dizaines dans ce volume, version augmentée d'une précédente édition parue en 2007 et devenue introuvable. On y retrouve plusieurs affaires de plagiat bien de chez nous (Thierry Ardisson, Calixthe Beyala, Alain Minc, Henri Troyat, Jacques Attali), quelques grandes supercheries à l'américaine (James Frey, Janet Cooke, J.T. Leroy), des faux historiques plus gros que des maisons (les carnets secrets d'Hitler parus dans *Stern* ou la donation de Constantin !)… Fouillant les archives, *Plagiats et impostures littéraires* ressort aussi quelques belles mystifications d'époque, telles que l'appel de Paul Birault aux députés pour l'érection d'une statue en l'honneur de l'improbable Hégésippe Simon. Instructive et divertissante, cette anthologie du *fake* littéraire est fournie avec une copieuse bibliographie où toutes les références ont l'air parfaitement vraies, du moins à première vue. ■

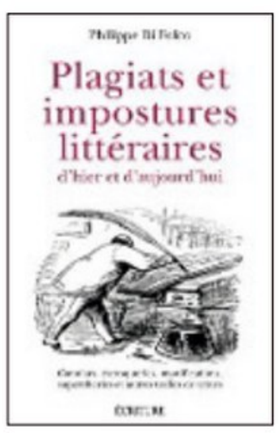
**Bernard Quiriny**

# Le bruit de la fureur

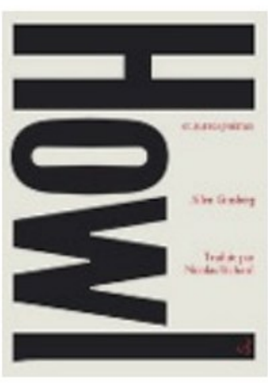
C'est un hurlement d'angoisse céleste et hallucinée, jailli de la gorge d'un esprit incandescent revenu des enfers du rêve américain : *« J'ai vu les plus grands esprits de ma génération détruits par la folie, affamés hystériques nus/se traînant à l'aube dans les quartiers noirs en quête d'un furieux shoot. »* Les premiers vers de *Howl,* le poème culte de Allen Ginsberg, sont restés comme l'hymne radical et nu du mouvement de la Beat Generation. Écrit et lu en public en 1955, publié en 1957 par l'éditeur culte City Lights, ce texte lancinant tire d'abord sa puissance de sa langue magnifiquement électrique et grouillante, déployée à toute haleine dans cette nouvelle traduction française, signée Nicolas Richard. Des accents rimbaldiens et surréalistes y résonnent à mesure que s'étend sa matière volcanique et stridente, saturée d'images de drogue, de sexe, de musiques syncopées et d'errances extatiques qui s'entrechoquent dans la ville infinie. *« Quel sphinx de ciment et d'aluminium leur fendit le crâne et goba leurs cervelles et imagination ? »*, demande Ginsberg à propos des fantômes perdus errant dans ce chant célébrant la vie des marges à contre-courant du conformisme, le consumérisme et l'hypocrisie sociale. Tous les bouleversements d'une époque au bord de la crise sont contenus dans son énergie incantatoire hautement transgressive. On en sort électrisé, délivré, prêt à en découdre.■

**Estelle Lenartowicz**

★★★★★
***SONTAG (SONTAG. HER LIFE AND WORK)***
**BENJAMIN MOSER,**
TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS) PAR CÉCILE ROCHE, CHRISTIAN BOURGOIS, 976 P., 35 €.
EN LIBRAIRIES LE 6 OCTOBRE.

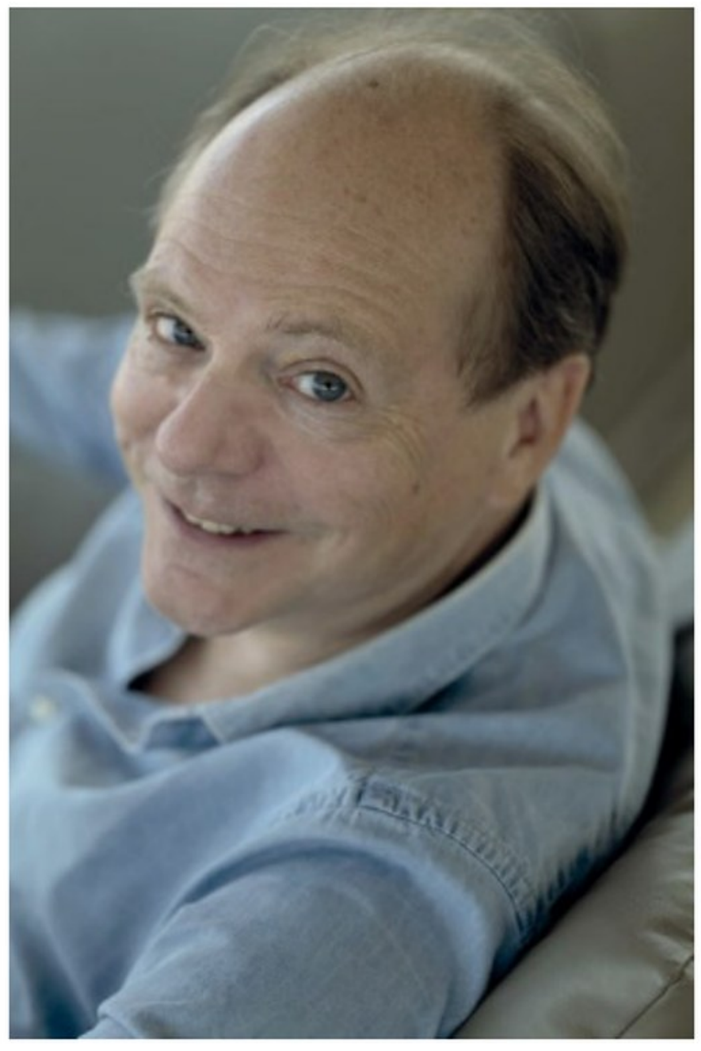



★★★☆☆
***PLAGIATS ET IMPOSTURES LITTÉRAIRES***
**PHILIPPE DI FOLCO**
400 P., ÉCRITURE, 22 €. EN LIBRAIRIES LE 13 OCTOBRE.




★★★★★
***HOWL ET AUTRES POÈMES (HOWL AND OTHER POEMS)***
**ALLEN GINSBERG**
ÉDITION BILINGUE, TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS) PAR NICOLAS RICHARD, 144 P., CHRISTIAN BOURGOIS, 18,50 €

MATHIEU BOURGOIS - INÈS DI FOLCO/ECRITURE - MATHIEU BOURGOIS/CHRISTIAN BOURGOIS DITEUR



PATRICK BOUCHERON

# Marqueur des temps

**Inspiré d'une émission diffusée sur Arte, le nouvel essai de l'historien ambitionne de raconter le monde en trente dates, au moment où l'histoire paraît plus nécessaire que jamais pour comprendre le présent.**

Le 6 octobre 1860, un détachement français dépêché par Napoléon III pénètre dans l'enceinte du palais d'Été à Pékin. La résidence estivale de l'empereur chinois se déploie sous leurs yeux, toute en jardins et en bâtiments somptueux. Pendant plusieurs jours, les soldats saccagent le site et font main basse sur les trésors livrés à leur cupidité, dérobant soieries et objets précieux négociés ensuite à prix d'or sur le marché de l'art occidental. Leurs alliés anglais terminent le travail en mettant le feu au palais. La razzia vise clairement le pouvoir impérial, coupable d'avoir violé le traité signé deux ans plus tôt avec la Grande-Bretagne et la France pour mettre fin à la seconde guerre de l'opium. En Europe, l'événement passe inaperçu. En Chine, il marque la mémoire d'un pays qui jamais ne pardonnera à ces « *barbares d'Occidentaux* ». L'empire du Milieu dressé contre l'Ouest triomphateur : cela ne vous rappelle pas quelque chose ?

## FAIRE RIMER LES PÉRIODES

On sait que les temps anciens éclairent souvent avantageusement le présent, mais là n'est pas leur seule vertu, comme le rappelle avec malice Patrick Boucheron dans son dernier ouvrage, *Quand l'histoire fait dates. Dix manières de créer l'événement*. Un pur plaisir de (re)découverte, qui confirme ce que l'on pressentait déjà dans le précédent best-seller de ce professeur au Collège de France, *Une histoire mondiale de la France* : Patrick Boucheron est un magnifique historien populaire, conteur et savant juste ce qu'il faut. Le volume reprend les épisodes de la série documentaire du même nom diffusée sur Arte de 2017 à 2020, qui envoyait valdinguer les barbantes frises chronologiques pour proposer au spectateur un parcours virevoltant dans l'histoire de l'humanité selon un vade-mecum à l'arbitraire parfaitement assumé. Cet effet de montage « *qui fait rimer les périodes* » en s'appuyant sur les travaux des meilleurs chercheurs n'a d'autre but que de « *défendre l'idée d'une connaissance par assonances faisant droit à la discontinuité du devenir historique* », explique Patrick Boucheron.

Trente dates ont été choisies et assemblées en fonction de la manière dont elles ont marqué les esprits. Certaines racontent un passé mythifié – 753 avant notre ère, la création de Rome –, d'autres les passions nationales – 1812, la bataille de Borodino entre Napoléon et le tsar Alexandre. D'autres encore signalent un commencement – le 12 septembre 1940, la découverte de Lascaux fait entrer la préhistoire dans l'histoire – ainsi qu'une fin porteuse d'avenir – 11 février 1990, la libération de Mandela préfigure le démantèlement du système de l'apartheid, « *dernière des décolonisations pour une terre africaine qui fut la première à être colonisée* ». Où l'on comprend que, parfois, ce n'est pas la date à proprement parler qui fait événement, mais les creux, les silences qu'elle vient recouvrir, à l'image du tombeau introuvable d'Alexandre le Grand. Dans les replis du jour et de l'année fatidiques se déploie un imaginaire qui voit des jalons là où ils n'existent pas toujours – l'an mille fut ainsi un non-événement pour ses contemporains.

## CITÉ DISPARUE ET FAUX POLITIQUE

Certes, les assonances évoquées par Patrick Boucheron n'apparaissent pas d'emblée dans cette époustouflante synthèse, mais ce dont témoigne ce périple échevelé à travers le temps, c'est du remarquable talent

En 1860, durant la seconde guerre de l'opium, les troupes franco-britanniques mettent à sac le palais d'Été de l'empereur chinois.

WIKIPÉDIA - BÉNÉDICTE ROSCOT/SEUIL

Le 28 juin 1776, le Comité des cinq (de gauche à droite : John Adams, Roger Sherman, Robert Livingston, Thomas Jefferson et Benjamin Franklin) présente au Congrès la première ébauche de la déclaration d'indépendance américaine.

AUDREY SOVIGNET - UNITED STATES CAPITOL

des hommes à faire dire au passé ce qu'il ne dit pas, ou pas vraiment. Prenez la cité d'Angkor. En 1860, un naturaliste chasseur de papillons, le Français Henri Mouhot, découvre au cœur de la jungle cambodgienne les fabuleuses ruines de la capitale ancienne de l'empire khmer, érigée entre le IXe et le XVe siècle. Très vite s'installe la fable de la cité brutalement disparue, puis arrachée à son linceul végétal par les Européens. Elle attise en Occident le désir « *d'une pédagogie des décombres qui doit livrer une leçon sur la puissance et la chute des empires* », écrit joliment Patrick Boucheron. La catastrophe a même une date – 1431 – extirpée par les jésuites d'un texte siamois du XIXe. La cité aurait été dévastée par les armées du royaume thaï d'Ayutthaya et vidée de ses habitants. Or, on sait aujourd'hui que l'assaut n'eut rien d'épique. Depuis le début du XIIe siècle, le royaume khmer était affaibli, menacé à l'est par les Chams et à l'ouest par les troupes d'Ayutthaya. Ses finances en souffraient, et il est probable que les puissantes infrastructures hydrauliques de sa capitale se soient dégradées sous l'influence de méga moussons. Angkor n'a pas été victime de l'hubris guerrière des hommes, mais d'un lent effacement.

Dans le cas de la fameuse donation de Constantin, un document attribué par la tradition à cet empereur romain converti au christianisme en 312, c'est encore plus simple : il n'a jamais existé. Supposément rédigé en 315 ou 317, le texte accorde au pape Sylvestre Ier et à ses successeurs des possessions et privilèges exorbitants – la cité de Rome, l'Italie, les provinces d'Occident… Au Moyen Âge, les souverains pontifes s'en réclament pour exciper de leur droit à exercer l'autorité spirituelle et temporelle sur l'empereur et ses sujets. Contestée au sein même de l'Église, déchirée entre chrétiens d'Orient et d'Occident, cette donation ne résistera pas à l'examen scrupuleux de l'humaniste Lorenzo Valla, mais il faudra attendre l'an 1440. L'un des faux les plus politiques de l'histoire a probablement été concocté sept siècles plus tôt par des clercs de la chancellerie pontificale.

L'ouvrage de Patrick Boucheron se referme sur la déclaration d'indépendance américaine de 1776, qui donne corps à l'idéal universaliste, et sur le coup d'État militaire d'un général Pinochet plus populaire que ne voulaient le croire les Européens. Preuve que la liberté et le prix qu'on lui donne ne vont jamais de soi. Une leçon à méditer à l'heure où la démocratie ne compte plus ses ennemis… ■

**Claire Chartier**

★★★★☆
***QUAND L'HISTOIRE FAIT DATES. DIX MANIÈRES DE CRÉER L'ÉVÉNEMENT***
**PATRICK BOUCHERON**
480 P., SEUIL, 25 €

## MARQUE-PAGE

**par Aurélie Marcireau**

### Le sang de Lucrèce

**C'est bien la fonction de cette courte colonne : donner envie de lire des pages étonnantes, précieuses, inattendues. Et ce livre-là est très singulier. Politique, art, société, littérature : *Le Suicide de Lucrèce. Éros et politique à la Renaissance* mêle tout cela. Rappelons l'histoire : victime d'un viol, la vertueuse Lucrèce se suicide pour témoigner de son innocence et de sa chasteté. Mais ce drame prend une dimension politique quand Brutus décide de la venger, entraînant le peuple à se révolter contre les Tarquins (famille régnante dont est issu le violeur). Ainsi périt en 509 av. J.-C. la monarchie romaine qui laisse place à la République, née donc du sang de Lucrèce. C'est ce mythe et sa représentation au moment de la Renaissance italienne qu'étudie Henri de Riedmatten. Comment les artistes ont-ils figuré cette femme en train de mettre fin à ses jours ? Raphaël, Dürer, Cranach, Botticelli, le professeur d'histoire de l'art de Genève montre Lucrèce tantôt divinisée, christianisée, érotisée quand elle est représentée nue et même politiquement utilisée notamment par les Médicis à Florence. Une figure toujours ambiguë. Nul besoin de « s'y connaître » en art pour dévorer ce livre audacieux, se prendre au jeu et se passionner pour les métamorphoses de cette figure majeure de la culture occidentale.**

★★★☆☆
***LE SUICIDE DE LUCRÈCE. ÉROS ET POLITIQUE À LA RENAISSANCE***
**HENRI DE RIEDMATTEN**
304 P., ACTES SUD/ LES APPARENCES, 32 €

JOHAN EKLÖF

# Rendez-nous la nuit !

**Chercheur suédois, Johan Eklöf est un spécialiste de l'évolution des animaux nocturnes. Son dernier ouvrage résonne comme une alerte… salutaire.**

« *La tendance humaine à vouloir éclairer son monde fait qu'aujourd'hui notre planète, vue de l'espace, semble étinceler dans la nuit cosmique* », écrit Johan Eklöf, chercheur et écologiste suédois, enseignant à l'université de Stockholm et spécialiste mondialement reconnu des chauves-souris. Allumer toutes les lampes la nuit pour mieux y voir est une absurdité. Non seulement parce que c'est une perte d'énergie considérable, mais parce que cela provoque l'effet exactement inverse ! La source lumineuse éblouit, interdisant l'accommodation visuelle et coupant l'homme de son environnement naturel, rendu dès lors hostile – est-ce un hasard ? – par son invisibilité. Fini les marches nocturnes au clair de lune. Fini le spectacle grandiose de la voûte céleste. Regardons autour de nous : « *lanternes du parc de Djurgården, plateformes pétrolières illuminées en haute mer, hôtels de Las Vegas ou réverbères du parc de stationnement de l'école communale de Bolleby* »… Partout un jour artificiel a paré d'un halo jaunâtre le ciel nocturne. « *Cette pollution lumineuse omniprésente perturbe l'un de nos mécanismes les plus fondamentaux : l'horloge interne* », rappelle Eklöf. Pis : à l'échelle planétaire, elle « *altère l'écosystème global* ». Désorientés par l'éclairage urbain, des milliers d'insectes nocturnes disparaissent, perturbant l'ensemble de la chaîne alimentaire qui lie les organismes vivants par la nourriture qu'ils mangent. « *Cette disparition ne concerne plus seulement les étoiles et les insectes, mais tout ce qui vit, y compris nous, les humains* », rappelle l'auteur dans *Osons la nuit,* un ouvrage précis et vivant, nourri d'anecdotes et de réflexions tirées de vingt années au service de la nuit en tant que chercheur. Un livre manifeste, qui nous rappelle que « *s'il y a de la vie dans l'obscurité* », il est grand temps de la sauvegarder. ■

**Jean-François Paillard**

★★★☆☆

***OSONS LA NUIT. MANIFESTE CONTRE LA POLLUTION LUMINEUSE (MÖRKERMANIFESTET. OM ARTIFICIELLT LJUS OCH HOTET MOT EN URALDRIG RYTM)***

**JOHAN EKLÖF**

TRADUIT DU SUÉDOIS PAR ANNA GIBSON, 272 P., TANA, 19,90 €.
EN LIBRAIRIES LE 6 OCTOBRE.

# Intimité sous contrôle

**Comment la sexualité fut-elle vécue au quotidien en France à travers les siècles ? Grâce à des archives datant du XIVe siècle aux années 1930, FANNY BUGNON et PIERRE FOURNIÉ livrent un document accessible et inédit sur le sujet.**

De nombreux fac-similés montrent à quel point le sexe s'aborde historiquement en négatif, dans des traités religieux et scientifiques ainsi que dans les procès qui répriment les comportements jugés déviants. Par ce qui déborde les pratiques licites, on constate que la religion puis l'élaboration d'un droit conservateur centré sur la natalité ont fait l'effet d'une chape de plomb écrasante allant jusqu'à prescrire les positions sexuelles autorisées. Cette histoire rigoureusement documentée, abordée d'un point de vue universitaire, est très accessible. Les documents exhumés, finement contextualisés et explicités par les auteurs, montrent combien l'intimité a été contrôlée, depuis la sexualité en solitaire jusqu'au sexe abordé dans sa dimension reproductive. Le plaisir, lui, est unanimement condamné par les institutions. Au temps où le mariage était le seul cadre autorisé, la population a très vite eu recours à une sexualité vénale répandue dès le Moyen Âge, qui d'ailleurs, à rebours des clichés, nommait déjà ainsi le viol et le consentement obtenu des deux époux. Et, on découvre aussi dans l'ouvrage, sans surprise, une sexualité à deux vitesses selon le genre et le milieu social… En somme, un enjeu éminemment politique. ■

**Eugénie Bourlet**

★★★★☆

***LE SEXE INTERDIT. LA SEXUALITÉ DES FRANÇAIS ET SA RÉPRESSION***

**FANNY BUGNON, PIERRE FOURNIÉ**

400 P., L'ICONOCLASTE, 26,90 €.
EN LIBRAIRIES LE 6 OCTOBRE.

FRIDA WINTER/TANA EDITIONS

# Misère en Lumières

Éclairer le présent par le passé : telle est la tâche que s'est assignée Laurence Fontaine, directrice de recherche au CNRS et déjà autrice en 2008 d'une *Économie morale*, sous-titré *Pauvreté, crédit et confiance dans l'Europe préindustrielle*. Avec cette somme consacrée aux « *déclassés* » de l'Europe des XVIIe et XVIIIe siècles, elle s'empare à nouveau du sujet. « *Dans la société d'ordre, la supériorité des classes privilégiées était fondée sur leurs qualités morales*, écrit l'historienne. *Le corollaire étant que les classes populaires étaient moralement viciées.* » Mépris attaché au travail manuel, mendicité réduite à de l'« *attrait pour la vie oisive* », « *rééducation* » par le travail forcé, pauvreté comme instrument de domination des privilégiés, « *mais aussi des hommes sur les femmes, auxquelles des salaires misérables interdisaient de mener une vie décente* ». À mesure que les pages de *Vivre pauvre. Quelques enseignements tirés de l'Europe des Lumières* s'égrènent, les similitudes avec les enjeux contemporains de lutte contre la pauvreté sautent aux yeux. Ce n'est pas le moindre des mérites de cet ouvrage érudit que de nous le révéler. ■

**J.-F. P.**

# Le péril identitaire

« *Une chose est de se réfugier dans des identités, une autre de conduire sa vie en être libre.* » Après le travail en entreprise et le développement personnel, la philosophe Julia de Funès s'attaque, dans son dernier essai intitulé *Le Siècle des égarés*, à un autre marqueur d'époque : l'identité. Et la démonstration est sévère. Se réfugier derrière son identité serait une sorte de lâcheté. L'autrice démonte le concept jusqu'à aboutir à la conclusion que, « *sur le plan collectif, nous avons vu que les revendications identitaires menaient à une mortification sociale. Sur le plan théorique, l'identité est discréditée. Individuellement, l'identité tourne vite à l'archétype, meilleur chemin pour s'éloigner de soi-même* ». Convoquant entre autres Freud ou Axel Honneth (grand penseur de la reconnaissance), elle insiste donc sur la liberté, parfois effrayante, d'être soi. Être soi pour être ensemble. « *Seule la liberté est la condition d'existence des peuples dans leur diversité. C'est parce que la démocratie n'est pas identitaire mais universelle qu'elle constitue le mode de gouvernement le plus pacifique qui soit.* » Un essai vif et stimulant. ■

**Aurélie Marcireau**

FRANCESCA MANTOVANI/GALLIMARD - HANNAH ASSOULINE/L'OBSERVATOIRE

★★★★☆

***VIVRE PAUVRE. QUELQUES ENSEIGNEMENTS TIRÉS DE L'EUROPE DES LUMIÈRES***

**LAURENCE FONTAINE**

512 P., GALLIMARD, 24 €.

EN LIBRAIRIES LE 6 OCTOBRE.

★★★☆☆

***LE SIÈCLE DES ÉGARÉS***

**JULIA DE FUNÈS**

144 P., L'OBSERVATOIRE, 17 €.

EN LIBRAIRIES LE 19 OCTOBRE.

## LES ÉCRIVAINS DE LIRE magazine littéraire

## Fabrice d'Almeida

### Le problème riche

**C'est la dernière idée en vogue : supprimer les jets privés. Les riches, contraints d'emprunter les avions de ligne, produiraient moins de gaz carbonique. Il est peu vraisemblable que cette mesure ait la portée espérée à l'échelle de la planète. Qu'importe : l'essentiel, c'est de *« faire payer les riches »*, les 1 % les plus fortunés qui possèdent la moitié de la richesse mondiale, dont le train de vie et les frasques suscitent l'agacement. Voire la haine. Pourtant, derrière chaque riche, il y a un individu, une ambition et une vision du monde. Fabrice d'Almeida fait le récit de quelques-uns de ces destins, avec le talent de conteur et l'esprit qu'on lui connaît. Dans son *Histoire mondiale des riches*, il couvre les débuts du libre-échange franco-britannique (1860), qui bouleverse l'économie mondiale, jusqu'à nos jours et l'époque des milliardaires stars. Entre histoire et enquête, défilent au gré des pages marchands de canons, maîtres de l'acier et oligarques ; Joe Kennedy, George Soros et Bill Gates ; les villégiatures et les lieux de pouvoir, à Saint-Moritz, Hollywood et Pékin. Dépassant les fantasmes et la caricature nourris par le populisme, cette galerie de portraits constitue l'occasion de poser la question du traitement politique, y compris fiscal, du « problème riche ». Car derrière l'accumulation colossale peut aussi se nicher une utilité sociale, dont chaque nation aurait tort de se passer.**

**Emmanuel Hecht**

***HISTOIRE MONDIALE DES RICHES***

**FABRICE D'ALMEIDA**

448 P., PLON, 22,90 €.

EN LIBRAIRIES

LE 13 OCTOBRE.

## QUE VAUT ?

### LE NOUVEAU FRANS DE WAAL

**Que nous enseignent les grands singes génétiquement les plus proches de nous sur la définition des sexes, leurs rôles respectifs et leurs relations ? Dans *Différents,* le primatologue américain Frans de Waal s'oppose à notre idée actuelle du genre comme construction sociale. Les observations qu'il analyse montrent que, face à des jouets humains, les garçons chimpanzés choisiront les petites voitures, les filles, les poupées. Les grands singes adultes mâles vivent séparés des femelles, hors des périodes de fécondation de celles-ci. Mais on ne peut parler de « domination masculine », surtout chez les bonobos, où la socialisation s'organise autour d'elles. Et, loin d'être soumises, les femelles bonobos et chimpanzés choisissent leurs partenaires. S'ils ne sont pas des mâles alphas, elles s'éloignent du groupe pour frayer avec eux. Car copuler n'a pas seulement pour elles un but de procréation mais de plaisir, et gare aux jaloux ! Enfin, bien que les femelles s'occupent des bébés, les mâles adoptent parfois les orphelins et oublient au besoin leur agressivité pour coopérer. Bref, si la biologie fonde leurs comportements, nos cousins primates savent aussi en partie s'en émanciper. C'est le pli que nous, singes anthropoïdes juste un peu différents, avons pris – et nous avons encore un long chemin à parcourir sur cette voie –, du fait des compétences et habitudes singulières, tels un certain type de langage et la vie en couple, dont l'évolution nous a dotés.** **Patrice Bollon**

★★★★☆

***DIFFÉRENTS. LE GENRE VU PAR UN PRIMATOLOGUE (DIFFERENT. GENDER THROUGH THE EYES OF A PRIMATOLOGIST)***

**FRANS DE WAAL**

TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS) PAR CÉCILE DUTHEIL DE LA ROCHÈRE, 480 P., LES LIENS QUI LIBÈRENT, 25 €

### LAURE ADLER

# L'héritage d'Héritier

**La journaliste et essayiste, amie de Françoise Héritier, consacre sa nouvelle biographie à la grande anthropologue, lui rendant ainsi un vibrant hommage.**

Dans *Françoise Héritier. Le Goût des autres,* Laure Adler retrace la carrière de l'anthropologue, depuis ses voyages en immersion avec le peuple samo au Burkina Faso à son entrée au Collège de France pour succéder à Claude Lévi-Strauss, dont elle fut la meilleure élève avant de se détacher de ses théories pour revendiquer une pensée propre, forte, pionnière. C'est à elle que l'on doit en effet le concept anthropologique de domination masculine, elle qui a étudié la parenté, la filiation, pour se concentrer ensuite sur l'inégalité entre les sexes présente dans toutes les sociétés humaines. Ses travaux sur l'inceste ont aussi ouvert un impensé bien avant que le sujet n'entre dans le débat public.

Engagements en faveur des droits des femmes, dans la gestion sanitaire de l'épidémie du sida, pour défendre les prostituées… son parcours impressionne par le nombre de combats menés. Il inspire également lorsque, dans *Au gré des jours,* elle résume ce qu'elle a cherché à réaliser : « *Rester soi-même comme un pivot dans son monde, que recoupent tant d'autres mondes imaginaires, mais tenter de comprendre les imaginaires des autres et même d'y trouver une place, plus ou moins justifiée.* » ■

**Eugénie Bourlet**

★★★☆☆

***FRANÇOISE HÉRITIER. LE GOÛT DES AUTRES***

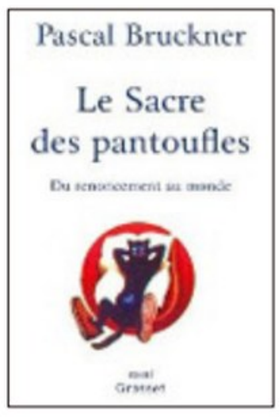
**LAURE ADLER**

272 P., ALBIN MICHEL, 21,90 €

# Mortifères charentaises

Une société ramollie, qui se complaît dans l'autoconfinement, libérée… de la liberté comme idéal. Voici la société post-covid dessinée par Pascal Bruckner dans son dernier livre *Le Sacre des pantoufles.* Dans ce court essai, le philosophe analyse cette « *purification morale* » exaltée dans la critique du « *monde d'avant* », sorte d'autoflagellation de nos sociétés toutes rabougries dont l'horizon se limite à présent à la maison, la chambre, le lit… et la pantoufle, « *moyen de locomotion devenu moyen de stagnation* ». La charge est sans doute excessive mais on reconnaîtra avec lui que « *la Covid a ressuscité les deux grandes phobies modernes : la paranoïa, la peur de l'autre, et l'hypocondrie… la peur de soi* ». ■

**Aurélie Marcireau**




★★★★☆

***LE SACRE DES PANTOUFLES. DU RENONCEMENT AU MONDE***

**PASCAL BRUCKNER**

162 P, GRASSET, 18 €

CATHERINE MARIN/LES LIENS QUI LIBRENT - CHRISTOPHE ABRAMOWITZ/RADIO FRANCE

JEAN-FABIEN SPITZ

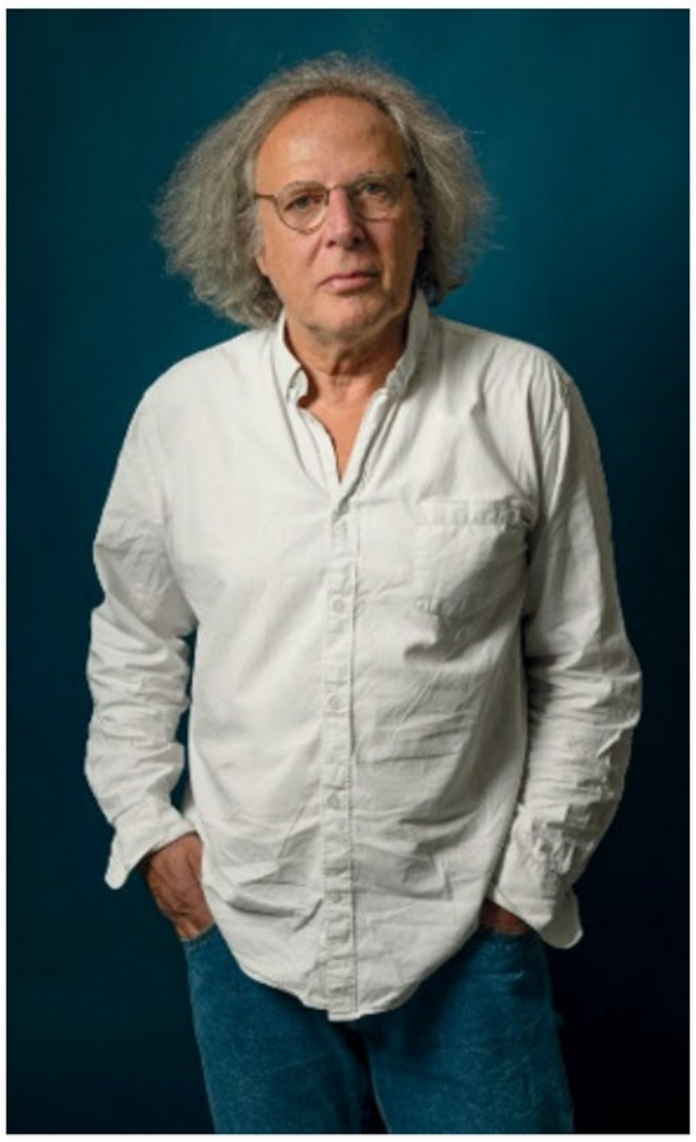
# Le néolibéralisme contre la République

**Dans son dernier essai, l'universitaire et professeur de philosophie interroge les contours actuels de la notion de République.**

« *Que la République était belle sous l'Empire !* » Par ce trait d'esprit, l'historien Alphonse Aulard soulignait l'écart entre la République imaginée et voulue par les opposants au pouvoir de Napoléon III et la réalité de la III^e^ République telle qu'elle avait fini par s'installer dans la douleur après les désastres de Sedan et de la Commune de Paris. L'essai remarquable de Jean-Fabien Spitz a entre autres mérites celui d'analyser un écart plus actuel : celui qui se creuse sous nos yeux entre la réalité d'une nation française qui se fracture et la promotion des valeurs de la République. Invoquées comme autant de mantras, ces dernières servent de supplément d'âme et de surmoi moral aux partisans d'un nouvel « *intégrisme politique* ». C'est ainsi que, selon l'auteur, s'impose en contrebande sous le nom de « République » un néolibéralisme autoritaire qui s'est peu à peu retourné contre la société et contre les principes mêmes d'égalité, de liberté, de fraternité et de laïcité qu'il prétend défendre.

De plus en plus nombreux sont celles et ceux qui ne se retrouvent pas dans le sacrifice croissant des libertés publiques et individuelles sur l'autel d'une société de marché dont le développement ne profite guère qu'à un petit nombre. Dans ce contexte, les valeurs de la République servent surtout à obtenir l'adhésion des gouvernés en plaçant au-dessus de toute critique un corpus de valeurs abstraites censées assurer l'hégémonie du modèle en place et préserver l'homogénéité du corps social. L'appel aux valeurs républicaines apparaît de plus en plus comme le « *manteau idéologique* », le « *faux nez* » destiné à habiller un projet libéral autoritaire. La société passe ainsi pour une association d'égaux sous un État impartial censé faire disparaître la réalité des conflits et de la domination. Nous pressentions confusément que le libéralisme politique et le libéralisme économique n'allaient pas nécessairement de pair. Grâce à Jean-Fabien Spitz, nous le savons plus clairement. ■

**Jean Montenot**



FRANCESCA MANTOVANI/GALLIMARD

★★★★☆

***LA RÉPUBLIQUE ? QUELLES VALEURS ? ESSAI SUR UN NOUVEL INTÉGRISME POLITIQUE***

**JEAN-FABIEN SPITZ**

368 P., GALLIMARD/NRF ESSAIS, 22 €

LES ÉCRIVAINS DE

LiRE magazine littéraire

## Maxime Rovère

### Modérateur de conflits

**Dans *De la justification*, le sociologue Luc Boltanski s'était déjà penché sur le phénomène de la dispute, qui doit mener vers un *« terrain d'entente »* plus ou moins stable, jusqu'à ce que surgisse une dispute nouvelle qui *« stabilise »* à nouveau la relation. Spécialiste de théorie littéraire, Marc Angenot avait sans ses *Dialogues de sourds* souligné qu'aucun argument rationnel dans une dispute ne pouvait convaincre, s'il ne s'accompagnait d'un mécanisme d'empathie convoquant l'émotion. Le philosophe Maxime Rovère reprend le flambeau, se concentrant sur la dispute domestique, celle qui *« lors d'un week-end, dans un repas de fête ou pendant un moment qu'on espérait privilégié »* fait tout exploser. La cause ? *« Une révélation choc, une phrase qui dérange, une réponse qui dérape, un vieux conflit qui reparaît, une attitude sempiternelle… »* Comment faire cesser *« l'emballement circulaire »* qu'elle provoque, chacun ressentant *« la nécessité de s'exprimer coûte que coûte »* ? L'auteur convoque la *« bonne volonté » : « C'est-à-dire le désir de se défaire de ses entraves, d'obtenir et de répandre la paix en soi et autour de soi. »* Elle nécessite de *« lutter activement »* contre la *« tyrannie de son propre ego ».* Le philosophe nous livre quelques pistes pour y parvenir, dessinant une curieuse et séduisante éthique du détachement, voire du renoncement, qui permettrait de traverser cette *« souffrance »* qu'est la vie, non pas seul, *« mais ensemble ».***

**Jean-François Paillard**

***SE VOULOIR DU BIEN ET SE FAIRE DU MAL. PHILOSOPHIE DE LA DISPUTE***

**MAXIME ROVÈRE**

272 P., FLAMMARION, 18 €.

EN LIBRAIRIES LE 12 OCTOBRE.

GIORGIO PARISI

# Sciences poétiques

**Le physicien italien, Prix Nobel en 2021, publie *Comme un vol d'étourneaux*, un essai passionnant entre mécanismes physiques et poésie du monde.**

La simplicité est drôlement complexe. Tout du moins lorsqu'on s'intéresse aux mécanismes qui nous entourent. C'est justement le travail du physicien italien, récompensé du prix Nobel de physique pour son travail sur l'« interaction du désordre » et les « fluctuations des systèmes physiques ». Autrement dit : la science de la complexité. On peut en trouver la première application dans le monde animal. Giorgio Parisi nous le montre dès l'introduction : les vols d'étourneaux – ces nuées collectives d'oiseaux qui dansent au-dessus de nos têtes en une myriade de points noirs – font partie des phénomènes les plus fascinants de la nature. « *Les oiseaux volent dans un ensemble parfait, sans jamais se heurter ou se disperser : devant un obstacle, leurs rangs s'ouvrent puis se referment immédiatement, dans une constante reconfiguration de leur disposition spatiale, comme s'ils obéissaient aux ordres d'un chef d'orchestre.* » L'auteur nous explique que ces ballets se nomment « murmures ». La poésie du terme livre aussi l'énigme scientifique : il se passe quelque chose de discret, de merveilleusement bien organisé et, pour comprendre ce qu'il se trame, il faut tendre l'oreille avec des expériences novatrices – dont l'auteur est à l'origine. *Comme un vol d'étourneaux* est une autobiographie : celle d'une intrigante quête, entre physique et biologie, visant à décoder les interactions collectives qui gouvernent le monde. Il n'est pas seulement question d'étourneaux. On tient pour acquis que l'eau se met à bouillir ou à geler à une certaine température. Cela semble si simple qu'on ne le remarque pas. Là encore, Giorgio Parisi nous apprend que ce sont des « *événements très étranges* », des systèmes complexes qui portent un nom : transitions de phase. Et le désordre organisé est même au cœur des algorithmes, si présents de nos jours. Cet essai est finalement celui des briques de la réalité. Et de leurs chuchotements, qui contiennent des clés sur son architecture. ■

**Marcus Dupont-Besnard**

★★★★☆
***COMME UN VOL D'ÉTOURNEAUX (IN UN VOLO DI STORNI)***
**GIORGIO PARISI**
TRADUIT DE L'ITALIEN PAR SOPHIE LEM, 228 P., FLAMMARION, 20 €

## 3 POCHES EN PLUS

★★★☆☆
***À 1000 MILES DE LA LIBERTÉ***
**ELLEN CRAFT, WILLIAM CRAFT**
144 P., PETITE BIBLIOTHÈQUE PAYOT, 8,50 €

**En 1848, William et Ellen Craft, jeune couple d'esclaves, s'enfuient depuis l'État de Géorgie pour gagner en train Boston et leur liberté. Leur évasion spectaculaire les rend ensuite célèbres des deux côtés de l'Atlantique. Ce récit indigné, ironique et sincère, écrit ensemble, éclate en un vibrant plaidoyer pour mettre fin au *« sombre et horrible puits de misère et de dégradation d'où nous cherchions à nous échapper ».***

**Eugénie Bourlet**

★★★☆☆
***ACT UP***
**DIDIER LESTRADE**
536 P., LA DÉCOUVERTE/POCHE, 15 €.
EN LIBRAIRIES LE 27 OCTOBRE.

**Réédité en 2017 dans la foulée du succès du film *120 battements par minute*, publié initialement en 2000, *Act Up* paraît aujourd'hui en poche et raconte le combat de la branche française de la célèbre association de lutte contre le sida. Lié à sa création et militant incontournable de cette lutte, Didier Lestrade en rappelle les victoires et les tensions pour rendre visible une maladie taboue, et alerte sur le risque de retomber dans l'obscurité, alors que l'épidémie est loin d'être terminée. E. B.**

★★★☆☆
***ÉCRITS SCIENTIFIQUES ET MÉDICAUX***
**LOUIS PASTEUR**
400 P., CHAMPS SCIENCES, 12 €

**Le chimiste Louis Pasteur a révolutionné la médecine en inventant la vaccination contre la rage et la pasteurisation. Ses *Écrits scientifiques et médicaux*, réédités à l'occasion du bicentenaire de sa naissance, permettent de découvrir la diversité de ses recherches. Chaque texte est contextualisé pour en saisir la portée. Voilà une façon un peu différente, et tout à fait intéressante, de comprendre cet épisode crucial de l'histoire des sciences. M. D.-B.**

FRANCESCA MAIOLINO/FLAMMARION

MOT DE TÊTE

PASCAL ORY
DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

# « Occident »

Les individus, tout comme les sociétés, affectionnent les raisonnements bipolaires. Moi et l'Autre, Eux et Nous. Et cette bipolarité horizontale s'accompagne généralement d'une hiérarchie verticale : je suis supérieur à l'autre, nous sommes supérieurs aux autres. Notons tout de suite que le phénomène est universel, donc symétrique : le Gréco-Romain de l'Antiquité a érigé en face de lui une identité « barbare », sauvage et hostile, mais pour le barbare en question il ne fait pas non plus de doute qu'il existe en face de lui une identité gréco-romaine, arrogante et dominatrice.

Les concepts d'« Occident » ou, plus souvent, d'« Occidental » font partie de ces catégories identitaires à resituer dans l'histoire. Cette histoire est, de fait, assez récente. Sur des bases remontant à l'Antiquité tardive, elle ne se cristallise qu'au XIXe siècle, triomphe au XXe mais la manière dont nous pouvons, au XXIe, la reconsidérer justifie qu'on s'y arrête et – on va le voir – pourrait bien surprendre plus d'un lecteur.

La crise de l'Empire romain, partagé pour finir entre un empire d'Occident et un empire d'Orient, entités elles-mêmes génératrices de deux Églises chrétiennes analogues, a testé cette bipolarité, mais celle qui nous hante aujourd'hui ne prend vraiment figure qu'avec le siècle des Lumières. L'idée de partager l'humanité entre un Occident et un non-Occident – souvent, mais pas toujours, réduit à un « Orient » – se structure et se justifie dans la colonisation sécularisée des temps modernes, partie de moins en moins de la « chrétienté », de plus en plus de la « civilisation ». L'identité/supériorité de cet Occident-là est désormais une modernité : scientifique, donc technique, économique donc sociale, elle-même produit d'une intelligence spécifique. Sur de telles bases, le bloc géopolitique considéré, initialement limité à une partie de l'Europe, s'élargit et se renforce en intégrant les États-Unis et aussi ce qu'on peut appeler les « vraies » colonies occidentales – les sociétés créoles du Canada, de l'Australie ou de la Nouvelle-Zélande. Après la Seconde Guerre mondiale, l'instauration de la guerre froide porte à son plus haut degré cette bipolarisation. On parle d'Europe occidentale, de monde occidental et, en face, de « pays de l'Est ».

La chute du mur de Berlin et l'effondrement du contre-bloc soviétique ont pu passer pour un « jugement de Dieu » à la moderne, signant la définitive victoire de l'Occident. C'était compter sans la décolonisation puis le retour du religieux. La première avait fait émerger de nouvelles puissances s'érigeant en porte-parole des victimes de l'Occident (le Japon de 1940, la Chine de 1960, etc.), le second a donné une grande visibilité à l'islamisme, adversaire déclaré d'un Occident impie et débauché. Comme souvent, les radicaux des deux camps se soutiennent mutuellement : à la dénonciation islamiste s'oppose alors une droite radicale qui s'arc-boute sur la défense des « valeurs occidentales ».

ON PARLE D'EUROPE OCCIDENTALE, DE MONDE OCCIDENTAL ET, EN FACE, DE « PAYS DE L'EST »

Reste que cette histoire-là en cache une autre, ou, plutôt, deux. La première est celle de la poursuite du mouvement d'occidentalisation des sociétés « extra-occidentales », dont témoigne leur évolution démographique, économique et culturelle. Mouvement parti des élites locales, assurément, mais qui a fini par entraîner à sa suite de larges pans de ces sociétés. Et on peut aller plus loin encore, et défendre ce faux paradoxe : l'Occident est « à gauche », et pas seulement sur les planisphères. Les mouvements d'émancipation des temps modernes (émancipation des juifs, des esclaves, de la classe ouvrière, des femmes, des homosexuels, etc.) sont tous partis d'Occident et, quand ils ont retourné contre la domination occidentale les instruments intellectuels forgés en Occident, un Toussaint Louverture ou un Karl Marx, un Messali Hadj, une Simone de Beauvoir ou un René Dumont n'ont prouvé qu'une chose : leur fidélité à la tradition libératrice de l'Occident. Étroitement intriquée à sa situation dominatrice : infirmité de la pensée bipolaire… ■

AUDREY SOVIGNET

# Le sport, royaume du vice ?

Podium de judokas lors de la deuxième édition des Jeux européens, en 2019 à Minsk.

Il n'est pas rare qu'un lecteur d'ici ou d'ailleurs s'émeuve d'entendre donner du « vice-champion olympique » à un médaillé d'argent ou du « vice-champion de France » au club de football qui est parvenu à boucler son championnat dans le sillage immédiat d'un PSG que ses moyens ont rendu quasi intouchable.

Ce ne sont pas les intéressés qui s'en plaindront. Si, le plus souvent, la place du c… revient au quatrième, c'est-à-dire à quiconque échoue, selon la formule consacrée, « au pied du podium », celle du deuxième (et plus encore du *second,* puisque cela signifie pour d'aucuns qu'il n'y en a pas derrière) n'est guère plus affriolante. Voilà qui permet déjà au vaincu de goûter par procuration à la gloire du vainqueur !

On ne peut plus même dire que la chose soit illicite : la Toile, par le biais des nombreux dictionnaires qui la peuplent, comme Le Petit Larousse illustré ont sans barguigner ouvert leurs portes au *vice-champion*, « second d'un championnat, en sports ou dans un jeu ». C'est dire si l'on a oublié ce qu'était la vocation première de la particule *vice-*.

À en croire en effet le *Dictionnaire historique de la langue française,* ce petit mot n'était autre, à l'origine, que l'ablatif du latin *vix, vicis,* lequel signifiait « succession ». Il s'employa dès le XIIIe siècle devant le nom d'une fonction ou d'un titre *(vice-chancelier, vice-amiral,* mais aussi, quoique de façon moins apparente, *vicaire, vicomte* et *vidame)* pour signifier, conformément à cette étymologie, « en second, en remplacement, à la place de ». Ce sont ces notions de coopération et de suppléance que continuent de mettre en avant Hanse et Robert, ce dernier proposant même pour synonymes *adjoint* et *remplaçant*.

Qui ne verrait pourtant que, si elle reste d'actualité pour un vice-président des États-Unis appelé à assumer les fonctions du Président en cas de coup dur, cette connotation-là n'a plus cours dans le domaine sportif où le deuxième, bien loin de… seconder le premier, a passé son temps à lui mettre des bâtons dans les roues ! Pas davantage question de lui succéder ni de récupérer son titre, on l'a vu lors de la déchéance de Lance Armstrong, sept fois vainqueur du Tour de France de 2001 à 2007.

Il est trop tôt pour savoir si nos immortels entérineront cette extension de sens dans la neuvième édition de leur *Dictionnaire,* la précédente en étant restée à « qui tient la place, qui supplée dans certaines fonctions ». Mais ce qu'on lit sous la plume de certains qui parlent en leur nom, par exemple dans la rubrique « Dire, ne pas dire » *(« Le vice-champion a terminé à la seconde place du championnat. Ainsi, lors des Jeux olympiques, les médaillés d'argent sont également appelés vice-champions olympiques »),* laisse penser que ce sera le cas.

L'occasion de vérifier que, quand la Coupole propose, le sport dispose ! ■

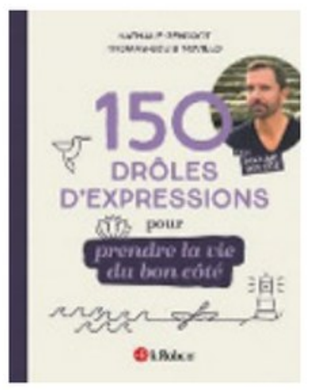
**Bruno Dewaele**

---

**À LIRE**

## LE BONHEUR A SA LANGUE…

**…et ces *150 drôles d'expressions pour prendre la vie du bon côté* en sont l'indispensable dictionnaire ! Vous êtes-vous jamais demandé, par exemple, pourquoi l'on se dit « dans de *beaux* draps » quand la situation est critique, pour ne pas dire désespérée ? Peut-être avez-vous seulement voulu voir là une de ces antiphrases dont notre langue, il est vrai, est particulièrement friande ? La réalité est plus précise et plus complexe à la fois. Les draps en question n'étaient pas seulement beaux, mais blancs, et il faut encore savoir que, dans l'Antiquité et au Moyen Âge, on avait coutume d'habiller de blanc ceux que l'on voulait ridiculiser en public, surtout quand ils s'étaient compromis dans une affaire de mœurs… Sans doute la blancheur desdits draps était-elle censée faire ressortir, par contraste, la noirceur de l'âme… Quoi qu'il en soit, vous êtes, vous, et sans antiphrase aucune, en de bonnes mains pour redécouvrir cent quarante-neuf autres expressions qui fleurent bon l'optimisme et, comme le souhaitait Baudelaire dans son *Mauvais Vitrier,* « font voir la vie en beau » ! ■ B.D.**




***150 DRÔLES D'EXPRESSIONS POUR PRENDRE LA VIE DU BON CÔTÉ***
**NATHALIE GENDROT, THOMAS-LOUIS NOVILLO, AVEC MAXIME ROVERE**
308 P., LE ROBERT, 12,90 €

DIRK WAEM/BELGA MAG/BELGA VIA AFP

→ Le vocable du mois

# Rodéo

Ce fut surtout le vocable de l'été, les médias ne trouvant pas d'accents assez durs pour parler de cette « course improvisée de motos, de voitures en milieu urbain, destinée à terroriser et (plus souvent que *ou*) à faire des dégâts ». Il suffit de voir un motard cabrer sa bécane, tel un cow-boy sa monture à pattes, pour se projeter (comme on dit chez Plaza) en plein western, là où s'organisaient des épreuves où il fallait maîtriser des chevaux, voire des taureaux, peu enclins à se laisser monter à cru. Tant pis pour ces derniers car, à la fin, chacun le sait, c'est Lucky Luke qui gagne ! S'en trouvera-t-il, en revanche, pour deviner que le mot lui-même doit beaucoup à… l'espagnol *rodear* qui, dans le droit fil du verbe latin *rotare,* signifiait « entourer, encercler » ? C'est qu'avant de devenir une fête et le sport que l'on vient de décrire, le rodéo consistait surtout à rassembler le bétail… pour le compter, l'inspecter et le marquer ! Nous ne serions pas outre mesure surpris que les pouvoirs publics – conscients de ce que ces opérations trop souvent impunies, pour peu qu'elles s'éternisent et débouchent sur de nouveaux drames, finiront par leur coûter en matière d'autorité et de crédibilité – aspirent à un semblable retour aux sources de l'étymologie. Il ne reste plus qu'à s'en donner les moyens… ■ **B.D.**

**À l'origine utilisé pour compter le bétail, le rodéo désigne aujourd'hui une pratique en milieu urbain des plus controversées.**

→ Qu'est-ce qu'on dit ?

# Chiffre ou nombre ?

Les deux, bien sûr, mais pas dans les mêmes circonstances ! Le chiffre est au nombre ce que la lettre est au mot : un signe d'écriture, un simple caractère qui, seul ou accompagné d'autres chiffres, représente ce nombre, mais ne saurait s'y substituer. *Stricto sensu,* on ne compte que dix chiffres, de 0 à 9, quand les nombres, eux, sont… innombrables ! Tout le mal vient en fait de la métonymie, que le commun des mortels utilise sans toujours le savoir, tel M. Jourdain la prose : on a pris l'habitude, dans la langue courante, d'user de *chiffre* pour le nombre qu'il représente. C'est ainsi que le comptable s'inquiète du chiffre des dépenses, le démographe du chiffre des naissances et le chef d'entreprise du chiffre d'affaires. Personne ne sourcillera davantage à l'idée d'évoquer une somme « en chiffre(s) rond(s) » (singulier chez Thomas, pluriel chez Robert), quand, à y bien regarder, ce ne sont pas des chiffres que l'on arrondit, mais bel et bien des quantités, autrement dit des nombres. Rien que de très conforme à la vitalité d'une langue, laquelle, pour survivre et s'enrichir, se doit de louvoyer entre sens propre et figuré. Le tout, encore une fois, est de mettre le curseur au bon endroit et de se souvenir qu'au-delà des dix chiffres susdits (lesquels sont aussi des nombres) on ne trouve plus, en bonne arithmétique, que des nombres. On… compte sur vous ! ■ **B.D.**

NICOLAS GUYONNET/HANS LUCAS VIA AFP - PASCAL ITO/ALBIN MICHEL

## LE MOT PRÉFÉRÉ DE

### MÉLISSA DA COSTA*

### « Éthéré »

**« Il est mon mot préféré du moment, parce que le langage est quelque chose qui évolue, qui vit sans cesse. Éthéré, c'est un mot que j'aime énormément mais que j'utilise avec parcimonie, comme une fragrance très rare qui ne peut pas être gaspillée, dont il faut être digne. "Éthéré" se prononce au bord des lèvres, comme un murmure, une promesse. Il donne le sentiment d'une caresse délicate. D'un secret. Dans son sens, il englobe tout ce qui est impalpable, intangible, fugitif, insubstantiel, aérien. De cette inconsistance naît l'absolu, la quête inassouvie de tout un chacun : côtoyer le divin. Un être ou un sentiment éthéré est de nature céleste, pure. Hors d'atteinte. Empli de grâce. D'une délicatesse inhabituelle. Sublimé. Élevé au-delà des sentiments communs. »**

**Propos recueillis par Hubert Artus**

*Dernier livre paru : *La Doublure* (Albin Michel)

# Et mois, et mois, et mois…

De ces trois mois du calendrier républicain, lequel ne tombait jamais en octobre ?

**A.** brumaire **B.** frimaire **C.** vendémiaire

**Bruno Dewaele**

## Le mot mystère

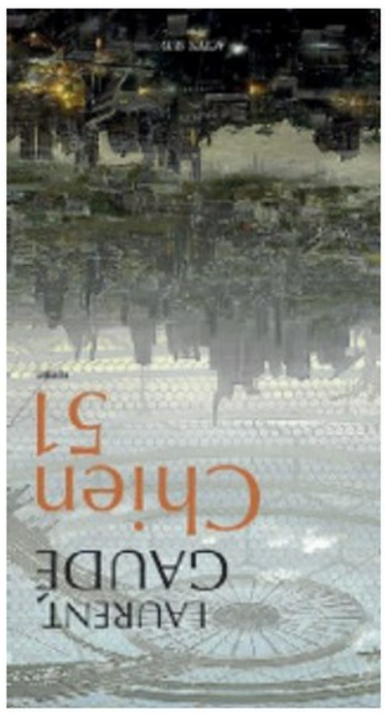
Si je dois au général de Gaulle de m'avoir sortie, à un moment particulièrement agité de notre histoire, de l'anonymat auquel me condamnait ma trivialité, je lui dois aussi d'être vite rentrée dans le rang, ses successeurs hésitant visiblement à se servir de moi, de peur de se voir taxer de plagiat. Nul doute pourtant que, dans la pagaille actuelle, je n'eusse pas chômé !

## Que suis-je ?

Mais savez-vous quel nom porte un vers de cinq syllabes ?
de sept ?
de neuf ?
de onze ?

## En vers et contre tout

**Rien de plus connu que l'*octosyllabe*, vers de huit syllabes, qui fait florès dans notre poésie.**




« Dans un réflexe absurde, beaucoup prenaient leur voiture, puis, une fois bloquée dans des embouteillages démesurés, constatant qu'ils ne pourraient plus ni avancer ni faire demi-tour, abandonnaient leur véhicule en plein milieu de la route pour poursuivre à pieds, rajoutant ainsi encore au cahot. La longue file de voitures abandonnées semblaient désormais n'être là que pour obliger les foules à des circonvolutions cruelles : rentrer le ventre, mettre sa valise sur la tête, se faufiler entre les carosseries qui brillaient au Soleil et réverbéraient une chaleur insupportable. Sur la bretelle périphérique qui menait à l'aéroport, le spectacle était inouï : des hommes et des femmes, par milliers, patients, résignés. »

## Une bonne correction

**Vous avez sans doute lu, dans notre numéro d'été, cet extrait de *Chien 51*, de Laurent Gaudé. Las ! neuf erreurs s'y sont glissées depuis lors. Les repérerez-vous toutes ?**

| | 1 | 2 | 3 | 4 | 5 | 6 | 7 | 8 |
|---|---|---|---|---|---|---|---|---|
| 1 | T | O | N | N | E | L | E | T |
| 2 | E | S | S | O | R | E | U | R |
| 3 | X | E | ■ | E | M | E | R | I |
| 4 | T | E | R | M | I | T | E | S |
| 5 | U | S | A | I | T | ■ | ■ | T |
| 6 | E | ■ | B | E | A | U | J | O |
| 7 | L | A | I | ■ | G | N | O | U |
| 8 | L | ■ | O | L | E | ■ | I | N |
| 9 | E | ■ | T | I | S | A | N | E |
| 10 | M | A | ■ | S | ■ | R | T | T |
| 11 | E | M | I | R | ■ | R | U | T |
| 12 | N | ■ | R | E | M | E | R | E |
| 13 | T | E | M | P | E | T | E | S |

### Une bonne correction

Une fois **bloqués** (grammaticalement parlant, ce participe ne peut se rapporter à la voiture qui précède, mais au sujet de la phrase, à savoir les automobilistes, représentés par *beaucoup* et *ils*)
– **à pied** (même si l'on en a deux)
– **chaos** (attention au sens !)
– **semblait** (c'est la file ininterrompue de voitures, et non celles-ci prises individuellement, qui contraint aux contorsions dont il est question dans la foulée) – **circonvolutions** – **se faufiler** – **carrosseries** (attention : deux consonnes doubles !) – **soleil** (la majuscule n'a quasiment cours qu'en astronomie, pour désigner l'astre) – **inouï** (ne pas oublier le tréma du verbe *ouïr*).

### Le mot mystère

Chacun aura reconnu la *chienlit* (à l'origine « fait de déféquer au lit »), que l'homme du 18 Juin voulait voir dans les événements de Mai 68 !

### En vers et contre tout

Pentasyllabe,
heptasyllabe,
ennéasyllabe,
hendécasyllabe.

### Et mois, et mois, et mois…

**Réponse B,** *frimaire,* le plus froid des mois d'automne, étant à cheval sur novembre et décembre.



SOLUTIONS

• DES ANAGRAMMES ET DES LIVRES par Jacques Perry-Salkow

**ANAGRAMME n. f., du grec *anagramma*, « renversement de lettres »**

« Ce qu'on ne peut
pas mesurer, Dieu s'en empare.
Dieu, ou l'art. »

## L'Île haute
### Lui, l'athée

Valentine Goby, Actes Sud, 2022

## L'Inconduite
### Ou l'incident

Emma Becker,
Albin Michel, 2022

## Maurice Ravel
### Rêveur amical

Karol Beffa, Guillaume Métayer,
*Le Mystérieux Boléro. Sol et Rémi avec Ravel,* illustré par Odilon Thorel,
Seghers, 2022

Un sorcier vaudou,
une obscure église…

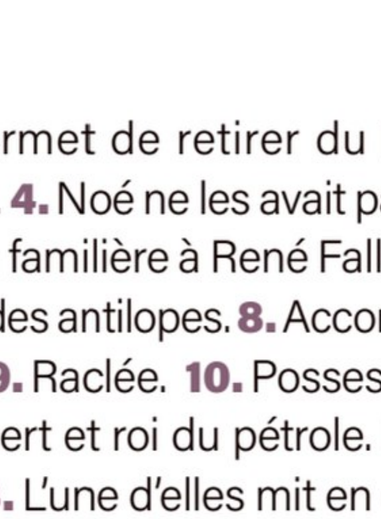
## L'Aigle noir
### La religion

Jacques Saussey, Fleuve, 2022

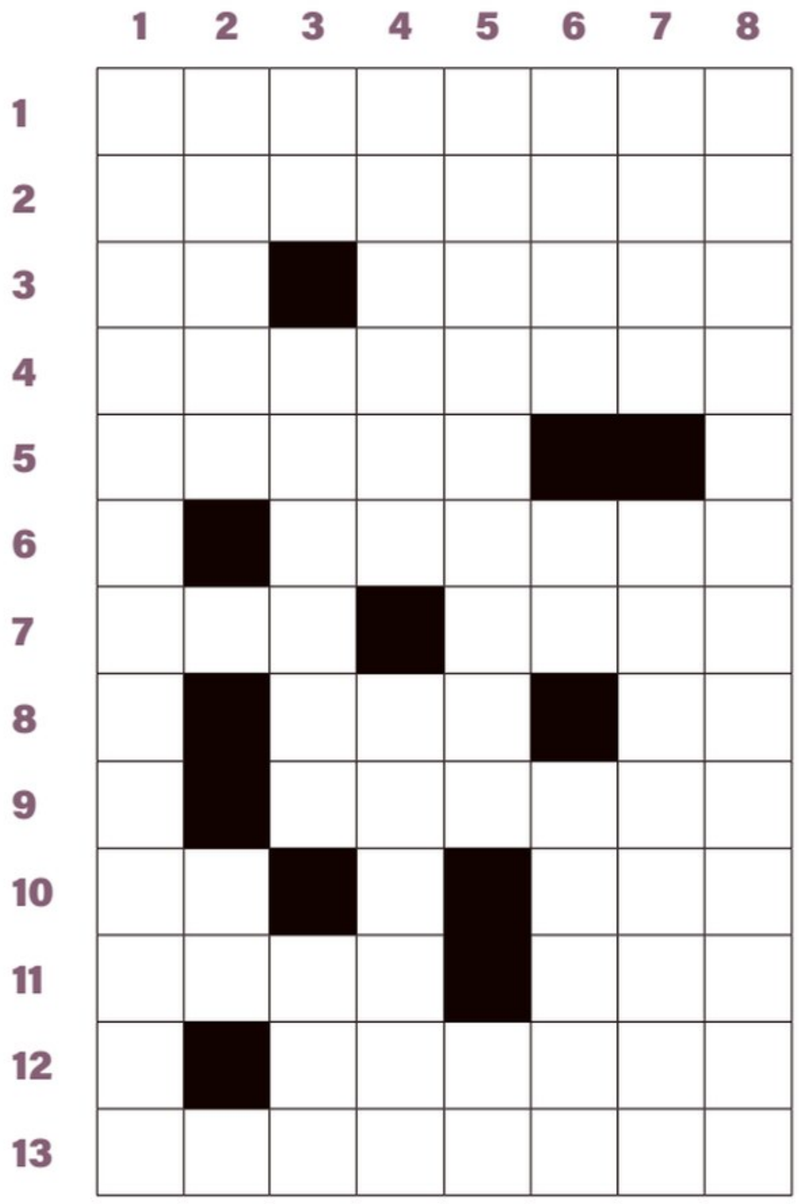
« Je lui raconte comment le trottoir
nous a déchirées en deux et
nous a retiré cette partie qui méritait
le plus d'être conservée : l'enfant
qu'on garde à l'intérieur. »

## Arpenter la nuit
### Relater un tapin

Leila Mottley,
traduit par Pauline Loquin,
Albin Michel, 2022




• LES MOTS CROISÉS de Jean-Pierre Colignon



## Horizontalement

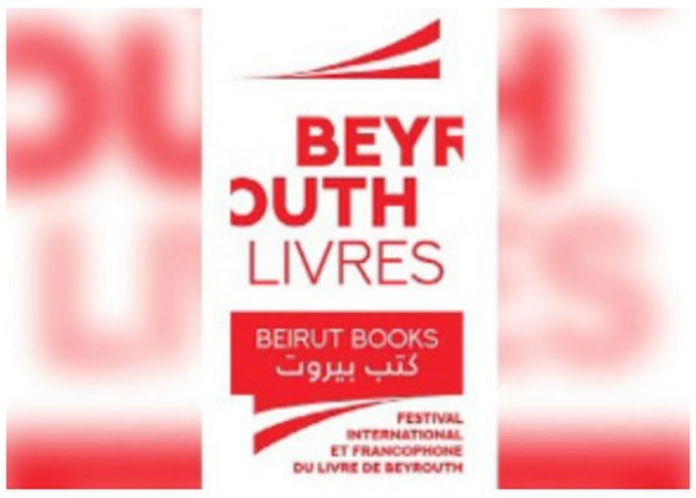
**1.** Au cou du saint-bernard. **2.** Permet de retirer du liquide. **3.** Symbole d'un gaz. Sert à dérouiller. **4.** Noé ne les avait pas pris à bord, alors ! **5.** Effritait. **6.** Abréviation familière à René Fallet. **7.** Tel certain frère au couvent. De la famille des antilopes. **8.** Accompagne une belle passe. À la fin de toute fin. **9.** Raclée. **10.** Possessif. Cela permet de souffler. **11.** Prince du désert et roi du pétrole. Période des chaleurs. **12.** Clause de vente. **13.** L'une d'elles mit en déroute l'Invincible Armada.

## Verticalement

**1.** Sic. **2.** Quelque peu crues. Quartiers d'Amsterdam. **3.** Pieuse abréviation. Supplément familier. Impose un passage par un tunnel. **4.** Prénom féminin. En un certain sens, est ciselé en cuisine. **5.** Lieux retirés. Pronom. **6.** Média désordonné. Le premier. Pause. **7.** Rivière de l'Ouest. Boulets de canon. **8.** Moroses.

# « Beyrouth est une ville du livre »

**Du 22 au 30 octobre, la capitale libanaise accueille le festival Beyrouth Livres. Rencontre avec Mathieu Diez, le commissaire de cet ambitieux projet porté par l'Institut français du Liban.**




Rendez-vous incontournable de l'édition francophone, le Salon international du livre francophone de Beyrouth n'a pas survécu aux explosions au port de Beyrouth en 2020, aux crises économiques et politiques, ni au confinement dû à la pandémie de Covid-19. Quatre ans après sa dernière édition en 2018, l'Institut français du Liban (IFL) crée Beyrouth Livres. Ce festival littéraire de grande envergure se déploiera dans toute la ville avec les acteurs du livre francophone libanais, français et d'ailleurs. Parmi les invités : Marie Darrieussecq, Diane Mazloum, Michel Ocelot, Zeina Abirached, Wajdi Mouawad, Barbara Cassin et Charif Majdalani. L'académie Goncourt ouvrira la manifestation avec l'annonce des quatre finalistes du prix Goncourt 2022. Entretien avec le commissaire général de l'événement Mathieu Diez, ex-directeur du festival Lyon BD et nouvel attaché pour le livre de l'IFL.

**De quel constat est né le projet Beyrouth Livres ?**

**Mathieu Diez.** Quand je suis arrivé en 2021, j'ai mesuré à quel point les Libanais étaient attachés au Salon du livre francophone de Beyrouth, dont la dernière édition s'est tenue il y a quatre ans. Au-delà de cet événement littéraire, Beyrouth est une ville du livre. 70 % des traductions de livres de l'arabe vers le français sont signées avec des éditeurs libanais. Et 70 % de ce que ces éditeurs produisent sont exportés vers le Moyen-Orient et l'Afrique du Nord. Beyrouth est donc véritablement le lieu de passation des lettres et idées du français vers l'arabe pour le monde entier. Quatre ans sans ce rendez-vous, c'est potentiellement un délitement complet de la place de Beyrouth dans le livre, un peu à l'image du délitement que le pays connaît sur plusieurs plans.

**Quels sont les avantages d'un festival par rapport à un salon du livre ?**

**M.D.** Le Salon du livre de Beyrouth se tenait dans un centre d'exposition gigantesque avec un coût colossal pour l'Institut français et les éditeurs libanais. Or aujourd'hui, ces derniers sont exsangues. Il n'y a plus de banques mécènes et le niveau de vie actuel des Libanais ne leur permet plus d'acheter des livres importés. J'ai donc proposé qu'on bascule sur un festival littéraire avec des rencontres dans différents lieux de Beyrouth : le musée Sursock dans le quartier de Gemmayzé ; des théâtres à Hamra, le quartier anglophone musulman et très culturel de Beyrouth ; le théâtre Monnot dans le quartier d'Achrafieh. Tous les événements sont gratuits, sans obligation d'acheter un livre. Ceux qui le pourront le feront, bien sûr. Mais en tout cas, ce festival offre la possibilité au public libanais de rencontrer les auteurs indépendamment des questions économiques. Il redonne à Beyrouth sa place de carrefour du livre dans la région, tout en permettant aux auteurs, éditeurs, traducteurs et organisateurs de festivals littéraires francophones de dix-huit nationalités différentes de se rencontrer. C'est un événement qui est permis malgré la crise.

**Qu'en est-il de la présence de l'académie Goncourt ?**

**M.D.** Plusieurs membres de l'académie Goncourt ont des liens personnels avec le Liban et le Choix Goncourt de l'Orient est un des plus anciens, si ce n'est le plus ancien. Les académiciens ont donc répondu avec enthousiasme à notre invitation car ils ont à cœur de recréer quelque chose, et de soutenir les écrivaines et écrivains libanais. ■

**Propos recueillis par Gladys Marivat**

**Mathieu Diez, l'organisateur de Beyrouth Livres, le nouveau festival littéraire libanais.**

TIM DROUET

PHILIPPE DELERM

# On est entré dans le temps additionnel

On s'en rend compte comme ça, au fil des jours, sans y prendre garde. Certaines expressions prennent soudain un double sens. Parce que la vie fut chanceusement longue, et que le terme du voyage peut être raisonnablement envisagé. On ne les recense pas à l'avance, ça serait un peu morbide. Mais on sourit intérieurement quand on les rencontre, dans un contexte qui n'a à priori rien de métaphysique. On se trouve un petit talent d'auteur pas si négligeable à prêter une valeur métaphorique à des phrases toutes simples.

*On va peut-être au même endroit ?* C'est souvent devant l'entrée d'un immeuble. Des gens que l'on ne connaît pas, mais qui ont comme vous un petit bouquet de fleurs à la main, ou un cadeau emballé. C'est visiblement la première fois qu'ils pianotent le digicode, avec cette infime appréhension dont vous alliez faire preuve à leur place. On envisage déjà la gêne qu'il y aurait à prendre l'ascenseur ensemble sans risquer la moindre approche, alors que des effusions spectaculaires vont succéder au silence gourmé. Alors, c'est comme écrit d'avance :

— On va peut-être au même endroit ?

— C'est bien possible !

Et un furtif sourire de demi-complicité contrainte. *On va peut-être au même endroit ?* Juste après la soirée, vous repenserez à l'audace minuscule qui vous a poussé à prononcer ces mots. À ces gens dont vous vous êtes vraiment rapproché au cours de la fête. Ou pas. Et soudain, sur ces rôles, trop prévisibles, toujours pareillement guindés, une idée qui n'a rien à voir, en apparence : oui, en fin de compte, on va tous au même endroit.

*Insistez bien sur l'expiration.* Une publicité pour un cours de yoga. Il est beaucoup question de respiration. Il est sûrement essentiel de transformer cette activité inconsciente en talent maîtrisé. Inspirer, expirer, c'est simple. Difficile toutefois de ne pas voir dans ce balancement un résumé de l'existence. Il y aurait donc un long premier temps d'inspiration, où l'on se remplirait de tout, rêves, désirs, amours et amitiés, jusqu'à la plénitude – et manifestement, yogi dixit, la surcharge. Et puis le temps viendrait de l'expiration, de l'abandon consenti – bénéfique apparemment si on sait *y insister.* Pour se préparer à mieux inspirer de nouveau, peut-être ? Ou plus probablement à expirer tout court.

> OUI, EN FIN DE COMPTE, ON VA TOUS AU MÊME ENDROIT

Mais c'est au football que je dois le plus ambivalent et le plus subtil de ces messages à double entrée. *On est entré dans le temps additionnel.* Le ton du commentateur qui prononce ces mots ne laisse pas planer le doute : on est dans l'exaspération de l'intensité, non dans la mélancolie de finir. Tout peut encore arriver dans le temps additionnel, et souvent tout arrive. L'équipe qui mène au score est tout à coup plongée dans l'angoisse, et celle qui est menée se précipite dans une espérance trop brouillonne. Mais le voyageur de sa propre vie échappe à cette dualité, car il est les deux équipes en même temps. L'issue toutefois lui importe peu. Il doit songer à s'arbitrer lui-même, à laisser faire le temps additionnel, ou à le diriger vers la sagesse ou vers la volupté – ou bien à les marier, ce qui n'est pas toujours facile. Avoir conscience d'être entré dans le temps additionnel est plutôt une chance, à savoir inventer.

Quand Eulalie, l'amie de la tante Léonie de *Du côté de chez Swann,* lui promettait un destin de centenaire, la vieille valétudinaire lui opposait une salubre hypocrisie : « *"Je ne demande pas à aller à cent ans", répondait ma tante, qui ne souhaitait pas voir assigner à ses jours un terme précis.* » ■

AUDREY SOVIGNET

L'ATELIER D'ÉCRITURE

ÉRIC-EMMANUEL SCHMITT
DE L'ACADÉMIE GONCOURT

# Combien de temps prend l'écriture d'un roman ?

1

On aime donner des exemples contrastés : Stevenson composa en six jours *L'Étrange Cas du Dr Jekyll et de M. Hyde* au rythme de 9 666 mots par jour, tandis que Salinger occupa dix années à produire *L'Attrape-cœurs* à raison de 20 mots par jour. On oppose Stendhal, qui dicta *La Chartreuse de Parme* en cinquante-deux jours, à Proust, qui coucha sur le papier *À la recherche du temps perdu* de 1908 à 1922. Sans parler de Simenon qui pondit 193 romans pendant que Tolkien s'attachait au seul *Seigneur des anneaux*.

Combien de temps ? Je l'ai entendue souvent, cette question, trop souvent, et en éprouvant une même gêne : que répondre ? Bien sûr, à chaque occasion, j'ai bredouillé quelque chose, dominé par un désir de politesse remontant à l'enfance, mais je ne possède pas le chronomètre qui mesure cela. Existe-t-il, d'ailleurs ? Car cette interrogation – combien de temps prend l'écriture d'un livre ? – renvoie à une autre, plus fondamentale : quand un livre s'écrit-il ? À première vue, il s'écrit lorsqu'on le rédige. De fait, là, on peut comptabiliser matériellement les heures consacrées. Dans divers manuels pratiques, des blogs, des classes ou des ateliers, vous dénicherez des estimations moyennes, lesquelles passent par le nombre de mots écrits à l'heure. Je ne crains ni le réalisme ni le pragmatisme, néanmoins je dénonce ici un leurre : le temps de création d'un roman ne se réduit pas au temps de sa rédaction, il l'excède.

Tous les écrivains n'arrivent pas à leur bureau dans un état identique : certains s'installent prêts, d'autres cherchent, quelques-uns espèrent. Je distingue trois catégories : les écrivains qui accouchent sur la table, ceux qui y font l'amour, ceux qui y attendent le rendez-vous. J'appartiens à la première catégorie, celle des écrivains enceints. Durant des mois, voire des années, à la suite d'un choc d'idées, le roman s'est élaboré en moi, m'accompagnant pendant que je me livre à diverses activités, lové dans mon imagination, bénéficiant d'une vie organique, fœtus qui se nourrit longuement de tout ce qui me touche ; gros de mon livre, je ne m'assois donc à ma table que pour enfanter. Selon les cas, cette délivrance s'avère plus ou moins aisée, accidentée, douloureuse, joyeuse, mais elle se montre toujours plus brève que la gestation. Le bureau est un lit d'accouchement. Dans la catégorie des écrivains libertins, se mettre à son bureau définit une autre procédure : le cerveau taquine cette idée, puis celle-là, entame une filature, ébauche un flirt, l'abandonne, poursuit une nouvelle proie, renoue avec une vieille liaison, s'enthousiasme pour un amour récent. Cet auteur-là ne crée pas d'emblée le texte, il tente de repérer parmi ceux qui se présentent celui auprès duquel il continuera l'aventure. Le bureau est un lit d'ébats.

La troisième catégorie désigne les écrivains platoniques qui s'isolent pour attendre le rendez-vous, ce bon thème, cette histoire à laquelle ils se dévoueront. Ils n'ont rien à écrire, cependant ils ressentent l'envie d'écrire et, authentiquement, fièrement, courageusement, ils offrent du temps à cette envie. Le désir les caractérise – alors que le plaisir particularise les deuxièmes et l'accomplissement les premiers –, ils savent que cela viendra et, admirables de dévouement à leur passion, ils patientent. Le bureau est un lit d'attente.

**Mon conseil : diagnostiquez-vous, ne vous trompez pas d'écrivain en pistant l'écrivain que vous êtes.** Si vous êtes un enceint, vivez pleinement et ne rejoignez le bureau qu'afin de vous délivrer d'une fiction. Si vous êtes un libertin, consacrez des heures à ces flirts et à ces recherches. Si vous êtes un platonique, respectez ce mode de fonctionnement ingrat, n'en souhaitez pas un autre.

Du reste, advient en écriture ce qui se déroule en amour : on évolue. Qui s'affiche libertin tombera enceint ; qui se trouva platonique procurera de beaux enfants. Il s'agit juste de se connaître et de se reconnaître à chaque moment de son existence. ■

AUDREY SOVIGNET

Les Ateliers LIRE magazine littéraire

## NOS RENDEZ-VOUS D'OCTOBRE

**NOUVEAU**

→ **Le voyage immobile, limitez votre empreinte carbone en écrivant**
**avec Frédérique Anne**
• Lundi 17 octobre à 18 heures

→ **L'animal, personnage littéraire**
**avec Stéphanie Hochet**
• Mardi 18 octobre à 18 heures
• Samedi 29 octobre à 10 heures

**ET TOUJOURS**

→ **Écrire une histoire personnelle**
**avec Lola Sorrenti**
• Lundi 3 octobre à 18 heures

→ **Écrire une nouvelle**
**avec Lola Sorrenti**
• Samedi 8 octobre à 10 heures

→ **Comment promouvoir son livre**
**avec Vanessa Lavergne**
• Samedi 8 octobre à 10 heures

→ **De l'idée au roman, 5 étapes pour réussir avec Frédérique Anne**
• Dimanche 9 octobre à 15 heures

→ **Tout savoir avant d'envoyer son manuscrit à un éditeur**
**avec Baptiste Liger**
• Vendredi 21 octobre à 18 heures
• Samedi 22 octobre à 15 heures

**Pour tout renseignement sur les ateliers :**
*lire.fr/collections/ateliers-ecritures*

**Les balades littéraires**
**Verlaine, Rimbaud, Baudelaire, La Fontaine... Marchez sur les pas des grands écrivains et découvrez Paris autrement ! Une expérience émotionnelle intense qui vous plonge dans les chefs-d'œuvre de la littérature. Les dates du mois d'octobre et tous les renseignements sont sur** *lire.fr/collections/visiteslitteraires*

JEAN-PIERRE POUTEAU/APPRENTIS D'AUTEIL

**PROGRAMME BAUDELAIRE**

# Pas de quartier pour le style !

**Pour sa deuxième édition, l'atelier d'écriture de notre collaboratrice CÉCILE LADJALI propose à des étudiants issus des quartiers difficiles une exploration mémorielle d'envergure. Parmi les missions du programme : tout mettre en œuvre afin que ces jeunes pleins d'appétences mais pétris d'empêchements se sentent légitimes à écrire.**

Si certains cursus d'apprentissage de l'écriture sont coûteux ou répondent à des critères classiquement académiques de sélection, la gratuité du programme Baudelaire ainsi que sa vocation à porter haut l'égalité des chances ont de quoi attirer notre attention. À l'initiative de la Fondation Robert de Sorbon et de l'écrivaine Cécile Ladjali, qui incarne le projet, il offre à des étudiants de licence venant de Seine-Saint-Denis, de famille d'accueil, ou souffrant de handicap, un programme du soir très éclectique, à raison de trois heures par semaine. Au cœur du somptueux hôtel de Vogüé (Paris 7e), les étudiants sont invités à réfléchir sur un thème fort, à travers le prisme de l'écriture, mais aussi des arts plastiques, du théâtre, de la philosophie, de l'histoire. « *Les professeurs ont un excellent niveau universitaire, et pratiquent tous la discipline qu'ils enseignent* », explique Cécile Ladjali, professeure de lettres et autrice notamment du roman *Illettré*.

Anciennement lycéenne à Bobigny et élève du programme l'an passé, Laura en avait d'ailleurs entendu parler lors d'une intervention de l'écrivaine enseignante dans ce haut lieu culturel. « *Ce qu'on a tous appris, c'est que la littérature est quelque chose de beaucoup plus accessible que ce qu'en montre souvent l'école* », assure cette passionnée de théâtre.

Cette année, place au devoir de mémoire avec un projet ambitieux : éditer, illustrer, jouer sur scène et faire publier par une maison d'édition le récit inédit d'une rescapée juive de la Shoah, Monique Valcke Strauss. Cette dernière, 86 ans aujourd'hui, a fui la barbarie nazie avec son frère lorsqu'elle avait 6 ans. Son récit sera préfacé par l'académicien et spécialiste de la Shoah Pascal Ory – par ailleurs chroniqueur pour notre magazine. Actes Sud devrait publier le texte. Avec le professeur d'arts plastiques, les élèves illustreront les moments clés du récit, et bien sûr échangeront avec Monique Valcke Strauss. Enfin, ils écriront un feuilleton mensuel pour la revue pédagogique et littéraire *NRP*, où sera narrée l'avancée du projet. Nous lui souhaitons en tout cas la plus heureuse concrétisation ! ■

**Simon Bentolila**

# INDEX DES PRINCIPAUX OUVRAGES CITÉS

*Lire Magazine Littéraire* a aime : ★ modérément ★★ un peu ★★★ beaucoup ★★★★ passionnément ★★★★★ à la folie ☆ pas du tout

| | | | | |
|---|---|---|---|---|
| **Laure Adler** | *Françoise Héritier* | Albin Michel | 100 | ★★★☆☆ |
| **Pierre Adrian** | *Que reviennent ceux qui sont loin* | Gallimard | 73 | ★★★★☆ |
| **Viola Ardone** | *Le Choix* | Albin Michel | 80 | ★★★★☆ |
| **Pierre Assouline** | *Dictionnaire amoureux des écrivains et de la littérature* | Plon/L'Abeille | 76 | ★★★★☆ |
| **Claire Baglin** | *En salle* | Minuit | 74 | ★★★☆☆ |
| **Julian Barnes** | *Elizabeth Finch* | Mercure de France | 80 | ★★☆☆☆ |
| **Baru** | *Bella ciao (tre)* | Futuropolis | 89 | ★★★★☆ |
| **Algernoon Blackwood** | *La Forêt pourpre* | L'Arbre vengeur | 83 | ★★★★☆ |
| **Christian Bobin** | *Le Muguet rouge* | Gallimard | 62 | ★★★★☆ |
| **Christian Bobin** | *Les Différentes Régions du ciel* | Gallimard | 62 | ★★★☆☆ |
| **Patrick Boucheron** | *Quand l'histoire fait dates* | Seuil | 96 | ★★★★☆ |
| **Thomas Bronnec** | *Collapsus* | Gallimard/Série noire | 77 | ★★★☆☆ |
| **Charlotte Brontë** | *Shirley-Villette* | Gallimard/La Pléiade | 94 | ★★★★★ |
| **Pascal Bruckner** | *Le Sacre des pantoufles* | Grasset | 100 | ★★★★☆ |
| **Fanny Bugnon, Pierre Fournié** | *Le Sexe interdit* | L'Iconoclaste | 98 | ★★★★☆ |
| **Louis-Ferdinand Céline** | *Londres* | Gallimard | 56 | ★★★★☆ |
| **Françoise Chandernagor** | *Le Jardin de cendres* | Albin Michel | 6 | ★★★★☆ |
| **Ellen Craft, William Craft** | *À 1000 miles de la liberté* | Petite Bibliothèque Payot | 102 | ★★★☆☆ |
| **Jordan Crane** | *Keeping Two* | Ça et Là | 89 | ★★★★☆ |
| **Adeline Dieudonné** | *Kérozène* | L'Iconoclaste/Proche | 76 | ★★★☆☆ |
| **Philippe Di Folco** | *Plagiats et impostures littéraires* | Écriture | 95 | ★★★☆☆ |
| **Anthony Doerr** | *La Cité des nuages et des oiseaux* | Albin Michel | 83 | ★★★★★ |
| **Ilan Duran Cohen** | *Le Petit Polémiste* | Babel | 76 | ★★★★☆ |
| **Johan Eklöf** | *Osons la nuit* | Tana | 98 | ★★★☆☆ |
| **Anne Enright** | *Actrice* | Actes Sud | 81 | ★★★☆☆ |
| **Johan Faerber (dir.)** | *Cahier Jean Echenoz* | L'Herne | 94 | ★★★★☆ |
| **José Falero** | *Supermarché* | Métailié | 82 | ★★★★☆ |
| **Carole Fives** | *Quelque chose à te dire* | Gallimard | 75 | ★★☆☆☆ |
| **Laurence Fontaine** | *Vivre pauvre* | Gallimard | 99 | ★★★★☆ |
| **Jonathan Franzen** | *Crossroads* | L'Olivier | 64 | ★★★★☆ |
| **Thierry Frémaux** | *Si nous avions su que nous l'aimions tant, nous l'aurions aimé davantage* | Grasset | 40 | ★★★☆☆ |
| **Julia de Funès** | *Le Siècle des égarés* | L'Observatoire | 99 | ★★★☆☆ |
| **Gabriela Garcia** | *Des femmes et de sel* | Presses de la Cité | 82 | ★★★★☆ |
| **Sabyl Ghoussoub** | *Beyrouth-sur-Seine* | Stock | 76 | ★★☆☆☆ |
| **Allen Ginsberg** | *Howl et autres poèmes* | Christian Bourgois | 95 | ★★★★★ |
| **Peter Handke** | *La Deuxième Épée* | Gallimard | 81 | ★★★★☆ |
| **Yuval Noah Harari** | *Nous, les indomptables* | Albin Michel Jeunesse | 88 | ★★★★☆ |
| **Félicité Herzog** | *Une brève libération* | Stock | 75 | ★★★☆☆ |
| **Claudie Hunzinger** | *Un chien à ma table* | Grasset | 62 | ★★★★☆ |
| **Marlon James** | *Léopard noir, léopard rouge* | Albin Michel | 81 | ★★★☆☆ |
| **Jeremy Robert Johnson** | *Apprendre à se noyer* | 10/18 | 82 | ★★★★☆ |
| **Gaëlle Josse** | *La Nuit des pères* | Notabilia | 72 | ★★★☆☆ |
| **Ersin Karabulu** | *Journal inquiet d'Istanbul* | Dargaud | 89 | ★★★☆☆ |
| **Stephen King** | *Billy Summers* | Albin Michel | 77 | ★★★★☆ |
| **Andreï Kourkov** | *L'Oreille de Kiev* | Liana Levi | 81 | ★★★☆☆ |
| **Lola Lafon** | *Quand tu écouteras cette chanson* | Stock/Ma nuit au musée | 73 | ★★★★☆ |
| **Maria Larrea** | *Les gens de Bilbao naissent où ils veulent* | Grasset | 74 | ★★★★☆ |
| **Erik Larson** | *La Splendeur et l'Infamie* | Le Livre de Poche | 82 | ★★★☆☆ |
| **Didier Lestrade** | *Act Up* | La Découverte/Poche | 102 | ★★★☆☆ |
| **Aylin Manço** | *Les Éblouis* | Sarbacane | 88 | ★★★☆☆ |
| **Hilary Mantel** | *Le Miroir et la Lumière* | Sonatine | 79 | ★★★★★ |
| **Catherine Millet** | *Commencements* | Flammarion | 73 | ★★★☆☆ |
| **Yan Mo, Chengliang Zhu** | *La Bourrasque* | Hong Fei | 88 | ★★★★★ |
| **Moka** | *Fantôme sur mesure* | L'École des loisirs | 88 | ★★★☆☆ |
| **Jérémie Moreau** | *Les Pizzlys* | Delcourt | 89 | ★★★★☆ |
| **Benjamin Moser** | *Sontag* | Christian Bourgois | 95 | ★★★★★ |
| **Sélim Nassib** | *Le Tumulte* | L'Olivier | 76 | ★★★★☆ |
| **Susan Neiman** | *Penser le mal* | Premier Parallèle | 35 | ★★★☆☆ |
| **Anna North** | *Hors-la-loi* | Stock | 81 | ★★★☆☆ |
| **Joyce Carol Oates** | *Respire...* | Philippe Rey | 65 | ★★★☆☆ |
| **Makenzy Orcel** | *Une somme humaine* | Rivages | 71 | ★★★★☆ |
| **Giorgio Parisi** | *Comme un vol d'étourneaux* | Flammarion | 102 | ★★★★☆ |
| **Louis Pasteur** | *Écrits scientifiques et médicaux* | Champs | 102 | ★★★☆☆ |
| **Sue Rainsford** | *Jusque dans la terre* | Aux forges de Vulcain | 83 | ★★★☆☆ |
| **Henri de Riedmatten** | *Le Suicide de Lucrèce* | Actes Sud | 97 | ★★★☆☆ |
| **Lucie Rico** | *GPS* | P.O.L | 75 | ★★★★☆ |
| **Pascale Robert-Diard** | *La Petite Menteuse* | L'Iconoclaste | 72 | ★★★☆☆ |
| **Matthieu Seel** | *Rien ne dure vraiment longtemps* | Harper Collins | 75 | ★★★☆☆ |
| **Anne Serre** | *Notre si chère vieille dame auteur* | Mercure de France | 72 | ★★★★☆ |
| **Patti Smith** | *L'Année du singe* | Folio | 82 | ★★★☆☆ |
| **Jean-Fabien Spitz** | *La République ? Quelles valeurs ?* | Gallimard | 101 | ★★★★☆ |
| **Sylvain Tesson** | *Blanc* | Gallimard | 70 | ★★★☆☆ |
| **Olivier Truc** | *Les Sentiers obscurs de Karachi* | Métailié | 77 | ★★★☆☆ |
| **David Van Reybrouk** | *Revolusi* | Actes Sud | 60 | ★★★★☆ |
| **Frans de Waal** | *Différents* | Les Liens qui libèrent | 101 | ★★★★☆ |
| **Abdourahman A.Waberi** | *Dis-moi pour qui j'existe ?* | JC Lattès | 72 | ★★★☆☆ |
| **Hanya Yanagihira** | *Vers le paradis* | Grasset | 78 | ★★★★★ |

- LES CLASSIQUES DE -

LiRE magazine littéraire

# COMMANDEZ VOS EXEMPLAIRES ET PROFITEZ D'UN TARIF PRÉFÉRENTIEL !

BULLETIN À RETOURNER À LA BOUTIQUE LIRE MAGAZINE LITTÉRAIRE - 15 RUE DE LA FONTAINE AU ROI - 75 011 PARIS

## 1 JE CHOISIS MES NUMÉROS

| REF | TITRE | QTE |
|---|---|---|
| LIH0001 | Victor Hugo | |
| LIH0002 | Agatha Christie | |
| LIH0003 | Marguerite Duras | |
| LIH0004 | Gustave Flaubert | |
| LIH0005 | Charles Baudelaire | |
| LIH0008 | Molière | |
| LIH0009 | Albert Camus | |
| LIHFON7 | Jean de La Fontaine | |

## 2 JE PROFITE D'AU MOINS 10 % DE REMISE DÈS 2 EXEMPLAIRES ACHETÉS

- ☐ **1 numéro acheté :** 8,90 €
- ☐ **2 numéros :** 15,90 €
- ☐ **3 numéros :** 19,90 €
- ☐ **4 numéros :** 25,60 €
- ☐ **5 numéros :** 29,90 €
- ☐ **À partir de 6 exemplaires :**

5,90 € x nombre d'exemplaires soit ..... €

**FRAIS DE PORT OFFERTS !**

## 3 JE COMPLÈTE MES COORDONNÉES

Nom : .....
Prénom : .....
Adresse : .....
.....
Code postal : |_|_|_|_|_| Ville : .....
E-mail : .....
☐ J'autorise Lire Magazine littéraire à m'envoyer ses actualités.

Ci-joint mon règlement par :
☐ Chèque à l'ordre de EMC2 ☐ Carte bancaire
N° |_|_|_|_| |_|_|_|_| |_|_|_|_| |_|_|_|_|
Expire fin : |_|_| |_|_|

**Date et signature obligatoires :**

|_|_| |_|_| |_|_|_|_|

Délai de livraison : dans les 15 jours suivant l'enregistrement de votre règlement. Offre valable jusqu'au 31/12/22 en France métropolitaine uniquement. Conformément à la loi "Informatique et libertés" du 6 janvier 1978, vous disposez d'un droit d'accès et de rectification en adressant un courrier à LIRE MAGAZINE LITTÉRAIRE.
Lire Magazine Littéraire est édité par EMC2 – SAS au capital de 325 000 € - 15 rue de la Fontaine au Roi – 75011 Paris.

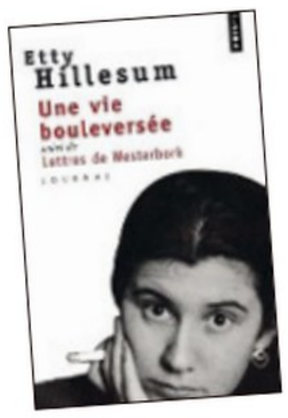
# JUDITH CHEMLA

**Actrice, éclectique et toujours juste, dramaturge, chanteuse, cette touche-à-tout revient au cinéma avec le très réussi *Sixième Enfant*, drame autour de la maternité. Grande lectrice, elle partage ses goûts avec enthousiasme.**

## VOS PREMIERS SOUVENIRS DE LECTURE ?

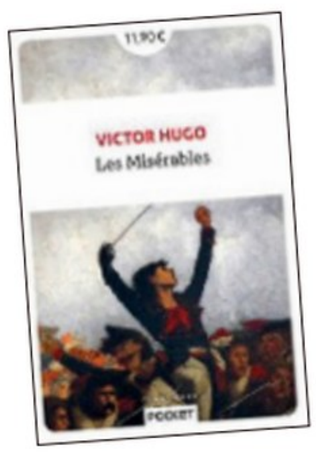
« *Mon bel oranger* de José Mauro de Vasconcelos a été mon premier choc, ma première grande émotion de lectrice. Je devais avoir une dizaine d'années. C'est l'histoire d'un enfant pauvre, solitaire, blagueur et battu par d'autres enfants, qui confie ses soucis à son arbre, un oranger. J'ai énormément pleuré. Beaucoup plus tard, j'ai découvert que la littérature racontait le monde grâce à *Siddhartha* de Hermann Hesse. »

## LE LIVRE QUE VOUS RELISEZ RÉGULIÈREMENT ?




« *Une vie bouleversée* d'Etty Hillesum : le journal d'une jeune femme qui va mourir dans les camps nazis. Je vais y chercher des réflexions. Etty Hillesum fait preuve d'une grande lucidité sur son époque, d'une grande foi en la vie, d'une grande espérance dans l'être humain. C'est très fort. »

## L'AUTEUR CLASSIQUE QUE VOUS PRÉFÉREZ ?




« Je suis absolument éperdue d'amour pour Victor Hugo. Je suis totalement embarquée par ses romans : le suspense, l'aventure, l'humour. Je ne pourrais pas choisir un livre en particulier mais *Les Misérables*, *Notre-Dame de Paris* ou *L'Homme qui rit* comptent parmi les meilleurs. J'ai joué *La Dame aux camélias* d'Alexandre Dumas fils mais le texte ne me fait pas le même effet que ceux d'Hugo. Il y a chez lui une profondeur d'âme qui n'existe pas chez Dumas. C'est la condition humaine mise à nue, il n'y a aucune limite. »

**Propos recueillis par Éric Libiot**

## L'OUVRAGE QUE VOUS AIMEZ PARTAGER ?

« Cet été, j'ai lu deux livres que j'aimerais partager : *Fille*, de Camille Laurens, un magnifique portrait de femme qui découvre la liberté grâce à sa propre fille, et *Le Livre des reines*, de Joumana Haddad, une saga familiale vue par des femmes au Moyen-Orient. Je découvre cette autrice à la grande puissance d'écriture. »

## CELUI QUE VOUS LISEZ EN CE MOMENT ?

« *L'Île d'Arturo* d'Elsa Morante, l'histoire d'un adolescent pauvre qui vit dans une île près de Naples. Son père l'a abandonné mais il revient de temps en temps. Pour Arturo, son père est un héros mais il se rend compte petit à petit des blessures d'amour dont il souffre. J'aime beaucoup. Je ne suis pas très attentive à la rentrée littéraire mais je vais sûrement acheter *Cher connard* de Virginie Despentes. »

***LE SIXIÈME ENFANT***
de Léopold Legrand, avec Judith Chemla, Sara Giraudeau, Benjmain Lavernhe.
En salles le 28 septembre.

YOHAN BONNET/AFP

# CŒUR DE DRAGON

## DRAGONHEART

LA LÉGENDAIRE ALLIANCE
DU CHEVALIER ET DU DERNIER DRAGON

L'INTÉGRALE DE LA SAGA
CULTE EN 5 FILMS

NOUVEAUX MASTERS
RESTAURÉS EN
HAUTE-DÉFINITION

COFFRET COLLECTOR MEDIABOOK 5 BLU-RAY

INCLUS :
PLUS DE 5 HEURES DE SUPPLÉMENTS ET 1 LIVRET 12 PAGES

## Le 25 OCTOBRE 2022

INFORMATIONS ET COMMANDES AU
01 55 17 16 16 / elephant1@wanadoo.fr

ELEPHANT Classics FILMS

© 1996-2020 Universal Studios. All Rights Reserved. Layout and Design © 2022 Universal Studios.
All Rights Reserved. Layout and Design by Elephant Films under exclusive License from Universal Studios.

UNIVERSAL

# LE CHEF-D'ŒUVRE DE WILLIAM SHAKESPEARE ET LAURENCE OLIVIER

***"La meilleure adaptation jamais réalisée de la meilleure pièce de Shakespeare."***

SUNDAY TIMES

# HAMLET

**16 RÉCOMPENSES INTERNATIONALES DONT 4 OSCARS**

MASTER HAUTE DÉFINITION • LIVRE DE 100 PAGES CONSACRÉ AU FILM
BONUS : INTRODUCTION À LA PIÈCE DE SHAKESPEARE

## EN MEDIABOOK 2 DVD + BLU-RAY + LIVRE LE 18 OCTOBRE

RIMINI EDITIONS · LA SEPTIÈME OBSESSION · LIRE magazine littéraire · culturopoing.com · ARCADÈS